This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082337T

UNE
MACÉDOINE.

TOME QUATRIÈME.

Imprimerie de DUFEY, à Pontoise.

UNE
MACÉDOINE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME QUATRIÈME.

Diversité, c'est ma devise.
LA FONTAINE.

A PARIS,
Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal,
derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821.

275. o. 261.

BODLEIANA BIBLIOTHECA

UNE

MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

Je la retrouve.

Un bruit soudain me tira de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais tombé. Je crus apercevoir, à travers quelques fentes de ma porte, des traits de lumière, qui disparaissaient, pour renaître l'instant d'après. Je me levai précipitamment, au cri de mes verroux, inquiet et impatient de savoir ce qu'on me voulait à cette heure.

Ma porte s'ouvre. La cour, cette cour triste et fangeuse est éclairée par cent flambeaux. Tout le village est rassemblé. Est-ce un *auto-da-fé* qu'on pré-

pare?..... Non, les paysans s'empressent, m'approchent. La bienveillance et la timidité sont peintes sur ces figures, si menaçantes huit ou dix heures auparavant.

Mes yeux percent la foule, et s'arrêtent sur un groupe de femmes : dans toutes les circonstances de ma vie, ce sexe a été l'objet de ma première attention, de mes hommages, de mon culte. Parmi ces paysannes, je distingue plusieurs dames qui cherchent à pénétrer jusqu'à moi. La multitude, toujours croissante, s'ouvre devant elles avec des marques de respect. Une d'elles s'élance dans mon colombier : « Les » cruels ! comme ils l'ont traité » ! Je reconnais la voix de Sophie !

Je la vois, je lui parle, je la presse sur mon cœur. Toutes mes alarmes sont dissipées ; j'ai oublié la nuit de douleur, qui s'est si lentement écoulée ; je renais au bonheur.

Monsieur le maire vient me faire de très-humbles excuses : j'ai bien le temps d'écouter ses sornettes. Il me prie d'observer que les apparences étaient contre moi : il n'y a que les sots pour qui apparence et conviction soient la même chose.

Ah ! voilà madame d'Elmont..... J'aurais dû la reconnaître plutôt; mais la mère d'une fille charmante joue toujours un rôle subordonné, quelqu'aimable qu'elle soit, quelques égards qu'on lui marque. Tout est amour pour sa fille; tout pour elle est complaisance. On endort cerbère avec de petits gâteaux, et les mamans avec de petits soins.

Je vais à madame d'Elmont, je la salue, je l'embrasse..... Qui donc veut-elle me présenter?..... Hé, c'est ce faquin de maître d'hôtel, confus, repentant, qui veut aussi me haranguer. Au fond, cet homme s'est conduit en do-

mestique vigilant, zélé. Il faut le rassurer, le rendre à lui-même.

Que viens-je donc de lui dire? Je n'en sais rien. Mais un murmure général d'approbation s'élève autour de moi, et cela fait toujours plaisir.

Oh, encore des harangueurs! Ce sont mes deux gendarmes. « Messieurs, vous » ne savez pas que j'ai plus besoin de » repos que de complimens; abrégeons, » s'il vous plaît. Tout le monde a fait » son devoir; je n'ai pas d'humeur; je » suis très-sensible à vos excuses; mais » je veux sortir d'ici ».

Sophie me prend une main, j'offre un bras à madame d'Elmont. Tout le village nous suit, en criant : *Vive monseigneur!* Pour me débarrasser de ce cortége incommode, je fais circuler ce qui reste d'espèces dans les goussets de Soulanges. Les acclamations augmentent. On nous accompagne jusqu'à la grille du château : on va y entrer avec

nous. « Oh, ma foi, mes amis, vous » n'irez pas plus loin. Je crois qu'à six » heures du matin on peut se souhai- » ter le bonsoir ». Je ferme la grille après moi; je suis tout à Sophie.

A quoi comparer ce peuple, qui eût crié hier *bravo*, si on m'eût crucifié, et qui ce matin crie vive monseigneur? Le peuple est une boule toujours prête à rouler dans tous les sens.

Sophie n'a pas soupé; j'ai fait un fort mauvais dîner, et monsieur le maître d'hôtel nous engage à nous restaurer un peu. Il a raison. Je prévois d'ailleurs que bientôt il faudra nous séparer, et je suis si bien auprès d'elle! « Sophie, » quelques momens encore à l'amour. » Passons-les à table, puisqu'il faut se » borner à cela. — Oh, bien certaine- » ment il le faut. N'est-il pas vrai, ma- » man »? Voilà maman établie mon médécin consultant..... Je mettrai sa vigilange en défaut.

Ce bon maître d'hôtel! comme il s'efforce de me faire oublier sa bévue! il me sert, il coupe mes morceaux; il mangerait pour moi, si la chose était possible. Comment mangerais-je? Je la vois, je suis assis près d'elle, près d'elle, que j'ai cru avoir perdue. Je puise dans ses yeux charmans une sève que ne peuvent communiquer les mets les plus exquis, le Chambertin le plus délicat.

« Mon gendre, permettez que je me » place entre vous deux ». Le docteur a raison, et j'ai tort de dédaigner ce que m'offre monsieur le maître d'hôtel. Pour aimer il faut vivre, et pour vivre il faut manger. Rien de simple et de vrai comme cela.

« Chère Sophie, ce repas est déli- » cieux, après les angoisses cruelles qui » l'ont précédé. — Mon ami, nous en » avons tous éprouvé. — Et vous aussi, » femme charmante! — J'ai cru que ma

» fille perdrait la raison, quand Soulan-
» ges est venu savoir si vous aviez paru
» à l'hôtel. — Soulanges m'a cherché?
» — Partout où il a présumé que vous
» pouviez être. — Ce bon Soulanges!
» Et comment a-t-il fait pour sortir de
» chez moi?

» — Vous sentez quel a été son éton-
» nement, lorsqu'à son réveil il ne vous
» a pas trouvé dans votre lit. Il s'est
» levé, il a fait dans l'appartement la
» plus exacte perquisition; plus de Fran-
» cheville, et plus de clefs sous le che-
» vet de Soulanges. Il était facile de ju-
» ger que vous étiez sorti par la porte;
» ainsi plus d'inquiétude sur les suites
» d'un saut par la fenêtre.

» Soulanges a appelé Georges, et
» Georges est demeuré stupéfait en re-
» connaissant la voix d'un homme qu'il
» croyait loin de l'hôtel. Tous deux ont
» approché l'oreille du trou de la ser-
» rure; ils se sont expliqués, et vous êtes

» demeuré convaincu d'avoir pris les
» vêtemens de votre ami, de vous être
» donné pour lui de chambre en cham-
» bre, et d'avoir ainsi gagné la rue.

» Cependant Soulanges et Georges
» étaient enfermés chacun de leur côté.
» Philippe, que Georges a appelé, l'était
» du sien. Il fallait briser les portes,
» ou les faire ouvrir par un serrurier.
» Soulanges, qui aime les moyens doux,
» s'est décidé pour le second parti.

» Mais qui pouvait aller chercher le
» serrurier?..... Écoutez-moi donc,
» monsieur; vous avez toute la vie pour
» regarder ma fille et lui sourire. — J'y
» suis, madame, j'y suis. — Le suisse
» seul était libre d'entrer et de sortir.
» Mais le bonhomme, à qui le prétendu
» Soulanges avait dit en sortant qu'il
» allait revenir, s'était amusé avec sa
» bouteille, moyen certain pour un
» suisse d'abréger le temps. Il avait fini
» par s'endormir, et dormait si bien,

» que les cris de Soulanges, de Georges
» et de Philippe n'ont pu le réveiller.

» La patience a ses bornes, comme
» toutes les vertus. Soulanges fait passer
» le mot d'ordre à Georges, qui le rend
» à Philippe, et ce mot le voici : Jetez
» par la fenêtre tout ce qui peut faire
» du bruit sur le pavé.

» — Ah, mon Dieu, mes services de
» porcelaine!..... Le poêle démonté par
» parties..... Tout est brisé! — Tout.
» — Il valait mieux cent fois enfoncer
» les portes. — Ah! médite-t-on, cal-
» cule-t-on, quand on est inquiet sur
» le sort d'un homme comme vous?
» Philippe, moins éloigné que les au-
» tres de la loge du suisse, pouvait
» plus aisément se faire entendre, et il
» a exécuté l'ordre avec une exactitude
» digne d'éloges.

» Le suisse bâille enfin; il étend les
» bras, et parvient à se mettre sur ses
» jambes. Le bruit des assiettes, des ter-

» rines qui volent en éclats, l'attirent
» dans la cour. Il s'imagine que vous
» soutenez un siége, et il prend son
» sabre, non pour venir vous défendre,
» mais pour aller, avec sûreté de sa per-
» sonne, chercher du renfort aux écu-
» ries et dans les dessus des remises.

» Le cocher et les autres domestiques
» arrivent, l'un en caleçon, l'autre en
» chemise; celui-ci a passé un bas et a
» oublié ses souliers, celui-là pour tout
» vêtement n'a que son chapeau. Ils ont
» pour armes défensives des fourches,
» des balais; des vans leur servent de
» boucliers. Ils marchent en ligne; ils
» arrivent dans la cour d'entrée, et trou-
» vent pour ennemis Soulanges, Geor-
» ges et Philippe, appuyés chacun sur
» leur croisée, et riant aux éclats.

» La montagne en travail enfante une
» souris : les exploits de vos gens se
» sont bornés à faire lever une heure
» plutôt que de coutume un pauvre ser-

» rurier, qui n'était pour rien dans l'es-
» capade de leur maître.

» Soulanges a parlé; le carrosse est
» prêt. Il se gardera bien d'envoyer
» prendre des habits chez lui : il sait
» qu'avec vous il n'y a pas une minute
» à perdre. Il passe votre robe de cham-
» bre, un pantalon, des pantoufles, et
» il vient nous éveiller dans ce burlesque
» équipage.

» Un sourire de satisfaction a brillé
» sur la figure de ma fille, quand elle
» a appris votre évasion. Elle l'attribuait
» à l'amour, à l'empressement de vous
» réunir à elle. Mais quand elle a su
» que Soulanges avait été déjà dans deux
» ou trois maisons, où on n'avait rien
» pu lui apprendre de vous, l'inquiétude
» a commencé à naître; la réflexion a
» produit les alarmes; un nouveau duel,
» un assassinat nocturne pouvaient vous
» avoir ravi sans retour à sa tendresse.
» Bientôt la tête s'est perdue au point

» de vouloir aller elle-même vous cher-
» cher chez toutes les personnes que
» vous connaissez. La berline nous at-
» tendait depuis long-temps; Soulanges
» nous engageait à partir; il lui pro-
» mettait de continuer ses recherches;
» elle ne voulait s'en rapporter qu'à elle
» du soin de retrouver son époux.....
» Oui, embrassez-la, elle le mérite :
» jamais on n'a aimé comme elle. Mais
» venez vous remettre à votre place.

» La plus grande partie de la journée
» s'est écoulée en plaintes, en pleurs
» d'une part, en consolations de l'autre.
» Enfin sur les quatre heures du soir,
» Soulanges a reparu dans ses habits
» ordinaires. Il tenait une lettre à la
» main : c'est celle que vous avez écrite
» de la Ferté. Le calme a reparu sur
» toutes les figures; la joie est rentrée
» dans tous les cœurs. Ma fille a sauté
» les escaliers, pour être plutôt dans la
» berline, derrière laquelle Georges et

» Philippe attachaient votre malle. Nous
» partons.

« Elle ne cessait de presser les pos-
» tillons, de répéter : Courir la poste la
» nuit, dans l'état de faiblesse où il est
» encore ! Combien il mérite d'être
» aimé »!

Je me levai, hors de moi, je n'écoutai plus madame d'Elmont. J'embrassai Sophie, je l'embrassai encore, oh, comme je l'embrassai ! je lui devais une expiation de mes torts, et je revenais, dans ces embrassemens, du trouble où m'avaient jeté sa bonne foi, sa confiance. Chère, adorable Sophie, tu es loin de soupçonner..... Soulanges m'a sans doute été chercher rue Saint-Antoine, et n'a pas nommé la séductrice..... Oublions à jamais cette nuit et Fanchette..... Voilà dix fois que je veux oublier tout ce qui n'est pas Sophie, et ma mémoire, mon imagination, cruellement fidèles et ardentes, me retracent

sans relâche..... Tout souvenir étranger à Sophie va disparaître devant elle. Ses yeux, ses mains, ses lèvres, tout en elle est expressif et caressant. Elle attire mon cœur, elle le fixe, elle l'enchaîne, il bat contre le sien. Il n'est plus pour moi qu'une femme dans l'univers, et je suis auprès d'elle.

« Vous oubliez, mon gendre, que le » mois n'est pas expiré. — Ah! maman, il » y a si long-temps que je l'ai vu. — Ma » fille, cet air suppliant ne me désar- » mera point. Revenez ici, monsieur..... » Oh! comme il me regarde! Vous ne » réussirez pas plus que Sophie : ' suis » inexorable. Mettez-vous là, et écou » la fin de mon histoire. On aime à con- » ter, à mon âge, et on sait bon gré » à son auditoire de vouloir bien être » attentif ».

Elle me peint l'étonnement de Sophie, qui ne me voit point à son arrivée au château. Elle m'attendait à la por-

tière de la berline; elle me cherche des yeux dans la cour, sous le vestibule. Elle descend de voiture, elle court, elle va de chambre en chambre. Ses domestiques peuvent à peine la suivre. La rapidité de sa course éteint la moitié des flambeaux.

« Où donc est-il, s'écrie-t-elle enfin?
» — Qui, madame? — Monsieur de
» Francheville. — Quoi, madame, c'est
» vraiment lui qui est arrivé aujour-
» d'hui! — Hé, sans doute. Où est-il?
» — Malheureux, qu'ai-je fait! Je suis
» perdu. — Qu'y a-t-il donc? Vous m'a-
» larmez. — Madame, je n'ose vous le
» dire. — Vous me faites mourir. Parlez
» donc, cruel homme! — Hé bien, ma-
» dame, monsieur est..... il est.... — Où?
» — En prison. — En prison! en prison,
» dites-vous! Et qui l'a fait mettre là?
» — Hélas, c'est moi, madame. Pardon-
» nez-moi, pardonnez-moi.....

» En un instant le château est boule-

» versé. On court, on s'appelle, on se
» presse, on ne peut arriver assez tôt
» chez le maire. Les reproches de ma
» fille, les excuses du maître-d'hôtel,
» les murmures, les réflexions des va-
» lets, des jardiniers, l'éclat de dix flam-
» beaux éveillent les gens du village à
» mesure que nous le traversons. Ils
» sortent, vêtus à peu près comme vos
» gens, armés à la hâte pour votre dé-
» fense. Nous arrivons chez le maire;
» il nous conduit à votre colombier :
» vous savez le reste. Mais vous oubliez,
» et moi aussi, qu'il est sept heures
» du matin, que nous avons passé la nuit
» en voiture, vous sur la paille, et qu'il
» est temps de nous mettre au lit.

» — Hé, madame, je ne demande
» que cela ». Je prends la main de So-
phie; elle se lève, elle me devine, elle
sourit; elle s'appuie mollement sur mon
bras; elle me suit.

« Ah, ah! je croyais n'en avoir qu'un

» à garder, et je vois qu'il en faut sur-
» veiller deux. Arrêtez-vous, s'il vous
» plaît : Justine, faites conduire mon-
» sieur à son appartement. — Madame....
» madame..... — Hé bien, qu'est-ce?
» — Vous m'avez en effet donné des
» ordres, mais j'ai osé prendre sur moi
» de ne pas les exécuter. — Et la raison,
» mademoiselle? — Comment séparer
» un si joli couple, qui s'aime si ten-
» drement! Madame et monsieur pa-
» raissent avoir tant de choses à se dire!
» — Vous êtes connaisseuse; mais je
» vous prie de garder pour vous vos
» observations, et de vous souvenir
» qu'une obéissance passive est le pre-
» mier de vos devoirs. Allez faire ce que
» je vous ai ordonné.

» — Vous la grondez, maman. — Et
» j'ai tort, n'est-il pas vrai? — Mais je
» crois presque qu'oui. — Sois raison-
» nable, ma Sophie, sois-le pour Fran-
» cheville et pour toi. Laissez-la donc,

» monsieur, et suivez-moi : j'ai à vous » parler d'affaires importantes ».

On ne résiste pas à une maman aimable, quelque fâcheuse qu'elle soit d'ailleurs : je suivis madame d'Elmont.

Elle me conduit à son appartement, et les affaires dont elle veut m'entretenir se bornent à des remontrances très-raisonnables, très-prudentes, sur la nécessité de me ménager encore. Les gens froids sont insupportables : ils jugent le genre humain d'après eux.

Madame d'Elmont termine un assez long discours, que j'ai écouté avec beaucoup de docilité, en m'annonçant la résolution irrévocable de coucher dans l'appartement de sa fille jusqu'à ce que le mois soit révolu.

A-t-on jamais rien imaginé de plus perfide?..... J'allais répondre par cent argumens d'une force irrésistible..... Elle sort tout à coup, donne deux tours à la serrure, et emporte la clef.

Je suis donc destiné à passer d'une prison dans une autre! Je frappe du pied, je crie un peu, je me calme bientôt. Je sens intérieurement que des trois, le plus sage est madame d'Elmont, et que je n'ai rien de mieux à faire que de dormir sept à huit heures. Je me résigne; je me mets au lit..... mais au réveil nous verrons. Il y a des jardins ici, des bosquets; peut-être quelque temple, quelques ruines.

Oh, comme je dormais, lorsqu'une petite main m'éveilla, en allant et venant légèrement sur ma couverture! « Qui est là? — C'est moi, monsieur. » — Ah, c'est Justine: Et par où êtes-» vous entrée ici? — Toutes les portes » ont deux clefs, et il faut bien que les » domestiques en aient une : si on se » trouvait incommodé la nuit, qu'on » sonnât..... — Voilà qui est très-bien » vu. Mais que me voulez-vous, Justine? » — Il y a six heures que monsieur dort,

» et madame aussi : j'ai pensé qu'ils ne
» seraient pas fâchés de se donner le
» bonjour sans témoins. — Oh, tu es
» une fille charmante, accomplie !.....
» — Mais madame d'Elmont? — Elle
» a pris la chambre à coucher de ma-
» dame de Francheville ; sa fille s'est
» contentée de mon cabinet, et j'ai aussi
» la clef d'une seconde porte qui donne
» sur un escalier dérobé. — Ma chère
» amie, il est impossible d'avoir plus de
» pénétration, d'intelligence, et de ren-
» dre un service plus à propos. — Ma-
» dame d'Elmont s'imagine que tout le
» monde doit être aussi calme qu'elle et
» ses quarante ans. — Je ne te soup-
» çonne pas ce défaut-là, Justine. — Ma
» foi, monsieur, le plaisir fait oublier
» le défaut de fortune. —Voilà en quatre
» mots tout un traité de philosophie.
» — Tournez-vous donc un peu, mon-
» sieur. — Tu as peur? — Non, mais la
» décence..... — Tu as raison, tu as

» raison. Donne-moi cette culotte. —
» Monsieur n'en a pas pas besoin. — Tu
» as encore raison. Passe-moi cette robe
» de chambre. — Mais, monsieur, vous
» me faites faire des choses..... — Et
» tu fais tout à merveilles. Marchons,
» Justine.

» J'espère que nous ne rencontrerons
» personne. — Et qu'aurait-on à dire?
» Monsieur passe chez madame : quoi
» de simple comme cela? Madame d'El-
» mont croit monsieur malade; mon-
» sieur croit qu'il se porte bien; aucun
» domestique ne s'ingérera de prendre
» parti pour ou contre. — Tu as de l'ex-
» périence. — Comme une veuve, mon-
» sieur. Mais taisons-nous; voilà le petit
» escalier ».

Avec quelle adresse elle ouvre et re-
ferme cette porte!..... Je m'approche
d'un petit lit bien blanc..... Le sommeil
l'embellit encore. Tout est charmes sur
sa figure; tout est volupté dans son atti-

tude. Comme ce bras s'arrondit sous cette tête divine! Comme ce sein se dessine, se détache et se soutient! Pas de lacet, pas un ruban : c'est du marbre que couronne un bouton de rose..... Heureux, trop heureux mortel, tout cela est à toi!

Assurons-nous que rien ne troublera les délicieux mystères. Je mets les loquets partout. Madame d'Elmont aura le grand escalier à sa disposition.

Encore un lit étroit, mais étroit!..... il n'y a pas d'inconvénient qui ne présente quelqu'avantage à qui sait tirer parti de tout. Ses yeux charmans s'ouvrent, me fixent. Son cœur palpite de plaisir..... « C'est toi, c'est toi! Oh, je » savais bien que tu tromperais la sur- » veillance de maman »..... Voilà tout ce qu'elle peut dire.

Heureux qui dans le secret et le silence dépouille la pudeur de son voile; malheur à qui ne s'empresse de le lais-

ser retomber devant un œil curieux ou indiscret! Lecteur, je ne vous dirai rien de plus.

Aux transports les plus doux avait succédé un sommeil paisible. Pressés, enlacés l'un dans l'autre, nous n'avions plus qu'une ame et qu'un cœur. Les songes rians effeuillaient sur nous le pavot et la rose..... Qui vient nous arracher à ce calme délectable, qu'on goûte si parfaitement, et qu'on ne peut décrire? On frappe à la porte du cabinet. « Sophie, ma fille! — Maman? — Cet » homme-là a perdu la raison et nous la » fera perdre à tous. — Qui, maman? » — Francheville. — Qu'a-t-il donc fait? » — Il est reparti. — Je ne le crois pas, » maman. — Il n'est pas chez lui, et » aucun des domestiques ne l'a vu. — Il » est sans doute allé prendre l'air dans » le parc. — Non, les domestiques ont » trouvé en bas toutes les portes fer- » mées. Mais ouvrez-moi donc. Je

» n'aime pas à causer à travers une cloi-
» son. — Maman, je ne suis pas levée.
» — Pourquoi donc vous enfermer ainsi?
» Si vous aviez eu besoin de quelque
» chose, par où serait-on entré dans ce
» cabinet? — Oh, j'ai ici tout ce qu'il me
» faut ». Et à chacune de ses réponses,
» elle me faisait une petite mine si drôle,
» et chaque mine provoquait, amenait
» un baiser si doucement, si doucement
» pris et rendu!

» Sophie, il est trois heures : je vais
» vous envoyer Justine. — Maman, je
» n'ai besoin de peronne ». Une mine
plus comique que les autres me fit
perdre mon sérieux. Un éclat de rire,
que je ne retins qu'à demi, trahit tous
nos secrets.

« Cela est affreux, Sophie, cela est im-
» pardonnable! vous perdrez cet homme-
» là. Vous êtes devenue incapable de
» réfléchir, de rien prévoir; vous ne
» pensez pas même au rôle très-incon-
venant

» venant que vous me faites jouer dans
» ce moment-ci. — Oh, pardon, pardon,
» ma bonne maman. — Votre bonne
» maman vous abandonne à vous-même,
» puisque ses représentations et ses
» soins sont tout-à-fait inutiles.

» Mon ami, maman est fâchée. —
» Mon ange, il faut faire notre paix. —
» Oui, levons-nous. Mais dis-moi donc
» comment tu es entré ici »?

Je lui contai tout, et il fut arrêté que nous ne dirions pas un mot de Justine, qui eût pu souffrir de l'humeur de madame d'Elmont.

L'aimable maman nous reçut au salon avec un air froid, et même un peu sévère. Je l'embrassai; je lui adressai de ces choses flatteuses, qui coûtent si peu à dire, quand elles sont inspirées; et que ne m'inspire-t-elle pas! elle est la mère de Sophie.

Sophie la cajola, la caressa de son côté, et sa figure s'épanouit peu à peu.

Elle voyait sur les nôtres l'expression de l'amour le plus tendre, du bonheur le plus parfait, et quelle femme peut bouder à l'aspect de l'amour heureux!

Nous déjeûnâmes. L'appétit, la cordialité, la franchise égayèrent le repas. Il fallut cependant écouter quelques remontrances, qu'un ton affectueux rendait très-supportables, et dont la conclusion nous plut infiniment. Madame d'Elmont termina en disant que puisque l'amour déjoue tous les plans qu'on lui oppose, c'est à l'amour lui-même qu'elle me confiait; que désormais Sophie me rendrait sage, puisqu'elle aimait assez pour l'être elle-même..... si elle sentait la nécessité de le vouloir.

Je ne m'étais jamais douté qu'une réserve absolue pût venir d'un amour extrême. Je ne croyais pas que l'amour heureux pût s'arrêter au gré de la raison; mais j'étais fort aise que madame

d'Elmont pensât tout cela, et qu'elle supposât que par vanité ou par délicatesse, Sophie justifierait sa confiance.

L'architecte et le peintre-décorateur arrivèrent. Sophie leur développa ses vues avec un goût et une clarté qui m'étonnèrent. Il y avait dans son appartement quelques bonnes vierges et quelques tristes saints; dans son boudoir, un oratoire bien noir et bien dur, qu'elle avait fait placer là lorsque son cœur balançait entre le créateur et la créature. Elle prononça que Vénus remplacerait Marie, Adonis, saint Jean-Baptiste, et un lit de repos l'oratoire. Elle envoya dans les combles quelques livres très-édifians et très-ennuyeux. Elle me pria de lui composer une bibliothèque. Suppôt de Satan, je suis certain que mon maître ne choisirait pas mieux que moi. Misérable que je suis! quelle ame j'enlève à Dieu!

Nous ne nous quittons plus. Tou-

jours appuyée sur mon bras, toujours charmante, toujours heureuse, elle me promène de chambre en chambre. Elle a pris un ton caressant, qu'elle conserve avec tout le monde. Ces messieurs paraissent enchantés de travailler pour elle, et afin de lui consacrer plus long-temps leurs talens, ils lui proposent de changer toute la distribution intérieure. Je ramène cette belle chaleur à de justes bornes. Ai-je besoin des arts pour faire un palais du lieu que j'habite avec Sophie ?

Nous nous enfonçons dans un parc assez mal tenu. Elle en veut faire un jardin anglais. « Oh ! laisse-nous cette » nature agreste. Qu'on arrache l'ortie » et le houx : ces plantes seules sont » ennemies des amours.

» Vois, Sophie, ces touffes de lilas » chargées de fleurs. Il faut se baisser » pour pénétrer dans leur enceinte. » Mais on y trouve un tapis de mousse;

» on y respire une odeur qui dispose
» au plaisir. On y est seul, tout à soi,
» ignoré du monde entier.

» Et ce rocher, couronné de fleurs
» champêtres? il cache une grotte de
» laquelle s'échappe une source qui s'é-
» gare en serpentant à travers ces arbres
» que l'art n'a point mutilés. C'est dans
» cette grotte que nous lirons *La Fare*
» et *Chaulieu*. Chantres de l'amour, ils
» n'ont pourtant rien à nous appren-
» dre. Mais nous redirons après eux
» ces hymnes inspirés par le dieu que
» nous adorons.

» Suivons ce ruisseau dans ses sinuosi-
» tés. Toujours clair, toujours tranquille,
» il est l'image d'un cœur jouissant d'un
» jour fortuné, qui sera suivi d'un jour
» semblable. Oh! cueille-moi cette mo-
» deste et odorante violette, qui se ca-
» che sur cette rive. Je vais te cueillir
» cette rose superbe; je la placerai dans
» ton corset, et il y en aura trois.

» Asseyons-nous sur l'herbe fine. Re-
» gardons couler l'eau. Mets ta main
» dans la mienne, et rêvons amour et
» bonheur.

» Comme tu me regardes! — Et toi?
» — Ne parlons plus, Sophie. Tu ne me
» diras jamais ce que disent tes yeux.....

» Vois ces linots. Ils ne parlent pas;
» ils font mieux : ils aiment. Ils ont
» comme nous le baiser, première fa-
» veur de l'amour, complément déli-
» cieux de la dernière.

» As-tu vu ces poissons? Ils te fuient,
» parce qu'ils ne te connaissent pas.
» Tous les jours, tu leur apporteras
» quelque chose, et bientôt ils vien-
» dront au-devant de la main char-
» mante qui se sera occupée d'eux.

» Que tout ici te voie belle, comme
» je te vois; aimante comme tu l'es;
» que tout ici t'aime comme ton amant,
» et que lui seul occupe à jamais ton
» cœur.

» Tu me réponds par un baiser! Bai-
» ser d'amour porte avec lui serment
» d'aimer toute la vie.

» — Oui, ma vie entière est à toi :
» te la consacrer, c'est la vouer au bon-
» heur. — Ah, Sophie, lorsque tous ici
» me croient le titre que j'ambitionne,
» lorsque tu m'établis dans tous les
» droits qui y sont attachés, lorsque
» j'en suis digne, s'il doit être le prix
» d'un amour inextinguible, pourquoi
» me le refuser? — Barbare, tu m'é-
» veilles! Je rêvais l'homme charmant,
» amoureux et fidèle; et tu me montres
» le mari »!

Elle se lève, je la suis. Je reprends sa main; je la passe à mon bras. Je reparle amour, elle écoute; je lui donne un baiser, elle sourit.

Nous parcourons tout le parc; nous nous arrêtons partout; partout nous trouvons un temple, nous marquons un autel. Parc solitaire et silencieux,

charme de ses retraites sera consacrée par un sacrifice.

La cloche nous rappelle. Il faut s'éloigner de la nature, et rentrer dans un château !..... Un château ne vaut-il pas un parc, pour qui y rentre avec son cœur ?

CHAPITRE II.

Les Visites.

VISITES. Usage généralement adopté, je ne sais pourquoi. Temps perdu pour ceux qui les font et les reçoivent. Ennui et souvent dégoût pour les uns et les autres. Des visites ici! Au village, comme à la ville, on ne peut donc vivre pour soi! Plus on est élevé, plus on est dépendant des convenances, de l'étiquette. La nature et l'amour; je ne connais, je ne veux connaître que cela.

Je ne brusquerai pas cependant ceux que madame d'Elmont a accueillis, qu'elle a retenus à dîner. Je les examinerai, et je m'amuserai peut-être de leur originalité.

Il semble vraiment que les Parisiens seuls soient sans ridicules : en supposer

aux autres, et s'en croire exempt, est le premier de tous. Jugeons ces gens-ci sans prévention.

Voilà le propriétaire d'un bien de huit à dix mille francs de revenu. Il arrondit les épaules, s'écoute parler, et parle comme un cuistre. Il dit pesamment à Sophie qu'une femme charmante est un effet de commerce, qui doit circuler pendant le jour, et que le mari est trop heureux de retrouver le soir. En conséquence de ce raisonnement, il se place à côté d'elle. Celui-là ne dînera pas souvent au château.

Le curé se félicite de notre retour aux champs. Il espère reprendre avec madame ces conférences si utiles à une ame pieuse. Il lui présente le dernier mandement de monseigneur, et s'assied aussi auprès d'elle. Ma femme n'est plus accessible pour moi. Elle me regarde en souriant..... Elle n'a pas d'humeur! Elle se trouve donc bien

entre ce curé et ce gros campagnard. Imbécile que je suis! je sens que je fais la mine, et elle me sourit parce qu'elle sait que mon sourire répond toujours au sien.

Sourions, soyons gai. Quelques heures de contrainte tourneront au profit de l'amour.

J'ai vis-à-vis de moi un monsieur qui se hâte de m'apprendre qu'en cherchant à doubler les produits de sa terre, il en a mangé la moitié. Il ne se décourage point. Il est sûr de tirer de la soie de l'ortie, et du coton des toiles d'araignées. En conséquence, il n'a semé cette année que de l'ortie, et il ne s'occupe que de la multiplication des araignées. Il achète toutes celles qu'on lui apporte, et il a déjà cinq cents livres de miel, pour attirer les mouches que mangeront ses fileuses.

A ma droite, est une dame qui fait des bourses très-jolies, et qui laisse le

soin de son linge à une servante qui n'y touche jamais. Elle la chasserait, si monsieur ne trouvait que personne ne fait le bœuf à la mode comme Ursule. Je remarque que la dame est louche, qu'elle a une épaule un peu élevée, et la poitrine rentrante. Ursule pourrait bien savoir faire autre chose qu'un bœuf à la mode.

A ma gauche, est une petite mère qui a le malheur d'avoir un fils qui, à cinq ans, ne s'occupe que du jeu. Elle prévoit que ce sera un très-mauvais sujet, et c'est bien malgré elle qu'elle le met en pénitence tous les jours. Très-heureusement, elle a un petit chien, très-joli, très-caressant. Aussi ne mange-t-il que des gimblettes, et il couche avec elle; ce qui fait que monsieur n'y couche plus.

Près de madame d'Elmont est une autre dame, qui appelle son mari *mon cœur*, qui tient une maison *consé-*

quente, et qui ne manque jamais de dire : *malgré que*, et *ce n'est pas qu'à lui* que telle chose arrive. Les femmes de village, qui veulent donner une certaine idée de leur érudition, affectent de parler comme le journal du département.

On pouvait, sans prévention, s'amuser un peu de tout cela, à l'exception pourtant de la dame au petit chien. Je n'ai jamais pu supporter l'oppression, et je crois que l'enfant de cinq ans est opprimé. Pauvre enfant! quel père a-t-il donc?

J'affectai de ne pas dire un mot à cette femme. Je fis tomber la conversation sur les objets qui pouvaient intéresser nos autres convives, et bientôt tout le monde parla à-la-fois. Chacun montait insensiblement le ton, pour couvrir la voix de son voisin, et le vacarme fut porté au point qu'il n'était plus possible de saisir un mot. Je riais de bon cœur, en pensant qu'à la fin de

cette inintelligible conversation, je serais au même point qu'en sortant de ces beaux cercles où on croit avoir entendu de très-jolies choses, et dont on n'emporte pas une idée.

Sophie porte involontairement un doigt à ses oreilles, et le plus profond silence règne aussitôt dans la salle. Bonnes gens, qui parlent quand on le veut, qui se taisent au premier signe, et qui ne se doutent pas que leur aveugle déférence s'adresse au château, aux équipages, aux diamans et au cuisinier! Dépouillez le propriétaire, ils prendront le ton familier et protecteur.

Le curé saisit habilement ce moment de calme pour parler des pauvres de la paroisse. « Bravo! lui dis-je, monsieur » le curé; tous les temps et tous les » lieux sont propres à une bonne action. » Madame de Francheville voudra bien » faire la recette, n'est-il pas vrai, mon » aimable amie »? Je n'avais pas fini,

qu'elle était debout. Une jolie quêteuse fait toujours bien les affaires des pauvres en pareille circonstance. Les uns donnent pour lui être agréables; les autres par ostentation; ceux-là, par humanité; ceux-ci, parce qu'ils n'osent refuser. Tout le monde a donné, et qu'importe à la famille qui met le pot-au-feu, les motifs qui le lui ont procuré!

Monsieur le curé met l'argent dans sa poche, nous remercie par une inclination circulaire, et nous entretient des réparations à faire à l'église. J'examine nos convives, et je trouve l'inquiétude dans tous les yeux. On tremble que je propose de rebâtir l'édifice, et on se dit peut-être intérieurement qu'on a déjà payé son dîner assez cher. Il faut rassurer ces gens-là. « Monsieur le curé, » le temple le plus agréable à la divi» nité est un cœur pur, fervent et sou» mis, et il ne faut pas d'argent pour » ouvrir ces temples-là ».

Cette opinion est la plus damnable de toutes; car, où il n'y a pas d'église, il n'y a pas de clergé. Le curé se pince les lèvres, et n'insiste point: un seigneur de village a le droit d'être *adamite*.... chez lui.

La gaîté reparaît sur toutes les physionomies, et nos dames campagnardes parlent de petits jeux: toutes y gagnent. Laides ou jolies sont embrassées; les premières d'une manière moins prononcée; mais le baiser le plus léger produit toujours de l'effet sur celle qui n'en obtient que de l'occasion.

J'aime aussi les petits jeux: un mois plutôt j'aurais appuyé la proposition. Mais, pour baiser et être baisé, je n'ai besoin ni du *Pigeon vole*, ni du *Corbillon*. Et puis mes gros campagnards enlaceraient de leurs bras robustes le corps aérien de Sophie; leurs figures enluminées altéreraient la fraîcheur de son teint, et ce n'est point au vautour que sont réservés les baisers de la co-

lombe..... Non, point de petits jeux. Mais comment éloigner une idée qui semble plaire à tout le monde?

« Madame, on vous demande ». C'est Justine qui parle à Sophie. Sophie sort; j'en suis enchanté. Qu'on joue maintenant à ce qu'on voudra; je suis prêt à tout..... pourvu cependant que Sophie ne rentre point.

« Monsieur, on vous demande ». Je me lève : je suis Justine. « Qui donc me de-
» mande? — Moi, monsieur. — Que me
» veux-tu? — Que vous alliez joindre
» madame. — Où est-elle? — Dans son
» appartement. — Avec qui? — Elle est
» seule. — Qui l'avait demandée? — En-
» core moi, monsieur. — Et pourquoi?
» Pour lui éviter ces gros baisers de vil-
» lage, et vous procurer à tous deux un
» moment de plaisir. Pendant que vous
» causerez, madame d'Elmont fera les
» honneurs du salon. — Tu es une fille
» unique »!

Elle est sur son ottomane. Elle rêve; je m'approche. Elle lève les yeux sur moi, et ses yeux disent : Amour et plaisir. Je crois saisir l'un et l'autre..... elle m'échappe; elle me rappelle la confiance de sa mère. C'est à elle que madame d'Elmont a remis le dépôt précieux. Elle veut le ménager, le conserver. Elle est sûre d'elle; elle ne cédera point de huit jours..... Pauvre Sophie! Femme qui aime est vaincue avant d'avoir cédé; et quand elle s'est rendue, que lui reste-t-il à faire?.... Recommencer.

« Ma tendre amie, tu me vois brillant » de santé..... — Mon ami..... je t'en » prie, accorde-moi un jour..... une » heure »....

Je la relève, radieuse et fortunée..... C'est l'Aurore, qui s'échappe des bras de Titon, pour se présenter à l'admiration des mortels. Voyez-la, délirante encore, se couvrir du voile des grâces en célébrant la volupté.

« O mon ami, cent ans d'une pareille » vie! — Mille ans, l'éternité! Viens, » viens errer dans ce parc, où nous » sommes tout à nous. L'amour heureux » aime le silence et le recueillement. — » Mon ami, recueillons-nous ici. Savons-» nous si nous pourrons y rentrer? — » Je t'entends, ma Sophie; madame d'El-» mont, toujours craintive, toujours pré-» voyante..... Justine! Justine!..... Hé, » venez donc, mademoiselle. Apportez-» nous en diligence tout ce dont on peut » avoir besoin depuis sept heures du » soir jusqu'à huit heures du matin.....

» De la pâtisserie, des confitures, » bon..... Du Malaga et du Madère; » à merveille. — Mon ami, ne porte pas » plus loin tes recherches. — Tu as rai-» son : la ceinture brillante de Vénus » ne doit pas toujours être vue. — Je » crois, monsieur, que je peux vous re-» mettre les doubles clefs? — Oui, Jus-» tine. Laisse-nous.

» Ma Sophie, tu as beaucoup marché » ce matin. — Et beaucoup fatigué hier? » — Tu dois avoir besoin de repos. — » M'en promets-tu? — Juges-en. — Le » pouls est tranquille.

» Viens, cher ami, viens reposer » dans mes bras..... Soyez donc sage, » monsieur..... Vous me l'avez promis..... » vous..... Ah, Francheville, tu es ado- » rable »!

Pan, pan. « Qui est là? — A-t-on ja- » mais porté l'extravagance à ce point! » Se coucher à sept heures du soir! — » Maman, nous sommes fatigués. — Le » joli moyen de vous remettre! — Mon » ami se porte à merveille, j'en suis » sûre, maman. — Je désire que cela » continue. — Ah! et moi aussi, maman. » — Bonsoir, mes enfans. — Bonsoir, » maman ».

Avec de la tenacité, on arrive à son but : nous voilà émancipés. . . . . .

. . . . . .

» Ah, Sophie, quel beau jour succède
» à une nuit délicieuse! jouissons de
» celui-ci, levons-nous. Allons revoir tes
» lilas et tes linots. — Non, allons rendre
» à ces gens d'hier leur ennuyeuse vi-
» site, et n'ayons plus de rapports avec
» eux. Nous, mon bon ami, nous, tou-
» jours nous, rien que nous. — Le moyen
» le plus sûr de les empêcher de reve-
» nir, c'est de ne pas aller chez eux. —
» Ils nous accuseront de grossièreté ou
» de hauteur. Donnons un moment à
» l'usage, et le reste de notre vie à l'a-
» mour.

» — Laissons, puisque l'usage et toi
» le prescrivent, des plaisirs et des épan-
» chemens divins, pour aller nous en-
» nuyer à l'heure..... Que dis-je? je te
» verrai, je te parlerai, je te toucherai,
» et l'ennui peut-il pénétrer dans le
» cercle magique que les grâces ont tracé
» autour de toi »?

Madame d'Elmont se propose de nous

accompagner. Nous déjeûnons, nous nous habillons, nous partons.

C'est sans doute à celui que les hommes ont établi médiateur entre le ciel et eux que sont dues les premières marques de considération et même de respect : nous descendons chez le curé.

Une gouvernante très-jeune, et d'une figure assez remarquable, nous reçoit, et met tout en combustion dans le presbytère. Elle chasse de la salle à manger des poules qui paraissent avoir le privilége de sauter sur la table, sur les chaises, et d'y faire tout ce que bon leur semble. Les poules s'enfuient à l'aspect du balai, crient, courent, volent, et nous rasent, en passant, le nez et les oreilles. Une d'elles couve dans une vieille perruque de monsieur le curé. Protectrice courageuse de ses enfans à naître, elle s'élance, elle va fondre je ne sais sur qui. Ses ongles s'accrochent à la perruque; elle enlève nid et pous-

sins; les œufs tombent, se brisent : voilà une omelette sur le plancher. « Dix-sept » poulets perdus, dit en soupirant la pe- » tite bonne. Monsieur le curé, ajoute- » t-elle, en s'efforçant de sourire, n'en » sera pas moins enchanté de recevoir » ces dames et monsieur ».

On ne met pas des souliers blancs dans des œufs cassés. On ne se sert pas de chaises sur le siége et le dossier desquelles des poules ont fait..... vous savez bien..... La petite bonne nous conduit dans la chambre à coucher de monsieur le curé, qui est dans son jardin, qu'elle va appeler, et qu'elle nous invite à attendre.

Le lit de monsieur le curé n'est pas fait encore. Un oreiller est tombé à droite, un second à gauche : monsieur le curé aime à avoir la tête haute. Une aube ici, une culotte là; un tablier de taffetas noir sur un Prie-Dieu; un petit soulier vert dessous : il faut mettre

quelque part sa parure des dimanches. Mais le soulier vert, l'aube, la culotte, le tablier noir, ne nous permettent pas plus de nous asseoir en haut qu'en bas. Nous nous décidons à aller trouver le curé dans son jardin.

Moins magnifique que Joad, et par cela même plus modeste dans son ton et ses manières, il nous salue de cinquante pas, et s'approche, en saluant, jusque sur le bout des pieds de mesdames. C'est très-bien, pensé-je, car il est écrit : Quiconque s'abaisse sera élevé; et pour accomplir la prophétie, je prie le curé de se relever, et de recevoir nos salutations.

« Nous vous dérangeons, monsieur » le curé. — Pas du tout, monsieur. — » Vous ne faisiez donc rien dans votre » jardin? — Ah, je m'amusais. Je fai- » sais la guerre aux hannetons, aux » chenilles, et je la ferai ce soir aux » cousins. — Je ne sais, monsieur le

curé

» curé, si cette guerre-là est bien ortho-
» doxe. — Comment donc, monsieur?
» se défendre, soi et ses propriétés, est
» de droit naturel. — Monsieur le curé,
» il est incontestable que Noë introdui-
» sit dans l'arche, je ne sais pourquoi,
» j'en conviens, une paire de hannetons,
» de chenilles et de cousins, car depuis
» Adam il n'y a pas eu de création :
» ainsi le droit divin, d'après lequel ces
» espèces existent, est ici en opposition
» avec le droit naturel. Si vous admettez
» le dernier, craignez que le cheval que
» vous usez, que le bœuf que vous man-
» gez, l'invoquent à leur tour. — Mais,
» monsieur, Dieu a fait tous les ani-
» maux pour le service, ou la table de
» l'homme. — Comme il a fait votre
» tête pour porter perruque. Et puis
» vous avouerez qu'il y a des exceptions
» à votre principe très-général. Les
» hannetons, les chenilles et les cou-
» sins, par exemple, ne sont propres

» ni à votre service, ni à paraître sur
» votre table. Vous les tuez uniquement
» parce qu'ils vous gênent, et j'ai bien
» peur, monsieur le curé, que ce pré-
» tendu droit naturel ne soit réellement
» que le droit du plus fort. Ceci peut
» donner lieu à une longue et savante
» discussion qui nous fera passer une
» heure de plus à table, quand vous
» voudrez bien venir prendre place à
» celle du château ».

Nous quittons le presbytère; nous entrons chez l'homme aux huit ou dix mille livres de revenu, au dos de carpe, et aux phrases à prétention. Il nous reçoit avec des complimens interminables : le premier fourbe fut un complimenteur. Tout ce que nous entendons du galimatias de celui-ci, c'est qu'il a eu l'intention de nous dire des choses agréables et polies.

Tout est inintelligible chez cet homme là. Il nous fait voir son jardin, c'est tout

simple : à quoi servent un jardin, des bosquets, qu'on sait par cœur, si ce n'est à les faire admirer aux autres? Le propriétaire de celui-ci nous en fait remarquer la belle tenue, et en effet il ressemble à un jardin de plantes botaniques. Sur de petites plaques de fer-blanc, attachées au haut de bâtons fichés en terre, on lit ici, *lactucæ*, là, *asparagi;* dans ce carré, on lit *brassicæ*, dans celui-là, *sativæ;* dans cette plate-bande, *rapæ;* dans cette autre, *cærefolium*.....

« Toutes ces plantes, monsieur, sont » donc étrangères, dit Sophie? — Il faut » dire *exotiques*, madame. — Exotiques, » soit. — Non, madame, elles sont *in-* » *digènes*. *Lactucæ* veut dire des lai- » tues; *asparagi*, des asperges; *bras-* » *sicæ*, des choux; *sativæ*, des carot- » tes; *rapæ*, des raves..... — Hé, mon- » sieur, pourquoi ne pas appeler tout » simplement les choses par leur nom

» connu? — Un nom trop connu de-
» vient vulgaire, et il est démontré,
» madame, qu'on n'attache maintenant
» quelque prix à une plante, qu'autant
» qu'elle a un nom grec ou latin. Allez,
» madame, allez au jardin des plantes....
» — De quel jardin parlez-vous, mon-
» sieur, car je ne connais pas de jardin
» sans plantes? — Je parle, madame,
» du jardin ci-devant dit du Roi. — Au
» moins cette dénomination est précise.
» — Allez-y, madame, et vous verrez
» les promeneurs en admiration devant
» cinq cents étiquettes, par cela seul
» qu'ils ne les entendent pas. Ils pas-
» seraient avec dédain, s'ils y lisaient :
» *panais*, *betteraves*, *romaines*, etc. Il
» y a un mois, une fort belle dame
» s'arrêta devant *cærefolium*. Elle admi-
» rait la douceur harmonique de ce mot,
» et affirmait que la plante doit avoir la
» tige *amoureuse* et l'odeur *zéphirienne*.
» J'ai transcrit le mot, et je l'ai fiché là.

» — Et qu'avez-vous semé dessous? —
» Monsieur, j'y ai mis des oignons de
» lis, parce que je ne connais pas de
» plante qui ait plus de rapports avec
» la définition de la dame. Tige amou-
» reuse, c'est-à-dire taille fine, svelte,
» élancée..... — Je suis fâché pour
» vous, monsieur; mais c'est du cerfeuil
» qu'il fallait mettre là. — Quoi, mon-
» sieur, ce *cærefolium* si harmonieux.....
» — Signifie tout uniment du cerfeuil ».
Ma Sophie et sa maman éclatèrent de rire; mon savant rougit, et nous prîmes congé de lui, pour le tirer d'embarras.

Nous passons chez l'époux fortuné qui s'entend appeler *mon cœur*, et c'est madame qui s'empare de nous. Elle a la haute main dans la maison; et les douceurs qu'elle adresse à son mari ressemblent à la dorure qu'on applique, d'une main, sur des fers qu'on rive de l'autre.

Le lieu que madame soigne et affec-

tionne particulièrement, c'est le poulailler, et c'est là qu'elle nous conduit. Encore des poules ici! J'espère qu'il n'y a pas de couveuses. Celles-ci ont les extrémités des plumes tournées vers la tête, au lieu de l'être du côté de la queue, « et rien n'est beau comme cela, » parce que rien n'est plus rare. — Par » la même raison, madame, un bossu » est bien plus beau qu'un bel homme, » car une bosse est plus rare qu'un dos » uni. — Cela peut être, monsieur, mais » je n'aime pas les bossus. — Ni moi » les poules aux plumes retournées. — » Ah, monsieur, si vous saviez ce qu'elles » valent! *Malgré que* la saison ne soit » pas encore très-avancée, elles me font » des pontes *conséquentes*, et *ce n'est* » *pas qu'à moi* que cela arrive. Celles » que j'ai données l'an dernier à ma » voisine, pondent déjà très-*conséquem-* » *ment*, *malgré qu'elles* n'aient encore » que huit mois. Venez, mesdames, je

» vous ferais admirer mes œufs, et *mon* » *cœur*, si vous le permettez, en en- » verrat un demi-cent au château. — » Madame a ouvert ce matin sa boîte » aux T. — Non, monsieur; j'ai pris » du chocolat ».

Nous voilà chez la dame à l'épaule élevée et à la poitrine rentrante. Exceller en quoi que ce soit, c'est être quelque chose : l'auteur d'un bon madrigal vaut mieux que celui d'une mauvaise tragédie. Madame fait des bourses, toujours des bourses, rien que des bourses; mais elle les fait si jolies! Elle en fournit l'épouse de monsieur le préfet, celles du secrétaire-général et des conseillers de préfecture. Elle ne les a jamais vues, et peut-être ne les verra-t-elle jamais; mais elle en reçoit des lettres très-obligeantes; elle sait qu'on parle d'elle dans la capitale du département.

Elle me conte à l'oreille que son mari

a besoin d'un protecteur pour le dessèchement d'un marais dont les eaux ne peuvent s'écouler dans l'Oise qu'en traversant les terres des voisins; et elle ajoute finement qu'elle compte faire, avec des bourses vides, ce que d'autres ne savent faire qu'avec des bourses pleines. Pas trop bête!.....

Du reste, madame ne se mêle de rien chez elle; elle ne sait pas même où est son mari : moi, je m'en doute. Je sors, d'après le prétexte connu..... Celui-là éloigne les curieux ou les surveillans. Je fais une inspection générale des lieux; je trouve dans une mansarde monsieur avec Ursule : je croyais que le bœuf à la mode ne se faisait qu'à la cuisine.

Elle est fort bien cette petite Ursule. Ses couleurs vives font ressortir ses yeux..... Oh, le feu..... l'action.....

Nous arrivons chez la dame affligée des déportemens de son fils, de son fils

qui a cinq ans, et si heureusement dédommagée par les qualités de son petit chien. Cette jeune maman est appétissante. Il est fâcheux qu'elle ait le cœur dur, ou plutôt qu'elle n'en ait pas. Le premier spectacle qui s'offre à nos yeux, est celui d'un enfant, beau comme l'amour, attaché avec une corde au pied d'un lit. Il ne rit, ni ne pleure. Il paraît simplement être dans une position gênante, mais habituelle. Il mange avec tranquillité un morceau de pain bis.

Fidèle dort sur un coussin, auprès d'un tas de gimblettes qu'il n'a pu que mâchonner. Ce que c'est que la satiété ! Il nous entend, il se lève, il aboie, et vient se jeter dans mes jambes. D'un coup de pied, je fais voler Fidèle par-dessus la tête de sa maîtresse, et d'un tour de main, j'ai détaché l'enfant. Je le prends dans mes bras, je le caresse; Sophie le caresse à son tour; il ne sourit pas; il paraît être insensible

aux bons comme aux mauvais traitemens : on en a fait un automate.

Une grosse fille de basse-cour saisit le moment pour lui glisser un morceau de pâté, qu'il avale furtivement..... Je glisse un louis à la grosse fille. « Con-
» serve ton cœur tel qu'il est aujour-
» d'hui. Il vaut mieux que le rang et la
» richesse ».

Il était inutile que personne se contraignît : madame avait relevé son Fidèle, s'était assise à terre, le tenait sur ses genoux, et ne voyait que lui, pleurait sur lui, et répétait, en me regardant de travers, qu'il avait une patte cassée. J'aurais voulu que ce fût le cou.

Cette maison ne nous convenait pas; nous ne pouvions améliorer le sort de l'enfant; nous nous hâtâmes de nous retirer.

L'infortuné mari nous conduisit. Il me remercia d'avoir donné une leçon à Fidèle et à sa femme; il nous remercia

de l'intérêt que nous avions marqué à son enfant. « Hé, monsieur, si vous » traitiez une fois votre femme comme » je viens de traiter Fidèle, vous seriez » le maître chez vous, et un mari doit » l'être, lorsque sa femme se conduit » mal ». Le malheureux aime la sienne; il ne l'assommera pas.

« Ma chère amie, par où entrerons-» nous ici? Je ne vois pas un pouce de » terrain perdu; mais les orties débor-» dent de droite et de gauche, et cou-» vrent à peu de chose près la surface » de cet étroit sentier. Comment passer » là avec des bas de soie, ou de coton » à jour? Ma foi, écrivons-nous sur la » porte. — Monsieur, mesdames! — » Qui nous appelle »?

C'est une espèce de laquais, qui porte je ne sais quoi..... « Ah, ce sont des » guêtres de peau! — Oui, monsieur; » il y en a ici vingt-cinq paires de tou-» tes longueurs et de toutes grosseurs;

» plus, des caleçons pour les dames.
» C'est moi qui suis chargé de les offrir
» aux arrivans, et voilà un pavillon di-
» visé en deux parties, où chacun peut
» faire modestement sa toilette.

» — Voilà un début qui promet. Ma-
» man, entrons dans le pavillon. — Mon
» gendre, passez de l'autre côté; vous
» avez les yeux et les mains partout ».

Le propriétaire nous attend à l'entrée de son vestibule. « Baissez-vous, » baissez-vous, nous crie-t-il, dès qu'il » croit pouvoir se faire entendre ». Il était inutile de nous recommander cela.

Le vestibule, la salle à manger et les autres pièces de la maison sont garnies de branches sèches, depuis le plafond jusqu'à cinq pieds du sol. Il faut plier le dos, à peine de se prendre dans les toiles d'araignées, comme Mars dans les filets de Vulcain. « Faites attention » à vos pieds. Serrez les coudes ». A terre et contre les murs sont fixées, en éche-

lons, des ardoises suffisamment enduites de miel pour que les mouches puissent y manger, et la couche est ménagée de manière qu'elles ne puissent être arrêtées par les pattes. On entend partout un bourdonnement insupportable, et on est continuellement piqué au visage et au cou. « Il eût fallu joindre, » monsieur, aux caleçons et aux guêtres » de peau, des capuchons tombant aux » extrémités des épaules.

» — Il est vrai, monsieur, que je n'ai » pensé qu'à l'essentiel; c'est que l'ha- » bitude me rend insensible à la gêne » et aux piqûres. Nos colons d'Amérique » supportent les moustiques et les ma- » ringouins, parce qu'ils gagnent beau- » coup d'argent; moi, je vis au milieu » de mes mouches et de mes araignées, » qui sont bien moins incommodes, » parce que l'année prochaine je leur » devrai une fortune immense. — Et » celle-ci? — Oh, celle-ci, je fais les

» avances; vous savez qu'il faut semer
» avant de recueillir.

» Venez, mesdames, venez par ici ».
Nous entrons, presque ployés en deux,
sous un vaste hangar, où sont déjà tous
les ustensiles nécessaires à une filature.
« C'est ici que je ferai mon coton et ma
» soie. Un fabricant de Lyon va m'en-
» voyer dix métiers, et dix ouvriers du
» premier mérite. Je compte faire du ve-
» lours de toutes couleurs, que je don-
» nerai à dix francs l'aune, sur lesquels
» j'en gagnerai sept.

» Sortons par-là. — Oh, très-volon-
» tiers : je ne saurais rester plus long-
» temps dans cette attitude. — Voyez-
» vous ce bois qui est là devant nous?
» il a cent cinquante arpens, et j'y ai
» déjà mis trois millions d'araignées des
» champs, de celles qui font cette su-
» perbe toile blanche qui vole au gré
» du vent, et qu'on appelle vulgairement
» *fil à Jésus*. C'est du coton de la pre-

» mière qualité. Vous sentez que les ra-
» meaux de mes arbres empêcheront
» mes toiles d'aller se perdre dans la
» campagne; mais comme cette espèce
» d'araignée aime le soleil et le grand
» air, j'ai mis dans ce bois cent cin-
» quante ouvriers, occupés en ce mo-
» ment à en arracher toutes les feuilles;
» et comme il faut tout prévoir, j'ai
» acheté deux mille grelots à mulets, et
» je les ai fait coudre sur la veste, les
» culottes et les bas de mes ouvriers. —
» A quoi bon cette mesure? — Vous ne
» le devinez pas? — Non, en vérité. —
» Mes fileuses, averties par le bruit des
» grelots, se retirent dans les crevasses
» de la terre, ou dans celles de l'écorce
» des arbres, et évitent ainsi le pied
» destructeur. — Voilà, par exemple,
» un effort de génie. — N'est-il pas
» vrai? Je vais vous étonner bien da-
» vantage. Vous sentez que mes arbres,
» dépouillés de leurs feuilles.....

» — Crèveront. — Sans doute; mais ils
» resteront debout vingt ans encore, et
» ils m'auront procuré en coton vingt
» mille fois ce qu'il m'eussent rendu en
» fagots. Revenons. Vous sentez que mes
» arbres, dépouillés de leurs feuilles,
» laisseront un libre passage aux hiron-
» delles, et vous savez que les hiron-
» delles mangent les araignées. Je vais
» faire entourer et couvrir mon bois
» d'un treillage en fil de fer, et à mailles
» serrées au point de n'y pouvoir passer
» le bout du petit doigt. — Voilà une
» idée vraiment admirable. — Vous goû-
» tez donc mes plans? — J'en suis en-
» chanté! — Tant mieux. Vous avez du
» crédit, et vous m'aiderez à obtenir un
» brevet d'invention ».

Il nous invite à venir suivre les progrès de son établissement. Nous le quittons, bien décidés à n'avoir plus besoin de ses guêtres, ni de ses caleçons.

« Bon ami, ne trouves-tu pas qu'on

» devrait interdire cet homme-là? —
» Non, mon ange; il se ruinera d'une
» manière plus originale que la plupart
» de ceux qui font des entreprises, voilà
» tout, et il ne faut pas interdire ces
» gens-là. Ils sont très-utiles aux ou-
» vriers qu'ils emploient; ils le sont
» même à la masse des citoyens, en ré-
» tablissant, autant qu'il est en eux, l'é-
» quilibre des fortunes. — Mais leurs
» femmes, leurs enfans?..... — Travail-
» leront à leur tour pour ceux qui ont
» aidé à les ruiner, et avant la qua-
» trième génération, leurs enfans en
» auront ruiné d'autres. — Tu parles
» de cela bien à ton aise; si on nous
» ruinait, nous? — On ne ruine pas les
» gens raisonnables et satisfaits de leur
» sort; mais, assez ordinairement, leurs
» enfans dissipent, et tout est bien.

» — Comment donc, ma fille rai-
» sonne! — Sophie fait tout, et fait
» tout bien. Cette bouche charmante

» embellit la raison, comme elle sou
» aux amours. — Vous la gâtez, mc
» sieur. — Cela n'est pas possible, n
» dame. Te louer, ma Sophie, c'est si
» plement être vrai, et quelqu'étend
» qu'on donne à l'éloge, il ne peut ê
» exagéré ».

CHAPITRE III.

Suites naturelles de ce qu'on a lu.

Une surprise agréable nous était réservée au château. Nous y fûmes reçus par la comtesse, Soulanges et du Reynel. On aime à épancher son cœur avec ceux qu'on a faits dépositaires de ses secrets. Madame d'Ermeuil et Soulanges savent les nôtres, et doivent présumer que nous avons deviné le leur. Nous serons tous parfaitement à notre aise, et nous aurons toujours quelque chose à nous dire: après le sentiment du bonheur, rien de si doux que d'en parler.

Du Reynel ne sait rien, ne verra rien. Ses jouissances intellectuelles sont dans le Cuisinier impérial, et sa sensualité se borne aux plaisirs de la table.

La première question que font des-

campagnards à ceux qui arrivent de Paris, a toujours pour objet la nouvelle du jour. Les campagnardes se hâtent de savoir si le bonnet qui était à la mode la semaine passée, n'est pas ridicule aujourd'hui. Madame d'Elmont et Sophie s'emparent de la comtesse, dont il ne m'est pas possible d'obtenir un mot. Du Reynel est allé faire connaissance avec le maître-d'hôtel; il ne me reste que Soulanges. « Hé bien, mon ami, qu'y » a-t-il de neuf à Paris?

» — On y parle d'un mauvais sujet, » qui vole ceux qui dorment, et qui s'en- » fuit avec leurs habits et leur argent. » — Bah! on y parle de cela! On n'y a » donc rien à faire? — Fait-on quelque » chose à Paris? On s'y lève, parce qu'on » est fatigué d'être au lit; on va, sans » savoir où; on dîne où on se trouve; » on se passionne pour la femme qu'on » a auprès de soi; on la quitte pour la » reine de Persépolis, ou Brunet; on va

» bâiller une heure chez sa maîtresse,
» et on va se coucher pour échapper à
» l'ennui.

» — Mais en allant et venant, on re-
» cueille quelque anecdote..... — Qu'on
» oublie le lendemain. — Vous n'avez
» pas encore oublié celle d'hier. — Non,
» parce qu'indirectement elle vous in-
» téresse un peu. — Ah, contez-moi cela.
» — Ces belles dames à qui vous devez
» un coup d'épée et la possession de la
» charmante Sophie, sont grosses toutes
» les deux. — Et on dit que les filles ne
» font pas d'enfans! — Ceux-ci se sont
» faits sans l'intervention des maris. D'Al-
» lival avait résolu de se battre avec son
» coadjuteur; mais comme il en a eu dix
» ou douze depuis trois mois, il n'a su
» auquel se prendre, et ne pouvant tuer
» personne, il s'est borné à battre ma-
» dame, qu'il a si bien battue, que proba-
» blement il se moquera de l'axiome : *Est*
» *pater ille quem nuptiæ demonstrant.*

» Le procureur impérial, qui ne veut
» pas qu'on fasse d'enfans adultérins,
» mais qui veut encore moins qu'on
» les tue, prend connaissance de cette
» affaire, et d'Allival est allé prudemment
» attendre le dénouement à Londres.

» Valport s'est contenté d'appeler sa
» femme du nom qu'elle a si bien acquis.
» C'est sous ce nom qu'il la désigne à
» ses amis, à la société; il rit de ce qui
» a si vivement affecté d'Allival, et il dit,
» avec raison, qu'il vaut mieux avoir un
» enfant de plus, que la tête de moins.

» On croit cependant qu'il va se pour-
» voir en divorce, pour n'être pas sur-
» chargé des résultats des distractions
» de madame ».

Il me tire à l'écart. « Mon ami, mon
» cher ami, j'ai été distrait aussi. Ma-
» dame d'Ermeuil est furieuse; elle
» pense, elle fait en secret ce que ma-
» dame de Mirville dit et avoue : leur
» opinion sur les suites du mariage est

» la même. La comtesse ne se console
» pas de la nécessité où elle est de finir
» comme nous aurions pu commencer.
» Je l'ai déterminée à venir de préférence
» prendre ici le bon air et de l'exercice,
» parce que j'espère que vous m'aiderez
» à la réconcilier avec l'hymen.

» Maintenant que je vous ai mis dans
» ma confidence la plus intime, je vous
» charge des fonctions de maréchal-
» des-logis. Vous savez comment il faut
» loger des époux qui ne sont pas fati-
» gués de l'être.

» — Hé, parbleu, mon ami, je vais
» tout arranger conjugalement. Aucun
» de nos domestiques ne vous connaît,
» et la comtesse sera madame de Sou-
» langes, comme ma charmante Sophie
» est madame de Francheville. — Et
» Baptiste, que nous avons amené? Il
» est observateur, causeur, railleur. —
» Il faut le renvoyer à Paris. — On con-
» naît peut-être déjà, dans votre anti-

» chambre. nos noms et la nature de
» notre intimité. — Voyons cela.

» Où est Baptiste? Justine, qu'est de-
» venu le domestique qui courait devant
» cette berline? — Monsieur, je ne l'ai
» pas vu. — Il n'a pas été à l'office?
» — Je ne le crois pas, monsieur ». Nous descendons, Soulanges et moi; nous nous informons; il est constant que Baptiste n'a encore parlé à personne. Mais où est-il?..... Ah, sous les remises; il a sorti les paquets de la voiture, détaché la malle, et le voilà debout et immobile au milieu de tout cela..... Que diable fait-il? Il lit des lettres. Ah, monsieur Baptiste a des correspondans! Ce pourrait bien être des *correspondantes*. Le drôle a de la figure et de l'audace : il n'en faut pas plus pour réussir auprès de certaines femmes.

« Baptiste, pourquoi restez-vous là?
» — Monsieur de Soulanges, je relis des
» lettres intéressantes. — Ah, ah! de
» quelque

» quelque belle, sans doute? — Belle,
» non pas précisément. — Assez bien
» cependant pour vous faire oublier le
» repos et le déjeûner. J'en suis bien
» aise, car il faut que vous retourniez
» de suite à Paris. — Comment, mon-
» sieur, à Paris! — Hé oui, à Paris.
» — Madame m'a permis de la suivre
» ici, et d'y rester auprès d'elle. — Que
» signifient toutes ces observations? —
» Que je suis très-embarrassé, mon-
» sieur. — Comment cela? — En par-
» tant du château d'Ermeuil, vous m'y
» avez laissé..... — Hé bien? — Avec
» une petite femme de chambre..... —
» Caroline? — Précisément; pour faire
» les paquets et les malles avec elle.....
» — Après? — Nous avons fait autre
» chose que des paquets. — Comment,
» Baptiste! — Baptiste est un homme,
» Caroline une femme; nous étions au
» mois de mai, et tout pousse dans ce
» mois-là. Moi, je n'ai rien promis, et

» je suis dispensé de rien tenir. Mais
» une fille de vingt ans doit prévoir
» qu'une nuit de plaisir est souvent sui-
» vie d'une fluxion..... — Caroline est
» grosse! — Et elle veut que je l'épouse.
» — Elle a raison. — J'ai raison, moi,
» de ne le vouloir pas. — Pourquoi
» cela? — Elle n'a rien. — Ni vous non
» plus. — J'ai ma figure. — Elle a la
» sienne. — On ne bat pas monnaie avec
» cela. — En voilà assez, partez, et vous
» vous arrangerez avec elle quand vous
» serez à Paris. — Oh, monsieur, ce
» n'est pas elle qui m'embarrasse. On
» quitte une femme, on le lui dit bien
» positivement; elle pleure, elle se con-
» sole, et voilà une affaire terminée.
» Mais dans celle-ci il y a un frère.....
» — Qui n'est pas traitable, peut-être?
» — Un brigadier de la gendarmerie
» d'élite, qui me laisse le choix d'épou-
» ser sa sœur, de tirer le sabre avec lui,
» ou d'expirer sous le bâton. Voilà sa

» lettre; et vous voulez que je retourne
» à Paris! — Je vois, Baptisté, que vous
» ne voulez pas vous battre, de peur
» d'être battu. Il n'y a alors qu'un moyen
» de vous tirer de là : c'est d'épouser.
» — Il faut vous dire tout, monsieur;
» j'ai des vues plus relevées. Je connais,
» et vous aussi, une jeune personne
» qui est bien plus jolie que Caroline,
» qui est à la tête d'un bon établisse-
» ment, et je me propose de l'épouser.
» — Fanchette, peut-être? — Oui, mon-
» sieur de Soulanges ».

Soulanges partit d'un éclat de rire, en me regardant. Jamais accès de folie ne me parut aussi déplacé. J'étais blessé que le nom de Fanchette fût prononcé par un valet; il me semblait dégradé dans une telle bouche. J'avais le cœur serré, en pensant que Baptiste se croyait l'égal d'une fille charmante, qui m'avait enivré d'amour et de plaisir. J'étais humilié, confus qu'il se déclarât mon rival.

Mon rival! Hé, ne l'ai-je pas quittée pour jamais!.... Oui, oui! mais l'oublier n'est pas en mon pouvoir.

J'ai frémi, j'ai rougi, lorsqu'il a prononcé ce nom. J'y rattache involontairement des souvenirs bien cruels....., et bien doux, Fanchette, la femme de Baptiste! cela ne sera jamais. Je souffrirais cruellement de la savoir dans les bras de qui que ce fût au monde..... Elle ne sera la femme de personne.

Quelles idées ce malheureux vient de réveiller!..... Pardon, Sophie, pardon; je ne peux refuser un soupir à Fanchette.

Non, elle ne sera point exposée aux poursuites de cet homme; il n'ira point à Paris. Soulanges désire qu'il s'éloigne; il partira, il se rendra..... il se..... Pendant que je réfléchis, ou que je déraisonne, Soulanges reprend la parole.

« Baptiste, vous n'êtes en sûreté ni » à Paris, ni dans ce château. Le bri-

» gadier peut apprendre chez madame
» la comtesse que vous l'avez suivie ici,
» et venir vous y chercher. — Ah, mon-
» sieur, vous me faites trembler! —
» Vous sentez que personne n'a le droit
» de vous protéger contre un honnête
» homme que vous avez cruellement
» offensé. — Et qui ne pense qu'à se
» venger cruellement. — Je blâme beau-
» coup ceux qui font des enfans aux
» filles, et qui refusent ensuite de les
» épouser; mais je réfléchis aussi que si
» le mariage était la suite certaine d'une
» faiblesse, il y aurait trop peu de filles
» sages. Ainsi, je ne vous laisserai pas
» dans l'embarras où vous vous êtes jeté.
» Voilà de l'argent. Allez à Châlons; je
» vous y adresserai à un de mes amis,
» que je prierai de vous bien placer.
» Prenez garde aux fluxions, surtout
» avec celles dont les frères ont le sabre
» au côté, et souvenez-vous qu'une mar-
» chande bien établie n'épouse pas un

» domestique, à moins qu'elle ait perdu
» la raison. Celle dont vous parliez tout-
» à-l'heure vous a prouvé à Chantilly
» que vous ne lui avez rien ôté de la
» sienne ».

Il était impossible d'être plus pénétrant et de me servir mieux. Bon Soulanges! Je lui serrai la main avec une expression!..... Baptiste, un peu confus des dernières phrases qu'on venait de lui adresser, revint à la gaîté, en pensant qu'il allait échapper au fer, ou au bâton du redoutable brigadier. Nous l'emmenâmes hors du parc; Soulanges écrivit chez le maître d'école du village; Baptiste trouva une carriole prête à le porter, lui et sa valise, à la poste prochaine; il partit.

« Avec quelle impertinente familia-
» rité cet homme a parlé d'une femme
» dont je n'ose plus même prononcer
» le nom..... d'une femme!..... Ah! Sou-
» langes, si vous la connaissiez comme

» moi !..... Mon ami, rentrons au châ-
» teau; j'ai besoin d'un appui, et ce
» n'est que l'amour que je puisse oppo-
» ser à lui-même ».

J'ai retrouvé la femme charmante, ses grâces, son sourire, son cœur, et son regard voluptueux. Qu'il est facile, qu'il est doux de tout oublier auprès d'elle!

Servons maintenant l'amitié. Faisons une douce violence à l'aimable comtesse. Il est des choses qu'on ne persuade pas, et qu'on obtient de la nécessité. « Justine, vous ferez préparer
» l'appartement vert pour monsieur et
» madame de Soulanges ». Soulanges me serre la main à son tour; Sophie et sa maman me regardent; la comtesse se lève et vient à moi.

« Plaisantez-vous, Francheville? per-
» dez-vous la raison? — Justine, vous
» direz au maître-d'hôtel que monsieur
» et madame de Soulanges restent avec

» nous. — Il est bien extraordinaire
» que vous vous permettiez ainsi de dis-
» poser de moi. — Justine, vous direz
» au maître-d'hôtel d'attacher à mon-
» sieur et à madame de Soulanges le
» plus intelligent des domestiques. Allez.
» — Francheville, je vais éclater. — A
» quoi bon? Persuaderez-vous à cette
» fille que je n'aie fait qu'une plaisante-
» rie, et une plaisanterie qui ne pour-
» rait avoir pour objet que de vous com-
» promettre vis-à-vis de nos gens? Un-
» homme bien élevé s'en permet-il de
» ce genre-là? A-t-il jamais parlé de-
» vant une femme décente de la faire
» coucher avec un homme qui n'est pas
» son mari. — C'est ce que vous venez
» de faire. — Et c'est ce qu'on ne croira
» pas. — Il est clair que ce monstre-là
» vous a tout dit. — Tout absolument.
» — La jolie manière que vous avez
» trouvée là, messieurs, de vous faire
» épouser! — Épouser! quelle marque

» plus positive d'amour et d'estime peut-
» on donner à une femme? — Je crois
» que je finirai par voir comme vous.
» — Oh, combien je le désire! Vous
» assurerez le bonheur de mon ami, et
» votre exemple entraînera mon aimante
» et timide Sophie.

» — Bon ami, tu es d'une étourderie
» sans égale. — Qu'ai-je fait, chère So-
» phie? — Tu maries de ton autorité
» privée Soulanges et la comtesse; voilà
» qui est bien pour nos gens; mais du
» Reynel?.... — Ah, mon Dieu, ni Sou-
» langes ni moi n'avons pensé au gros
» garçon.... Madame d'Elmont, vous avez
» la tête calme; par grâce, aidez-nous
» de vos conseils. — Le conseil le plus
» sage que je puisse donner à ces dames,
» c'est de mettre fin à ces tracasseries, à
» ces embarras, en se mariant toutes les
» deux. — Je vous supplie, ma petite
» maman, de ne point parler de cela.
» Mais du Reynel, bon ami?

» Soulanges, m'écriai-je, n'aurez-vous » pas une idée, vous que la chose re» garde si particulièrement? — Moi, je » m'en tiens à l'avis de madame d'El» mont. — Mais, Soulanges, en admet» tant que je me détermine à l'instant, » que faire à l'égard de du Reynel? — » Le mettre dans la confidence. — Fai» tes-moi rougir devant toute la terre; » vous savez combien je tiens aux bien» séances, et vous voulez.....

» — Parbleu, mesdames et messieurs, » il est bien extraordinaire que tous mes » amis s'épousent, et que je n'en sache » rien ». C'est du Reynel, qui arrive en trottillant, dépité autant que peut l'être un gourmand dont le dîner n'est point gâté. « Il était tout simple que Fran» cheville, marié inopinément, ne me » prévînt de rien; mais vous, Soulan» ges, me cacher votre mariage, et » même votre amour! J'apprends tout » cela, où? à l'office.

» — Mon cher du Reynel, vous con-
» naissez l'éloignement qu'a toujours
» marqué madame de Soulanges pour
» un second engagement. Elle a exigé
» que la cérémonie se fît secrètement,
» et que nous quittassions la ville en
» descendant de l'autel. C'est d'ici que
» nous ferons part au public de notre
» félicité, et, à notre retour, on aura
» épuisé les bonnes et mauvaises plai-
» santeries sur la versatilité des opi-
» nions. — Hé, qui vous empêchait de
» me dire tout cela en route? — Est-ce
» en courant la poste, au bruit des
» roues et des fouets, qu'on parle d'un
» événement qui doit être annoncé avec
» une sorte de solennité? — Pourquoi
» Justine en est-elle instruite avant moi?
» — Il a fallu nous loger, et il n'est
» pas dans les convenances que les té-
» moins de l'union la plus intime igno-
» rent qu'elle est consacrée par la dé-
» cence et les lois. Nous avions fixé,

» pour vous mettre dans notre confi-
» dence, le moment le plus intéressant
» de la journée, celui du dîner. C'est
» le verre à la main qu'il faut appren-
» dre un événement agréable; c'est le
» verre à la main qu'on chante digne-
» ment le bonheur des nouveaux époux.
» — Ma foi, Soulanges, vous avez rai-
» son; il faut savoir tout faire à propos.
» Nous trouverons l'épithalame au fond
» d'une bouteille de Côte-Rôtie. Je re-
» tourne là-bas. Il ne faut rien négliger
» pour fêter un tel jour, et flatter la
» sensualité, c'est ajouter à l'excellence
» des vins ».

Le bon homme que ce gros du Reynel! Il croit tout, pour se dispenser de rien discuter. Toujours occupé de la table, il n'aime pas à se distraire de son objet essentiel.

« Comment! ces gens que nous avons
» été voir ce matin reviennent à deux
» heures! On ne peut être plus exact,

» ni plus importun. Nous sommes si
» bien nous quatre! Même position,
» mêmes penchans. L'amitié jette dans
» la conversation une aimable diversité.
» Madame d'Elmont et du Reynel nous
» suffisent. Ma Sophie, consentirons-
» nous à être deux heures sans parler
» amour, sans conduire Soulanges et
» sa femme aux autels que nous avons
» consacrés dans le parc? Justine, on
» n'est pas visible..... Justine, Justine,
» faites entrer ceux qui sont là et ceux
» qui viendront ».

Je présente à chacun monsieur et madame de Soulanges. Les plus timides saluent; les plus entreprenans embrassent; la pauvre comtesse rougit, pâlit; je la plains de tout mon cœur; mais j'entends qu'elle épouse.

Après les premiers complimens viennent les questions : « Monsieur et ma-
» dame ont sans doute aussi un château?
» Sans doute ils sont titrés? Y a-t-il

» long-temps qu'ils sont mariés? Ont-ils » des enfans »? A cette dernière interpellation, madame d'Ermeuil ne sait plus quelle contenance tenir.

Une de ces dames observe, en souriant avec finesse, que selon les apparences, monsieur de Soulanges ne tardera point à être père. « Madame, je » l'espère avec quelque raison. — Je se» rais enchantée, monsieur, d'être la » première à vous féliciter. — Madame, » je reçois votre compliment avec beau» coup de plaisir ». Madame d'Ermeuil ne peut cacher son trouble, son extrême embarras. Elle sort, en couvrant sa jolie figure de son mouchoir.

« Ah, mon Dieu! madame se trouve» rait-elle incommodée? — Ma femme a » une grossesse pénible. — Cela annonce » certainement un garçon. — C'est en» core ce que j'espère. Je vous demande, » mesdames, la permission de suivre » mon épouse.

» Je vous demande celle, reprend So-
» phie, d'aller donner des soins à mon
» amie. Permettez, mesdames, conti-
» nuai-je, que je donne un coup d'œil
» aux embellissemens que je dirige ici.
» Vous savez qu'il faut surveiller les ou-
» vriers. — A qui le dites-vous, monsieur?
» L'œil du maître, l'œil du maître : il
» n'y a que cela.

» Hé bien, messieurs, vous triomphez,
» nous dit l'aimable comtesse. Vous m'a-
» vez mise dans l'impossibilité de recu-
» ler d'un jour. Il peut arriver ici quel-
» qu'un de Paris, et je ne m'exposerai
» pas à la confusion d'entendre toujours
» débiter des fables, ou d'être madame
» d'Ermeuil pour l'un, et madame de
» Soulanges pour les autres. — Ma chère
» amie, je me suis flatté que mon bon-
» heur tient essentiellement au vôtre.
» — Hé, sans doute, cruel homme. Mais
» je ne m'attendais pas à me rendre aussi
» promptement. — Observez, mon amie,

» que déjà les connaisseuses ont plus
» que des soupçons. — Il était bien né-
» cessaire de me répéter cela! Vous par-
» tirez demain pour Paris. Vous dispo-
» serez tout en diligence; vous obtien-
» drez que la cérémonie se fasse au point
» du jour, et vous reviendrez me prendre
» ici. Êtes-vous content? — Je suis au
» comble de la joie.

» — Ma Sophie, tu vois, tu entends,
» et tu ne dis rien! — Bon ami, nous
» sommes si heureux! que devrions-nous
» de plus au mariage? — La certitude
» d'être à jamais l'un à l'autre. — Hé, ne
» suis-je pas à toi pour la vie!. — La
» satisfaction de pouvoir avouer notre
» tendresse.... — As-tu besoin de confi-
» dens? Mon cœur ne suffit-il plus au
» tien? — Tu verrais la calomnie désar-
» mée, l'estime, la considération re-
» naître. — Ton amour n'est-il pas au-
» dessus de tout cela? Viens avec moi
» dans le parc. Ce lieu solitaire et ton

» amante, voilà ton univers; tu me le
» disais encore ce matin. — Chère So-
» phie, je te prie, je te conjure..... Elle
» m'échappe; elle ne veut être que ma
» maîtresse! Soulanges, madame la com-
» tesse, voyez-la, parlez-lui. Assurez-la
» que le sentiment qui m'unit à elle est
» inépuisable, que j'ai prononcé mille
» fois un serment que je ne ferais que
» répéter. Représentez-lui ce qu'elle se
» doit à elle-même ». Ils ne m'écoutent pas. Ils sont tout à leur ivresse..... Ah, ai-je écouté Soulanges, quand il a voulu me distraire de mon amour?

Heureux Soulanges! il a surmonté tous les obstacles. Il a réconcilié sa Delphine avec l'hymen, et moi..... moi! j'ai trouvé comme lui la route des plaisirs, et n'y cueillerai-je que des fleurs, lorsqu'il attend le plus doux, le plus précieux des fruits?

J'allais descendre dans le parc, où l'enchanteresse m'attend. Je voyais d'une

croisée Soulanges et la comtesse s'en foncer lentement sous cet ombrage mystérieux. Quels sentimens nouveaux doivent les animer! Enfant chéri avant de naître, déjà ils s'occupent de toi. Ils croient te voir, te presser de leurs bras caressans; ils répondent à ton premier sourire..... « Monsieur, voici une lettre » qui éclaircit bien des choses, et que » j'ai cru ne devoir remettre qu'à vous. » — Pourquoi cette préférence, Justine? » — Un homme aimable n'est jamais rigo- » riste: tout embarrasse une femme sen- » sible. — A qui donc est adressée cette » lettre? — A madame la comtesse d'Er- » meuil. — Et tu l'as trouvée?.... — En ran- » geant les cartons de madame de Soulan- » ges ». La friponne sourit d'un air malin.

« Cette lettre est ouverte. J'espère que » tu ne l'as pas lue. — Pardonnez-moi, » monsieur. — Lire une lettre qui ne t'est » pas adressée! — Monsieur la lit aussi; » je ne suis donc pas si coupable.

« Ma chère amie, je ne me rends pas aux raisons que vous opposez à Soulanges. Vous êtes dans une position à ne pas différer d'accepter sa main, et au lieu de vous rendre à ses instances, à des réflexions que m'a dictées l'expérience, vous partez aujourd'hui même avec lui pour aller vous établir chez madame de Mirville..... qui pense comme vous..... se conduit comme vous..... et dont les préventions soutiendront les vôtres »..... .

Et Justine a lu cela ! Elle sait..... J'ai une envie d'éclater ! oh, une envie ! Qu'y gagnerai-je ? Je lui donnerai de l'humeur, et il faut ménager ceux qui ont notre secret, soit que nous l'ayons confié, ou qu'ils l'aient surpris. Et puis, elle est fort bien cette Justine : comment attrister cette figure-là ? Je prends cependant un air très-sérieux. « Justine, surprendre le secret de ses maîtres..... — Est d'une fille d'esprit. En

» abuser..... — Serait d'une bête. —
» Qu'en prétendez-vous faire? — M'en
» servir. — Et comment? — Je vais
» vous le dire, monsieur. Encouragée
» par votre gaîté, par vos manières fa-
» ciles, à vous faire un aveu nécessaire,
» retenue cependant par la crainte d'é-
» prouver quelque sévérité, j'ait fait,
» après avoir pris lecture de cette lettre,
» un raisonnement qui m'a tout-à-fait
» rassurée.

» Maîtres ou valets, nous avons tous
» nos faiblesses, et nous blâmons ou-
» vertement dans les autres celles dont
» nous ne sommes pas soupçonnés : nous
» avons au contraire plus que de l'in-
» dulgence pour les fredaines de ceux
» qui connaissent les nôtres. — Finiras-
» tu! — Hé bien, monsieur, ce que ma-
» dame d'Ermeuil fait avec M. de Sou-
» langes, ce que vous faites avec.....
» — Tu l'as fait aussi de ton côté.....
» — Avec le maître-d'hôtel, monsieur.

» Nous demeurions ensemble chez le
» comte de Sancy, avant que d'être à
» madame. — Hé bien, que m'importe
» cela? — Il m'importe, à moi, que vous
» sachiez que je n'ai plus de lacets assez
» longs..... — Encore un enfant! mor-
» bleu, il n'y aura donc que moi.....
» — Vous en avez fait un aussi, mon-
» sieur. — Ah, Justine, si tu disais
» vrai!..... je te donnerais..... — Vous
» n'avez pas remarqué ce cercle brun
» qui paraît quelquefois autour des yeux
» de madame? vous n'avez pas vu ses
» lèvres se décolorer tout à coup?..... —
» Ah, Justine, ma chère Justine, si tu as
» deviné..... — Que me donnerez-vous?
» — Ton maître-d'hôtel. — Par-devant
» notaire? — Et par-devant l'église. —
» Voilà où m'a conduite ma curiosité,
» et, quoi qu'on en dise, monsieur, elle
» est bonne à quelque chose.

» — Ah çà, Justine, entendons-nous.
» As-tu parlé de cette lettre à quelqu'un?

» — A personne, foi de fille d'honneur.
» — Tu n'en parleras à qui que ce soit?
» — Mon intérêt vous répond de moi.
» — Pas même à ton maître-d'hôtel? —
» Il est bon de s'habituer d'avance à
» être discrète avec son mari. — Et tu
» continueras de marquer à ta maîtresse
» les mêmes égards, les mêmes préve-
» nances? — Ne lui ai-je pas jusqu'à
» présent prodigué tout cela? — Mais
» jusqu'à présent tu ne savais rien. —
» Je savais tout. — Tu savais..... tu
» savais..... — Qu'un homme fait pour
» plaire ne court pas après sa femme
» avec des habits d'emprunt, qu'il n'a
» besoin de l'entremise de personne
» pour coucher avec sa femme; qu'il ne
» commence pas les nuits avec sa femme
» à sept heures du soir; qu'il ne s'en-
» ferme pas le jour avec sa femme; enfin
» qu'il n'aime point sa femme au point
» de ne pas s'apercevoir qu'elle a une
» suivante de vingt ans, fort bien faite

» et très-éveillée. — Je te le répète, tu
» as de l'expérience. — Je vous l'ai dit,
» comme une veuve. — De combien de
» maris? — Vous ne croyez pas que je
» réponde à cette question-là.

» Adieu, Justine. — Adieu, monsieur.
» — Discrétion et prudence. — Maria-
» ges de tous les côtés ».

A quoi servent les calculs de la prudence, les mesures de sûreté, avec un Figaro femelle, toujours inquiet, toujours en action, épiant, devinant tout, riant de tout? Voilà un incident qui peut avoir des suites fâcheuses; et comment les prévenir? Congédier cette fille, c'est provoquer son indiscrétion; la garder ici, c'est condamner Sophie à rougir devant elle, à supporter une familiarité à laquelle se livrent insensiblement des inférieurs, qui, même en nous estimant, luttent sourdement et sans cesse contre notre supériorité. Il faut pourtant garder cette fille ou la ren-

voyer, et je ne sais auquel des deux partis m'arrêter.

Hé, mais oui..... oui..... sans doute. Déclarer à Sophie que tout est découvert, lui faire partager mes craintes, les lui exagérer même, c'est la mettre dans la nécessité de fixer un terme prochain à son humiliation et au scandale! Scandale! humiliation! Une femme qui n'existe que par l'amour, qui ne vit que pour lui, qui appartient exclusivement à l'être heureux qu'elle s'est donné, est-elle inférieure à ces épouses froides, négligentes, infidèles même, que pourtant le monde accueille, caresse, paraît considérer? Tout est préjugé dans ce monde : l'homme naît son esclave; il vit et meurt sa victime.

La voilà, la voilà cette femme céleste, qui d'abord ne me préférait que sa vertu, et qui maintenant me préfère à tout. La voilà, belle de sa beauté, du calme d'un cœur pur, du souvenir d'une nuit délicieuse,

délicieuse, de l'espérance du lendemain..... Dieu, grand Dieu!..... Soulanges et la comtesse la soutiennent..... Je cours, je vole..... je respire! Justine a deviné. Des maux de cœur!.....

« Ma tendre, ma séduisante amie, » l'amour a donc comblé tous mes vœux! » Il va doubler mes sensations et mon » existence. Ah, Sophie, quelle force » nouvelle donnera cet enfant au lien » délicieux qui nous unit déjà! C'est » ton image, c'est une partie de toi-» même que je tiendrai dans mes bras, » que je mouillerai de douces larmes. » C'est son heureux père que tu croiras » presser sur ton sein, que tu couvriras » de baisers, et Sophie et Francheville, » attirés l'un et l'autre, penchés ensem-» ble sur le berceau de l'enfant chéri, » unissant leurs mains, confondant leurs » ames, répéteront avec attendrisse-» ment le serment de s'aimer toujours.

» Mais, mon amie, je te le demande

» à genoux, que mon enfant, le tien,
» ne soit pas, dès sa naissance, flétri
» par l'opinion. Tu lui dois le nom,
» l'état de son père : ne lui donneras-
» tu que la vie? Non, tu rempliras tes
» devoirs dans toute leur étendue; tu
» auras rempli celui que je te rappelle,
» avant de toucher au moment désiré
» et douloureux, qui ne laisse quelque-
» fois à une mère que le temps de bé-
» nir le fruit de son amour, et de dire
» à son amant un éternel adieu..... Ah,
» Sophie, quel que soit l'événement, tu
» ne te diras pas : Il a formé un vœu
» que je n'ai pas écouté; je le laisse
» avec son fils, et son fils n'a point de
» père..... Lève tes yeux charmans, que
» ta main tombe dans la mienne, et
» dis-moi : Je me rends.

» — Ah, Francheville, ah, mon ami,
» je ne croyais pas..... Je ne présumais
» pas..... Ma sécurité était entière.....
» Mirville, ardent, impétueux aussi,

» s'est vainement flatté..... Ah, tu de-
» vais pouvoir plus que lui, toi qu'on
» ne peut comparer à personne!.... Bon
» ami, je ne rejette pas ta prière; mais
» je t'en conjure à mon tour, ménage
» des préventions qui t'offensent, et que
» je surmonterai peut-être. Attendons
» au moins que le temps confirme des
» espérances incertaines encore, atten-
» dons.....

» — Le temps, dis-tu! tu parais l'in-
» voquer et le craindre : tu ignores que
» sans cesse il s'arme contre toi. De-
» main on publiera dans ce village que
» nous bravons les bienséances et la
» pudeur; que, maîtres absolus de nous-
» mêmes, nous dédaignons la sanction
» que nous offre la loi. — Que dis-tu,
» bon ami! — La vérité. Justine a tout
» pénétré, tout jugé, et une lettre de
» madame de Rieule à la comtesse,
» qu'elle a trouvée, qu'elle a lue, vient
» de l'éclairer sur les moindres détails.

» Elle aime le maître-d'hôtel, et ca-
» che-t-on rien à ce qu'on aime? Un
» secret, connu de deux personnes, est-
» il encore un secret? On peut les ren-
» voyer, aller chercher un autre asile;
» mais ceux qui les remplaceront se-
» ront-ils moins pénétrans, et quel se-
» rait alors l'asile où nous n'aurions
» point à rougir, où nous pourrions
» échapper à nous-mêmes?

» Que deux êtres qui se conviennent,
» qui se sont ignorés long-temps, se ren-
» contrent enfin, s'aiment, et pleurent
» sur les institutions sociales qui s'op-
» posent à leurs vœux les plus doux;
» que, las de combattre un sentiment
» irrésistible, ils succombent enfin, ils
» auront conservé des droits à la pitié
» et à l'indulgence. Mais blesser les
» mœurs publiques, quand il n'existe
» point d'obstacle; rejeter le titre d'é-
» pouse, celui de bonne mère, de femme
» décente et estimable; n'opposer à la

» nature, à la raison, que des craintes
» puériles, cette conduite est d'une
» femme qui secoue toute espèce de
» joug, qui ne voit qu'elle, qui rapporte
» tout à elle, et cette femme est cou-
» pable.

» Sophie, je tombe à tes pieds pour
» la seconde fois. Mes amis, secondez-
» moi; tâchons de la fléchir. Suppliez-la
» pour elle, pour moi, pour mon en-
» fant. Elle se penche mollement sur
» moi; sa joue touche ma joue; sa main
» cherche lentement la mienne..... La
» voilà, je la tiens, je triomphe; Sophie
» est ma femme.

» — Mon ami, je perdrai ton amour,
» je le sens, je le sais; mais les circons-
» tances sont impérieuses, je ne résiste
» plus.

» Oui, je serai ta femme. Je sacrifie à
» ton fils mon bonheur et mon repos.
» Nourri de ma substance, il aura as-
» piré mes sensations avec elle. Il t'ai-

» mera comme je t'aime; je le placerai
» entre nous, et quand mon amour et
» ma constance te paraîtront fatigans et
» pénibles, je lui dirai de demander
» grâce pour sa mère, et tu ne le re-
» pousseras pas.

» Pars demain avec Soulanges, fais
» toutes les diligences nécessaires, et
» reviens prendre cette main et me con-
» duire à l'autel. Hélas! cette main, mon
» cœur, tout n'est-il pas à toi? Que me
» reste-t-il à t'offrir »?

Je m'efforce de dissiper ses craintes, de lui inspirer de la confiance. Je lui répète ce que je lui ai dit cent fois, ce qu'elle n'a pas écouté..... Elle n'était pas mère alors. Je parviens à la faire sourire d'espérance..... ou d'amour. J'arrondis mon bras autour d'elle; je la soutiens, je la conduis. Je cherche l'herbe la plus fine, la plus molle. C'est moi seul qui, à mon retour de Paris, lui donnerai des soins, qui veillerai sur

elle, qui en écarterai les objets, les idées même fatigantes ou pénibles, qui entretiendrai dans son ame cette joie douce qu'accompagne toujours la santé.

Nous rentrons au château : les importuns sont sortis. Nous pouvons nous livrer sans réserve à l'allégresse, à l'amour, à l'amitié. Je présente à madame d'Elmont ma femme et mon fils. Ma femme! que je suis aise de pouvoir enfin la nommer ainsi ! J'embrasse tendrement sa bonne mère. Je lui raconte mes combats, la résistance de Sophie, et ma victoire.

Madame d'Elmont me félicite : elle partage tous mes sentimens. Elle m'appelle son fils, son cher fils, le restaurateur de la réputation de sa fille bien aimée..... Elle observe cependant qu'elle ne se doutait point, il y a quelques mois, qu'il fallût employer un pareil moyen pour ramener Sophie à la raison et à l'hymen.

Il est décidé que ce jour sera un jour de fête, non de ces fêtes où on n'entend que du bruit, où on ne voit que du monde et des fusées, où on se fatigue sans s'amuser. Cette fête sera celle de toutes les affections; elle ne sera que pour nous : l'indifférence serait déplacée ici.

Justine vient recevoir nos ordres. Elle est ce qu'elle doit être : point de légèreté offensante, point de respect affecté. Cependant Sophie baisse les yeux; elle rougit. Justine s'approche d'elle, lui parle bas. Les yeux de Sophie se relèvent; elle répond quelques mots : Justine sort.

« Chère amie, que t'a-t-elle donc dit? » — Que l'amour doit être une vertu » dans mon cœur, qu'elle seule a besoin » d'indulgence, et qu'elle me prie de la » protéger. — Oui, ma Sophie, nous la » protégerons : que ce jour soit pour » elle aussi un jour de fête..... Quelle

» différence inconcevable dans la ma-
» nière de voir les choses! Une femme
» repousse un lien respectable; il est
» l'objet des vœux d'une autre. Il faut
» combattre, vaincre l'une, et l'autre
» demande appui et protection. — Bon
» ami, la seconde ne veut qu'être ma-
» riée; moi, je veux te plaire toujours.
» Arrange ce mariage qu'elle désire tant,
» et puisse son lit nuptial n'être pas le
» tombeau de l'amour »!

Voyons si Justine m'a tenu sa parole; si elle a été discrète, si je peux compter que, pendant mon absence, Sophie ne sera pas en butte au sarcasme, au mépris.

Je cherche, je trouve le maître-d'hôtel, et au risque de l'entendre me répondre : Monsieur en a bien fait autant, je prends le ton d'un homme indigné de l'inconduite de ses gens. Il rougit, pâlit, balbutie; il ne sait rien. Je le presse; il avoue ce qu'il appelle

son crime, mais il ne paraît pas très-disposé à le réparer : il est doux de pécher; il est dur de faire pénitence. J'éclate, je tonne. Je parle du respect dû à ma maison, de l'audace du séducteur de la femme de confiance de madame de Francheville. Je fais valoir les agrémens de la petite, sa gaîté, son esprit, et j'appuie sur deux mille écus de dot que lui donne sa maîtresse..... C'est un peu cher; mais il faut payer la discrétion de Justine.

Deux mille écus dérident bien des fronts, et je m'aperçois que le maître-d'hôtel préfère la dot à la femme. Il convient enfin que Justine est fort intéressante; mais il ajoute qu'elle est excessivement sensible, qu'elle l'est depuis quelques années, et qu'il est à craindre qu'elle le soit encore longtemps. Au reste, il s'expose volontiers à tout, pour prouver à madame et à moi sa soumission et son respect.

Ces deux êtres, comme tant d'autres, se sont pris, parce qu'ils se sont trouvés là au premier coin. Sans soins, sans inquiétudes, les facilités, l'habitude leur ont tenu lieu d'amour. Ils vont s'épouser, et dans six moix ils ne pourront plus se souffrir; ils le prévoient, n'importe : Justine aura un mari, et son mari de l'argent. C'est un manteau bien commode qu'un mari; c'est un consolateur bien sûr que l'argent.

Du Reynel ne conçoit rien à la gaîté qui nous anime tous. Il remarque que Justine elle-même fait tout en riant, en chantant, en sautant. Soulanges et moi lui faisons cent contes, et il rit sans savoir de quoi. Il rit parce que Sophie, la comtesse, madame d'Elmont rient. Elles s'amusent des à-propos, des mots à double sens, que le gros garçon voudrait avoir l'air d'entendre. Que de gens sont mystifiés et ne s'en doutent pas!

Du Reynel ne rit plus, quand il ap-

prend que Soulanges et moi partons demain. Il devient rêveur, lorsqu'il sait que le maître-d'hôtel a des affaires urgentes qui l'appellent à Paris. Il ne conçoit pas qu'une maison puisse être tenue sans un maître-d'hôtel, et il ne peut exister que dans une maison montée. C'est un très-bon garçon que du Reynel; mais il n'est jamais l'ami du maître; il est toujours celui du château. Il nous propose de le prendre avec nous. Nous le prendrons : nos dames n'auront rien à dissimuler; elles s'occuperont librement de nous, de nos projets, de notre retour.

Nous avançons cette nuit, que doivent suivre des nuits solitaires et perdues. Les voiles, les rideaux tombent, et l'amour nous attend. La beauté sourit à son vainqueur, l'attire, le provoque pour lui sourire encore..... « Ah, » soupire enfin Sophie, que feras-tu de » plus quand tu seras mon mari » !

Je m'arrache de ses bras au lever de l'aurore. Je n'ai pas dormi un instant : le bonheur vaut mieux que le sommeil. Je m'élance dans la berline; je franchis l'espace; je m'éloigne d'elle : c'est pour la retrouver bientôt, et ne la quitter jamais.

Je crois n'avoir rien oublié. J'ai sa procuration; je l'ai priée d'ouvrir mes lettres, et de me renvoyer à Paris celles qui seront de quelque importance.

Du Reynel nous gêne beaucoup. Nous ne pouvons dire un mot de l'affaire essentielle; mais nous parlons d'amour, nous en parlons encore, et ici amour veut dire mariage, félicité inaltérable.

Du Reynel ne croyait pas qu'on pût aimer ainsi. Nous sommes, dit-il, les seuls époux de sa connaissance qui ne respirent que pour leurs femmes; mais ce que nous éprouvons, il peut l'éprouver aussi, et nous lui donnons envie de se marier. Je ne le lui conseille pas : le

chapitre des accidens est très-long cette année, et la fille la plus sage ne veut pas s'être mariée sans s'en apercevoir.

Du Reynel voudrait trouver une demoiselle de dix-huit ans, il en a cinquante; jolie, il n'est pas beau; aimable, il ne l'est que le verre à la main; qui ait des talens, il ne sait ce que c'est; qui l'aime, cela ne se peut pas; qui soit riche, il a déjà soixante mille livres de rente. Il veut qu'on lui donne tout, et il n'a rien à offrir. Les hommes sont faits ainsi : ridicules, faiblesses, voilà notre héritage à tous, et assez ordinairement nous nous moquons de nos pères.

Pendant que du Reynel fait des projets, moi, je m'endors : c'est ce que je peux faire de mieux.

Je ne fais qu'un somme de Montmirel à la Ferté. Soulanges me secoue, m'éveille. Du Reynel est déjà à la cuisine : qu'il épouse une casserole.

Nous déjeûnons, nous repartons. Je

reparle amour; le flegmatique Soulanges ne répond plus que par oui et par non. Du Reynel digère en silence : il jouit. Je me rendors. Il y a des gens qui ne dorment que dans leur lit; je ne dors plus qu'en courant la poste.

Je suis étonné de me trouver à ma porte. Mon suisse me reçoit avec un visage à la glace. Le drôle est rancuneux : il se souvient que je l'ai attrapé. Mon bon Georges ne sait que m'aimer et m'accueillir. Il ne m'offre pas ses services : il prévoit tout, et il agit.

Nous convenons, Soulanges et moi, que nous vivrons, que nous logerons ensemble, que nous ne nous quitterons pas, et que nous ne cesserons de nous occuper de notre affaire.

Dès le premier jour, notre mariage est affiché à la maison municipale; le notaire a reçu ses instructions, la marchande de modes ses ordres. C'est d'elle que nous aurions dû nous occuper d'a-

bord : je demande pardon aux dames d'avoir cru qu'il est quelque chose de plus important que des modes.

Le lendemain, monsieur le maire nous promet de nous unir à cinq heures du matin : c'est un aimable homme que monsieur le maire. Le curé sera prêt à six heures : on le paiera un peu plus cher.

« Hé bien, Soulanges, que nous reste-
» t-il à faire? — Mais rien, je crois. —
» Ah, des billets imprimés à cinq cents,
» à cinq mille. J'en enverrai à toute la
» France. Je veux que tout le monde
» connaisse et envie mon bonheur. Hé,
» bon Dieu, j'oubliais..... — Quoi donc?
» — L'essentiel, les diamans. — Elles
» en ont déjà beaucoup. — J'en couvri-
» rai Sophie. Ces femmes frivoles ne dé-
» sirent ni son cœur, ni ses qualités. Ja-
» louses de ses charmes, elles le seront
» encore de sa parure, et rien ne tour-
» mente plus ces femmes-là, que la

» beauté qu'elles n'ont point, que le faste
» qu'elles ne peuvent égaler.

» Georges, amène-moi le joaillier de
» la cour. Nous jaserons en l'attendant ».
Soulanges trouve tant de luxe inutile.
« Une jolie femme, dit-il, n'est jamais
» mieux qu'en bonnet de nuit. — Oui,
» pour nous, mon ami; mais nous ne
» promènerons pas nos femmes en bon-
» net de nuit, et le monde est si bête;
» il admire, il respecte si exclusivement
» ce qui brille! La considération des sots
» est peu de chose, je le sens; mais les
» neuf dixièmes de la société se compo-
» sent de ces gens-là, et malheur au
» mérite modeste, sans art et sans en-
» tourage.

» Ah, voyons, monsieur, ce collier.....
» Il fera valoir une gorge divine, et ne
» la cachera point. Ces boucles d'oreil-
» les..... elles ne nuiront pas à l'effet
» d'une figure enchanteresse. Des bra-
» celets?..... Oh, non, non, ils empê-

» chent de saisir l'ensemble d'un bras
» arrondi; ils le cassent en deux. Des
» bagues? Point de bagues. Cette jolie
» main m'appartient; j'aime à la cares-
» ser à tous les instans du jour; elle ne
» disparaîtra point sous des pierres. Un
» simple anneau d'or. Je me complairai
» à le voir, à le toucher. Il me dira : So-
» phie est à toi, et Sophie est heureuse.

» Un diadême..... Oui, oui. Celle
» qui règne sur mon cœur doit porter
» les attributs de la toute-puissance. —
» Mais voyez donc, Francheville, dans
» quelle dépense vous me jetez. — Moi,
» mon ami, je ne vous engage à rien.
» — Je suis perdu, si la comtesse a un
» diamant de moins que madame de
» Mirville. — Cher Soulanges, vous ne
» vous perdrez pas. Satisfaire les goûts
» d'une épouse chérie, n'est-ce pas
» tout faire pour soi? Choisissez, ré-
» glons; monsieur finira avec nos gens
» d'affaires.

» Nous avons tout préparé, tout arran-
» gé, ce me semble. — Et en deux jours;
» c'est employer le temps. — Georges,
» des chevaux de poste. — Quoi déjà!
» — Sophie m'attend, je ne peux vivre
» sans elle, je compte les minutes, je
» n'en perdrai pas une. — Courir la nuit!
» — Nous dormirons le jour. — Arriver fa-
» tigués, harassés! — Je suis infatigable.
» — Moi, je ne le suis pas. — Hé bien,
» je partirai seul. — Bon Dieu! que di-
» rait la comtesse, si vous arriviez une
» heure avant moi! — Mon ami, je dé-
» sire, pour elle et pour vous, que nous
» habitions long-temps ensemble. — Vous
» croyez être toujours amant? — J'en
» suis sûr. Georges, des chevaux, des
» chevaux à l'instant. Va, cours.....
» Georges, mon bon Georges, reste, en-
» voie Philippe, et qu'il vole ».

Toutes les observations de Soulanges sont perdues, sa résistance inutile : nous voilà partis. Je croyais qu'un ma-

riage à arranger est une chose interminable, et j'ai prié Sophie d'ouvrir mes lettres. Si elle m'en a renvoyé quelques-unes à Paris..... Hé bien, elles reviendront en Champagne.

A chaque relais, j'éprouve une satisfaction, un bien-être que je ne peux exprimer. A mesure que je me rapproche de la femme adorée, ma joie, mon empressement augmentent; je passe de l'enchantement à l'ivresse.

Montmirel est derrière nous; j'aperçois le clocher du village; encore une heure, et je serai dans ses bras. Avec quelle légèreté elle franchira les degrés, le péristyle, quand elle entendra, quand elle verra la voiture! Que je vais la trouver belle de quarante-huit heures d'absence, d'amour et de désir!

Nous sommes dans l'avenue.... Presse tes chevaux, fais donc résonner ton fouet.... Encore..... encore..... toujours.... On doit nous entendre, on nous en-

tend sans doute, et Sophie ne paraît point! « Soulanges, qu'y a-t-il? Que » peut-il être arrivé pendant notre » courte absence »?..... La comtesse vient au-devant de nous, et elle est seule!.....

J'éprouve un serrement de cœur affreux.

« Par grâce, madame la comtesse, » tirez-moi de la plus cruelle incerti- » tude. Où est-elle?..... que fait-elle?.... » — Elle est au château; sa santé n'est » point altérée. — Sa santé n'est point » altérée, et je ne la vois pas! Quel » motif l'arrête, la retient? — Je vou- » drais..... je ne sais..... — Vous savez » tout, madame, et vous êtes sans pi- » tié. — Depuis hier elle est profondé- » ment affectée. — Qu'a-t-elle, au nom » de Dieu, qu'a-t-elle? — Une lettre, » qui vous est adressée, qu'elle a lue.... » — La calomnie s'arme-t-elle aussi » contre moi? je vais la combattre, en

» détruire les effets..... ». Je ne me pos-
» sède plus; je cours, j'arrive, j'entre.

Elle est couchée sur son ottomane. Elle m'entend, elle me voit, elle ne se lève point; ses bras restent fermés! On m'a perdu, on a voulu me perdre dans son esprit, dans son cœur; mais ce cœur est à moi, et je suis fort de mon innocence.

« Sophie, qu'a-t-on pu écrire, qu'as-
» tu pu croire, lorsque tu sais que tout
» mon être t'appartient exclusivement,
» que je n'ai pas une pensée qui ne soit
» inspiration d'amour, qui ne se rap-
» porte à toi?..... Sophie, injuste Sophie,
» tu reçois mes baisers; tu ne me les
» rends plus! Explique-toi, je t'en sup-
» plie; ne me laisse pas en proie à cette
» affreuse anxiété ».

Elle essuie une larme furtive; elle prend un air solennel. « Monsieur, me
» dit-elle..... — Monsieur, moi! je ne
» suis donc plus pour toi qu'un homme

» ordinaire! Tu brises donc les liens
» charmans qui nous unissaient! Tu
» crois pouvoir survivre à cette rup-
» ture!.....

» — Dans la position où je suis, je
» m'occupe peu de ce que je devien-
» drai, et cependant je ne suis pas éton-
» née du malheur qui m'accable : une
» femme sensible est perdue du mo-
» ment où elle suppose qu'il peut exister
» un homme de bonne foi. — Sophie, tu
» te fais un jeu cruel de froisser, de dé-
» chirer mon cœur! Que signifient ces
» inculpations vagues, ces réticences qui
» n'éclaircissent rien, et qui à chaque
» seconde ajoutent à ce que je souffre?
» Je le repète, je suis innocent, et pour-
» tant je suis à tes pieds, je mouille tes
» mains de mes larmes, et tu te tais!
» Parle, cruelle, parle donc, ou je meurs
» de ta peine..... Tu veux en vain la
» dissimuler..... Je la vois, je la sens.....
» Tes pleurs se mêlent aux miennes »....

Elle n'a plus la force de cacher sa douleur; sa fierté l'abandonne; elle est plaintive et suppliante.... Que veut-elle, que me demande-t-elle? Ma vie lui appartient : je la donnerais, je crois, pour la voir sourire encore de tendresse et de volupté.

De dessous un des coussins de l'ottomane elle tire une lettre; elle me la présente..... J'ai vu la signature; j'ai frissonné, j'ai pâli. Je tombe dans un état où les secours de Sophie me deviennent indispensables. Elle daigne me les prodiguer des mêmes mains qui ont mis dans la mienne la preuve irrécusable de ma faute! Avec quelle amertume je me la suis reprochée! Quels remords l'ont suivie! Ah, je le vois, le remords n'est pas une expiation.

Ma tête est penchée sur ses genoux; elle la soutient; j'ai cru sentir sa joue effleurer la mienne..... elle ne me hait donc pas!

« MONSIEUR,

« MONSIEUR,

» Le bonheur a fui loin de moi, et il est toujours présent à ma pensée. Les époques s'éloignent, et il vous sera facile de les oublier au sein des jouissances. Il est pour moi de la plus haute importance que vous n'ayez pas plus tard un doute à former. Je dois vous rappeler que vous seul pouviez me rendre mère; je veux que vous sachiez que j'ai la certitude de le devenir.

» Je ne demande rien, je ne prétends rien, que la justice que vous devez à mon dévouement absolu.

» Je tiens de votre générosité une aisance à laquelle j'étais loin de prétendre : j'éleverai mon enfant, il ne passera pas aux mains d'une étrangère.

» Le premier mot qu'il prononcera sera votre nom. Le premier sentiment qui animera son cœur sera l'amour de son père.

» Vous aurez d'autres enfans peut-être, qui, par l'effet des institutions sociales, vous toucheront de plus près. Puissent-ils ne pas vous rendre les caresses de celui-ci désirables, nécessaires! Puissiez-vous n'avoir jamais besoin de son appui, et des consolations de sa mère!

» Je me suis engagée à respecter le nœud qui vous lie : cette lettre est la dernière que je vous écrirai. Je ne vous verrai plus : l'éternité, qui rompt tous les liens, a commencé pour moi ».

FANCHETTE.

Je restai anéanti et silencieux. Qu'alléguer contre un fait avéré! Je n'osais lever les yeux sur elle; j'attendais qu'elle parlât; elle se taisait; elle attendait elle-même : c'était à moi à me justifier. Peut-être elle espérait que je pourrais le faire; peut-être elle se flattait que j'opposerais au moins des circonstances

atténuantes à une accusation positive; peut-être m'estimait-elle encore assez pour ne pas douter qu'un déni formel et fondé..... Oui, je peux nier, et je serai cru. Mais Fanchette a conservé toutes les qualités indépendantes d'une faiblesse; elle possède encore une sorte d'honneur : je n'ai pas le droit de l'en dépouiller, je n'en ai pas la volonté.

Quoi, pour recouvrer la confiance de Sophie, je lui présenterais celle que j'ai tant aimée comme une femme sans retenue, qui cherche avec impudeur un père au fruit du libertinage! Jamais, jamais! Je ne dégraderai pas l'autel où j'ai sacrifié. J'avouerai ma faute; j'en solliciterai le pardon; je l'obtiendrai : ma grâce est dans son sein.

« Sophie, m'écriai-je, ma Sophie!..... » — Je me suis plus la Sophie de per- » sonne..... ». Deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent à l'instant. Elle voulut les cacher et fuir : je me traînai après elle;

je la suivais sur mes genoux; je l'arrêtais par une main qui m'échappait; je saisissais le bas de sa robe, un pied dont je baisais la poussière..... « Laissez-moi, monsieur, laissez-moi..... » Avec quelle facilité vous vous êtes » joué de ma bonne foi! Avec quelle » cruauté vous avez triomphé peut-» être! Hélas, tout à vous, pouvais-je » rien soupçonner? Douter de vous m'eût » paru un crime. Et vous, témoin de » mon aveugle confiance, vous n'avez » rien accordé à ma candeur; vous n'a-» vez pas même pensé qu'un retour sur » vous-même me fût dû. Les vertus dont » vous vous pariez n'étaient qu'un mas-» que qui cache la plus cruelle, la plus » inexcusable perfidie.

» Et cette fille, dont je louais le zèle, » l'intelligence, le dévouement, affec-» tait tout pour saisir la moindre cir-» constance, la tourner à son avantage, » faire naître celle dont elle avait be-

» soin. Elle recevait les marques de ma
» crédule affection sans honte, sans rou-
» gir. Je les lui accordais peut-être au
» moment même où elle sortait de vos
» bras.

» J'avais tort de craindre, d'éviter le
» mariage! Les raisonnemens les plus
» solides n'étaient à vos yeux que des
» préventions. Répondez-moi, homme
» pervers et dissimulé, quelle sera main-
» tenant la garantie de votre épouse?
» Amant infidèle, que lui réservez-vous?
» Les perfidies, l'abandon, les mauvais
» procédés peut-être, voilà ce que je
» prévois, ce qui m'attend, et ce que
» je ne peux éviter : chaque jour, cha-
» que moment ajoute à la certitude que
» j'avais d'être mère. J'ai fait à cet en-
» fant le sacrifice de ma vie; je ne le
» révoquerai pas.

» — Ah, Sophie, comme vous me
» traitez! votre ressentiment est juste,
» mais il vous égare. Non, je ne suis

» pas l'homme que vous dépeignez. J'ai
» été faible, coupable sans doute; je
» ne serai jamais un monstre. Et cette
» bonne, cette sensible Fanchette, que
» vous écrasez du poids..... — Il ne vous
» reste plus qu'à la défendre. — Je l'o-
» serai. Fanchette, libertine, avilie, n'eût
» jamais été dangereuse pour moi.

» — Il la défend, le cruel! et peut-
» être pendant son séjour à Paris, il la
» cherchait, la trouvait, m'outrageait
» avec elle! — Soulanges!... mon ami!...
» Soulanges, venez, entrez, écoutez, et
» rendez-nous justice à tous.

» Vous avez mes secrets les plus in-
» times : ma liaison avec Fanchette a-
» t-elle été la suite d'un plan, d'une
» intrigue, d'une volonté déterminée?
» Le hasard, des circonstances impré-
» vues, et un tempérament de feu n'ont-
» ils pas tout amené? — Un tempéra-
» ment de feu! Et n'ai-je pas des sens
» aussi? dois-je seule les maîtriser? —

» Soulanges, répondez : depuis que So-
» phie m'a tout accordé, ai-je eu une
» pensée, ai-je formé un vœu dont elle
» ne fût l'unique objet? Vous ai-je
» quitté un instant pendant votre sé-
» jour à Paris? ai-je prononcé une fois
» le nom de Fanchette? ai-je perdu une
» minute pour me rapprocher de So-
» phie? n'ai-je pas précipité les affaires
» les plus importantes? ne vous ai-je
» pas entraîné? n'avez-vous pas vu ma
» joie, mon ravissement s'accroître à
» mesure que nous avancions? et lorsque
» je croyais retrouver ici l'amour et ses
» délices, je ne rencontre qu'un juge
» sévère, qui prononce sur des fautes
» commises, et qui d'avance m'impute
» des crimes. Mon ami, elle prévoit, elle
» redoute l'infidélité, l'abandon, les pro-
» cédés méprisans et barbares, et vous
» savez que je rachèterais de mon sang
» le mal que je lui ai fait. J'en paierais
» l'oubli de mille vies, si j'en pouvais

» disposer. Sophie, je suis repentant, » affligé; désolé: Par pitié pour tous » deux, pardonnez, oubliez..... — Je » vous ai aimé, c'est un malheur; je » vous aimerai toujours, c'en est un » plus grand encore. L'amour se plaint; » il ne sait pas punir. Pardonner est » facile; mais oublier! L'indifférence » seule oublie.

» Je crois à la sincérité de vos regrets; » mais ils ne peuvent effacer le passé; » ni me rassurer sur l'avenir. Il ne dé- » pend plus de vous de me rendre heu- » reuse ».

Elle retombe accablée sur cette ottomane, où elle avait déjà mouillé de ses larmes cette lettre fatale qui a détruit son bonheur. Je la reprends cette lettre, je la présente à Soulanges. « Li- » sez, mon ami, lisez, et dites si ces » sentimens sont d'une femme mépri- » sable ».

Soulanges lit, et prend la parole. Il

s'exprime en homme désintéressé, il blâme ma faiblesse, mais il soutient que les circonstances ont tout fait. Il remarque que Fanchette, revenue de son ivresse, respecte madame de Mirville et ses droits. « Que peut faire de plus » une femme qui s'est oubliée, et com- » ment une jeune fille, indépendante » de tout, même de l'opinion, qui n'a » jamais aimé, qui rencontre Franche- » ville, peut-elle s'occuper de la raison » ou du devoir?

» — Hélas! je ne méprise point Fan- » chette. Elle a comme moi des yeux » et un cœur, et comme elle j'ai été » faible. Cependant elle connaissait mon » amour, je l'ai laissé éclater devant elle, » et elle a consenti à un partage humi- » liant. Non, elle n'est point exempte de » reproches. Je ne lui en fais pas, je » n'en ferai à personne. Hé, comment » blâmer celles qui s'attacheront à lui, » lorsque je ne peux l'arracher de ce

» cœur, horriblement froissé? Partout il
» trouvera des objets faits pour plaire.
» Sa taille, sa figure, le son de sa voix,
» l'esprit, les talens, tous les prestiges
» s'uniront contre la jeunesse et la beau-
» té, et moi, je ne serai plus que sa
» femme!..... Cependant je n'ai pas
» vingt ans, je suis jolie. J'ai été aimée,
» poursuivie. J'ai tout refusé, tout dé-
» daigné. Je me suis livrée en aveugle au
» seul homme qui pût me plaire. Je me
» flattai d'être aimée uniquement, je
» devais le croire, et cet homme est
» incapable de se fixer ».

Je ne prolonge plus une inutile défense; je ne parle plus à son jugement. C'est son cœur, ce cœur, foyer précieux des plus tendres, des plus purs sentimens, que j'attaque, que je presse. C'est l'amour que j'invoque, c'est lui qui s'exprime par ma bouche; j'ai ses expressions rapides et brûlantes. Sophie se tait, mais elle écoute. Je reprends

sa main; elle ne pense plus à la retirer. Le sourire reparaît sur ses lèvres; mais ce sourire est mélancolique et froid. « Quel empire il a sur moi, dit-elle! » avec quel art il sait tromper!..... Par » grâce, permettez que je me recueille, » que je revienne de l'émotion, du trou- » ble où cette scène m'a jetée. Vous- » même avez besoin de vous remettre : » votre tête est fatiguée. — Ma tête, » madame, ma tête! — Ah, si vous êtes » vrai, que de peines dans deux cœurs » qui n'auraient dû connaître que le » plaisir »!

D'une voix timide, je demande un baiser; elle me repousse doucement, mollement. J'insiste : Soulanges me prend, m'entraîne : « Ne forcez point » ce cœur qui brûle de revenir à vous. » Laissez à l'amour-propre quelques » heures de résistance ».

Je sors, je m'enfonce dans ce parc, naguère l'asile des plus délicieux mys-

tères. Je n'y exhale que les soupirs de la douleur.

Justine me cherche; elle m'apporte une lettre qu'elle a cru devoir soustraire, après avoir vu l'effet de la première. « Ah, Justine, ce n'est pas celle-ci » qu'il fallait lui cacher »!

Justine veut causer; elle croit la gaîté toute-puissante : la gaîté blesse l'être qui souffre. Je ne réponds pas; Justine s'éloigne.

De qui peut être cette lettre?..... Ah, c'est Eustache qui m'écrit; je l'ai marié; il me doit son bonheur et la satisfaction d'être bientôt père. Je mettrai le comble à mes bienfaits : je nommerai l'enfant de sa petite Claire.

Toujours des enfans! Partout des enfans! Là, on se félicite, on se réjouit, on attend avec impatience le présent de l'amour. Ailleurs, on gémit d'avoir été heureux. Si on l'osait, on imputerait à l'enfant même le mal qu'il a fait avant

de naître. Et pourquoi lui rien imputer? Pourquoi souffrirait-il plus tard des fautes de son père? Qu'importe qu'une vaine cérémonie ait précédé ou non sa naissance? N'y avait-il pas des hommes avant le mariage, et ceux-là repoussaient-ils les fruits de leur amour?

Et sa mère, sa bonne, son aimante, j'ose trancher le mot, sa vertueuse mère, m'appellera en vain au milieu de ses douleurs. Isolée, ou environnée d'êtres indifférens, elle n'aura personne pour la plaindre, l'aider à souffrir, recueillir avec elle le premier cri de l'enfant!..... Je l'entends, ce cri qui doit retentir au fond du cœur d'un père; je vois Fanchette porter sur moi un œil calme et satisfait. Elle me présente mon fils; je le prends, je le presse sur mon sein, et elle oublie ce qu'elle a souffert.

Préjugés, institution des hommes, disparaissez devant la nature! Non, je

ne condamnerez pas à l'abandon, à l'oubli une fille charmante, qui n'est coupable que de m'avoir trop aimé. Quelle femme est plus vraie, plus sensible, plus dévouée, plus séduisante! Quelle autre a répandu sur moi une plus grande masse de bonheur! Ses droits ne sont-ils pas plus anciens, et aussi respectables que ceux..... Et parce qu'elle est sans famille, sans considération, sans fortune, je lui préfère..... Oh, le monde, le monde! on le méprise, et on le craint; on croit le braver, et on fait tout pour lui.

Je serai homme dans toute l'acception du mot; je romprai les barrières que l'ordre social a élevées entre l'équité et moi; je serai juste envers tout le monde, et Fanchette, ma Fanchette....

Qu'ai-je dit, que vais-je ajouter? Malheureux! n'as-tu pas une Sophie à qui tu as tout promis, à qui tu es déjà lié par tes démarches? T'aime-t-elle

moins que Fanchette? Auras-tu la cruauté, l'injustice d'appeler le déshonneur sur sa tête?

Insensé que je suis, faible jouet des passions, me voilà donc réduit à choisir une victime! Toutes deux me sont également chères : laquelle immolerai-je?.....

Tu pleures, misérable, tu te repens!... Larmes tardives! vain repentir!.....

Je n'ai avec Fanchette aucun engagement. Jamais je ne lui ai dit un mot qui pût autoriser des espérances..... Elle a tout fait pour l'amour; seul, il a suffi à sa félicité; elle l'a dit, écrit, et aujourd'hui encore elle ne demande rien..... Hélas, le malheureux condamné à perdre la vie ne demande pas grâce; il l'espère, il l'attend.

Mais Fanchette me croit marié, comme tout le monde. Elle respecte, dit-elle, le nœud qui me lie : elle est donc résignée, et sans espoir..... Oui, ré-

signée à me regretter, à souffrir, à user ses beaux jours dans les privations et les larmes..... Jeunesse, beauté, qualités du cœur, rien n'a pu la sauver de l'infortune; ses charmes mêmes ont été l'instrument de sa perte, et son malheur est sans remède.

Sans remède!..... Il en est un; tu le connais, ta conscience te parle, ton cœur te pousse..... Et Sophie, Sophie!

Je ne sais ce que je dis, ce que je pense, ce que je veux. Un voile épais s'étend sur mes yeux, sur mon imagination. Je tombe sur un tertre, incapable de lier deux idées et de prendre une détermination.

Qui vient à moi?..... C'est une femme..... c'est elle, c'est Sophie..... Il était temps!

CHAPITRE IV.

Le mariage.

« Vous voilà seul, affligé, et moi qui » suis vraiment malheureuse, je vous » cherche pour vous consoler..... Mon » ami, voyez-moi, parlez-moi; si vous » pouvez vivre sans moi, je ne peux » vivre sans vous..... Ta poitrine est » oppressée, ton œil éteint..... Reviens » à toi, à ton amante, à ton épouse. J'ai » été dure dans mes expressions: la dou- » leur a de l'énergie; elle ne calcule pas » les mots, et tu n'es pas sans indul- » gence..... Pense, bon ami, que c'est » l'offensée qui revient, qui voudrait » oublier, qui ne le peut, mais qui est » toujours pleine de toi ».

Quel besoin j'avais de l'entendre! Je ne saisissais rien de ce qu'elle m'adressait. Mais sa voix me calmait, me rame-

nait à elle, tout à elle..... à elle pour jamais. Je la regardais avec un sentiment délicieux. Elle avait cessé de parler, et j'écoutais encore.

Elle s'assied près de moi; elle prend ma main, elle y porte ses lèvres..... C'en est trop. C'est à moi qu'il convient d'être suppliant, respectueux. Je tombe à ses genoux; l'amour, le repentir cherchent des expressions : celles du cœur ne suffisent-elles pas à qui sait les entendre? Elle me sourit, et cette fois, c'est d'amour et de désir. Oubliant nos peines, confondant nos ames, unissant tout notre être, nous arrivons au comble de la félicité. Nous mourons, pour renaître et pour mourir encore..... Serait-il vrai qu'un raccommodement soit l'aiguillon de la volupté.

Sophie est heureuse, parfaitement heureuse..... Elle cherche à prolonger son ivresse et la mienne..... Craindrait-elle le réveil?

Oh, oui, oui, je l'ai pénétrée : elle voulait s'oublier au sein des illusions. Celle-ci est à peine dissipée, et un soupir nouveau s'échappe. Celui-là n'est point un tribut à l'amour, il est amer comme la douleur. Cette figure enchanteresse, divine, quand elle exprime le plaisir, devient froide et sombre..... A-t-elle trouvé dans mes yeux la plainte, ou le reproche? « Bon ami, me dit-elle, » je crois que le temps est le médecin » des plaies de l'ame; mais il suffit d'un » souvenir pour déchirer la blessure.

» — Hé bien, Sophie, séparons-nous » du monde, où les occasions se pré- » sentent à chaque pas, et où ces sou- » venirs, renaissant sans cesse, ne sont » cependant que la crainte de l'avenir. » Allons dans un lieu agreste et sauvage, » où rien ne les rappelle, et où ils s'é- » teindront peu à peu. J'ai une terre au » milieu des Pyrénées; point de château, » une simple habitation, en mauvais

» état peut-être; nous la rétablirons,
» elle nous suffira. Tu as embelli la ca-
» bane de Servent; tu porteras dans
» ces montagnes le charme qui ne te
» quitte jamais. Quelques pâtres, quel-
» ques paysannes, brûlés du soleil, usés
» avant le temps par le travail et la mi-
» sère, voilà ceux que nous rencontre-
» rons quelquefois, et qui nous rappel-
» ront que nous ne sommes pas seuls
» au monde. Sophie, te sens-tu le cou-
» rage de renoncer à la foule, au bruit,
» aux jouissances du luxe, aux plaisirs
» tumultueux? Es-tu disposée à vivre
» uniquement par moi et pour moi?
» Parle; en descendant de l'autel, nous
» partons, et nous allons porter dans
» notre vallée l'amour, la constance et
» le bonheur ».

Elle ne me répond pas; mais sa paupière est humide, elle est attendrie, et cependant son œil est incertain et défiant. « Ce que tu me proposes est-il

» l'effet d'une résolution formelle, ou
» cèdes-tu à une impulsion qu'excite la
» pitié, et qui passera avec l'instant qui
» l'a vu naître? — Sophie, avec quel
» transport, quelle vérité je répète ce
» que nous nous sommes dit ici, à cette
» place même : Toi, toujours toi, rien
» que toi. — Ah! tu as prévenu mes
» vœux les plus doux, tu les a comblés;
» je n'en ai plus à former. Je peux être
» heureuse encore; je le serai, je l'es-
» père, si la solitude, l'uniformité de la
» vie que nous allons mener ne te pa-
» raissent jamais ennuyantes et péni-
» bles. — Tu doutes encore, ma Sophie!
» — Hé bien, rassure-moi, je ne de-
» mande qu'à l'être. — Que faire pour
» cela? — Être toujours ce que tu es en
» ce moment.

» — Sophie, jeudi est le grand jour
» qui nous unit à jamais. Je vais me
» hâter de donner mes ordres à Geor-
» ges : il n'a que le temps nécessaire

» pour les exécuter. — Un moment,
» Francheville. — Que veux-tu, ma So-
» phie? — N'as-tu plus rien à me dire?
» — Non, je n'ai plus qu'à répéter. —
» Estimable, autant que sensible, tu n'as
» plus rien à me dire! Tu n'as pourtant
» pas oublié que tu vas être deux fois
» père. — J'étais certain que tu t'en sou-
» viendrais. — Et tu te rapportes à moi
» du sort de cet enfant? — Tu ne lui
» feras pas expier la faute de son père.
» — A quelle somme monte ton revenu?
» — A soixante mille francs, plus ou
» moins. — J'ai un peu davantage. La
» moitié de ta fortune à cet enfant;
» l'autre et ce que je possède au mien:
» es-tu content, Francheville? — J'ad-
» mire, j'adore, et je me tais.

» — Mais, mon ami, mon bon ami,
» tu ne reverras point Fanchette? tu
» n'auras avec elle aucune relation? tu
» me le promets? — Et que je meure,
» si je viole mon serment!

» — Tu me donneras ta signature, et » j'arrangerai moi-même cette affaire à » Paris. Tu sauras si je peux haïr. Je ver- » rai Fanchette, je lui parlerai, je la » consolerai.... Ah, qui t'aime et te perd, » a besoin de consolations. Rentrons, » mon ami, et soyons tout à nos projets » et à l'amour ».

On nous attendait avec une inquiète curiosité. L'air radieux de Sophie annonçait une réconciliation franche, entière, scellée par la main du plaisir.

Je déclarai hautement la résolution que nous venions de prendre, et je parlai de notre retraite en homme enchanté d'éloigner de Sophie jusqu'au plus léger nuage. Madame d'Elmont avoua sans détour son éloignement pour la solitude; mais elle ajouta que, tout bien examiné, elle aimait mieux s'ennuyer avec nous, que dans le monde sans sa fille. Et elle n'a pas trente-six ans, et elle a des moyens de plaire encore; et

elle nous sacrifie des illusions toujours plus précieuses, à mesure qu'on approche de leur terme. Ces deux femmes sont dignes l'une de l'autre.

La comtesse et Soulanges croient qu'on peut aimer long-temps, toute la vie même, avec certaines modifications; ils ne conçoivent pas que l'amour puisse tenir lieu de tout : ils ne le connaissent pas.

Je fais signe à Soulanges; il m'entend, nous sortons. Nous rentrons avec nos écrins, et chacun de nous pare son idole. La physionomie de la comtesse s'anime, et devient brillante comme ses bijous. « Ah! me dit Sophie, l'amour » est nu : c'est ton cœur qu'il me faut ».

Ah! j'ai acheté deux jolies bagues : je les aime assez aux mains qui ne me plaisent pas. Je les offre à Justine : elle m'a rendu des services, et je suis bien aise de la rendre intéressante aux yeux de son maître-d'hôtel.

Les

Les minutes, les heures, les jours s'écoulent avec rapidité, et chaque instant est marqué par une jouissance. L'amour, l'amitié, la piété filiale nous occupent tour à tour. Je ne m'éloigne pas un instant de Sophie, et cependant elle ne se croit jamais assez près de moi : elle sait qu'un regard, un sourire, un mot, son fichu, produisent une sensation, et que l'imagination de l'homme qui sent ne s'éloigne pas de son cœur.

Il sort enfin du néant, ce jour précurseur du beau jour qui fixera nos destinées. L'amour heureux nous présente au réveil la certitude du lendemain.

Le cœur n'est jamais difficile sur les dispositions du départ, quand on brûle d'arriver. Nous ne pouvons être assez tôt en voiture, ni courir au gré de nos vœux. Nous payons les guides au décuple, nous allons comme le vent, et Paris semble reculer devant nous. Pourquoi cet empressement? Que nous man-

que-t-il? L'amour n'a-t-il pas tout fait pour nous? L'hymen pourra-t-il davantage? Ah, je le sens, il faut à l'homme plus que du plaisir, et la considération qui suit une cérémonie auguste et légale, en élevant sa maîtresse jusqu'à lui, ajoute à sa félicité.

Nous arrivons, nous descendons tous chez Sophie. Soulanges et moi nous courons, nous nous assurons que les mesures que nous avons prises pour le lendemain auront leur effet. Nous rentrons. Soulanges, pénétré comme moi d'un sentiment religieux, salue la comtesse avec une sorte de solennité. Je cherche Sophie..... Elle n'est pas à l'hôtel..... Je sais où elle est allée.

Ah, pourquoi n'est-elle pas ici!..... Ces mots, ces mots d'une effrayante vérité : *Qui t'aime et te perd a besoin de consolations*, ces mots retentissent au fond de mon cœur. Fanchette souffrante, plus belle peut-être de sa dou-

leur, se présente à mon imagination tourmentée. Je la vois, je l'entends; je ne peux lui répondre. Ces consolations, qui lui sont si nécessaires, lui sont offertes par celle qui la sépare à jamais de moi. Elle ne croira point à sa sincérité; elle pensera que par un raffinement de cruauté Sophie a voulu jouir de son triomphe; elle m'accusera d'y avoir consenti; je vais lui être odieux..... Il faut la désabuser, je le dois, je le veux. J'y cours; je vole lui dire un éternel adieu, contempler pour la dernière fois cette figure enchanteresse, ce sein qui recèle le fruit de la plus vive tendresse..... Malheureux, où vas-tu? Tu as juré de ne pas la revoir!

Homme faible, sois du moins homme d'honneur. L'honneur! y en a-t-il dans les peines que l'on cause?.....

Reviens, Sophie, reviens, ou je succombe. Je vais oublier mes promesses. Et toi..... Je l'entends, je la vois, c'est

elle..... Elle est sauvée !..... Je le suis aussi.

Georges vient me rendre ses devoirs. Il me dit à l'oreille qu'il a préparé chez moi une petite fête. Elle devait avoir lieu après la cérémonie : notre départ immédiat dérange ses projets, et cependant il voudrait bien que ses apprêts ne fussent pas perdus..... Et d'où Georges sait-il?..... Étourdi que je suis! Je l'ai chargé de la distribution des billets de mariage.

« A quoi bon une fête, dit Sophie? A » amuser des gens dont nous nous sou- » cions peu. Chaque jour n'est-il pas pour » nous un jour de fête? — Ma bonne » amie, rejeter l'hommage du zèle, n'est- » ce pas humilier celui qui l'offre? — » Tu as raison, tu as raison. — Et puis, » Georges nous suit dans les Pyrénées : » il renonce pour nous à ses amis, à ses » habitudes; ne lui devons-nous pas » quelque dédommagement »?

Elle s'approche de Georges; elle lui parle avec bonté; elle accepte ce nouveau témoignage de son affection. Le bonhomme est enchanté. Il va, il vient de l'un à l'autre. Il nous presse de monter en voiture; nous partons.

Quelle fête ce bon Georges a-t-il pu préparer? Je lui connais de l'exactitude, de la probité, de l'attachement; mais de l'imagination!..... C'est, m'a-t-il dit, mon suisse et lui qui ont tout arrangé : cela sera beau!

Nous sommes reçus par du Reynel, et Sophie et la comtesse rougissent jusqu'au blanc des yeux. « Que diable si-» gnifie tout ceci, dit le gros garçon? » On est marié là-bas, démarié ici, on » se remarie demain : je n'y comprends » rien ». J'aurais volontiers battu Georges; et à quoi cela eût-il servi? Le parti le plus sage était de mettre un terme aux conjectures et au bavardage de du Reynel, en lui confiant tout, et c'est

ce que je fis..... Voilà une fête qui commence bien.

Nous montons au salon; personne. La foule au moins ne nous incommodera pas. Georges a rangé les fauteuils en face de l'antichambre; il nous invite à nous asseoir : il est dans l'ordre de faire ce que prescrit le maître des cérémonies.

Les portes s'ouvrent. Les Servent, les Tachard, Eustache et Claire paraissent. Ils ont chacun un gros bouquet à la main; ils vont chanter chacun leur couplet. Allons, allons, cette idée est heureuse.

Philippe s'approche avec son violon. Ah, monsieur Philippe est l'orchestre.

La petite Claire se range au premier plan. C'est elle sans doute qui va commencer. Elle est vraiment jolie cette petite Claire, et sa taille rondelette lui sied à merveille. Ah! il n'y a plus de trou au fichu. L'aisance dérobe toujours quelque chose aux grâces.

Mon suisse est derrière elle, un gros livre à la main. Je devine : il a été le répétiteur; il est souffleur maintenant.

Claire commence la fameuse chanson du menuisier de Nevers : *Aussitôt que la lumière*, et nous partons tous d'un éclat de rire. Une chanson bachique pour épithalame! Claire rougit, baisse les yeux, et se tait. « Je vous le disais » bien, reprend Eustache, que ce n'est » pas de vin qu'il fallait parler à madame » et à monsieur. — Taisez-fous, s'écrie » le suisse. Ce chanson il est le plus » peau qu'on ait fait en France, et le » plus peau est ce qu'il faut offrir à ma- » tame et à monesier ». Eustache soutient son opinion; le suisse défend la sienne; la contestation s'engage; Georges s'agite, se dépite, se désole. Il fait de vains efforts pour rétablir l'ordre : la première scène est tombée; elle ne finit pas.

Nos bons villageois déposent tout

simplement leurs bouquets à nos pieds; il snous félicitent, et demandent la permission de nous embrasser. Claire me présente sa jolie petite mine : cela vaut mieux que le meilleur couplet.

« Ce n'est qu'ein chanson pertue, dit » le suisse. Fous allez voir, fous allez » voir. — Allons, voyons. — Ein com'die » de Kotsbue, le plus peau de ses co- » m'dies ». Il déploie trois paravens; il donne un coup de sifflet..... C'est de mauvais augure.

Au coup de sifflet la porte de mon cabinet s'ouvre; il en sort huit à dix allemands renforcés. Les plus jeunes sont habillés en femmes.

Ah, c'est une pièce allemande qu'on nous donne. Nous n'entendons pas un mot de ce que disent les acteurs. Je prends la liberté de les interrompre, et je demande combien d'actes a *le plus peau com'die de Kotsbue.* « Cinq, » monesier, bien longues et bien lar-

» ches. — Va te promener avec tes cinq
» actes. Et où diable as-tu été dénicher
» tes comédiens allemands? — Chez ein
» marchand te vin allemand, rue de Tu-
» renne, n° 32. — Mène-les à l'office;
» ils s'y plairont bien autant qu'à leur
» n° 32. — Mais c'est ein affront, mo-
» nesier..... — A tes comédiens? Une
» bouteille de plus par tête pour laver
» cet affront-là, et que tout soit fini.

» Au moins, monsieur, me dit Geor-
» ges, ne croyez pas que je sois coupa-
» ble de tout ceci. — Qu'est-ce que
» c'est coupable? — Je voulais du fran-
» çais. — Tu français! Hé, toute le monte
» il entend le français; rien te plus com-
» mun que le français. Chai voulu ton-
» ner à mestames qu'et chose té mieux
» qué tu français. — Quoi, tu trouves
» le français inférieur à l'allemand? —
» L'allemand, monesier, c'est ein mère
» langue. — Hé, ne sais-tu pas que
» Charles-Quint disait..... — Bon ami,

» tu ne t'aperçois pas que tu commences
» avec ton suisse une scène aussi plai-
» sante que son idée de comédie alle-
» mande. Tu débutes par lui citer Charles-
» Quint, dont il n'a jamais entendu par-
» ler, et tu vas..... ». Les éclats de rire
recommencent. Les artistes du n° 32
nous regardent la bouche béante; ils
ne savent s'il faut continuer ou se taire :
ils n'entendent pas plus le français que
nous l'allemand. Je leur fais signe d'al-
ler boire et manger; je prends mon
suisse par les épaules, et je les mets
tous à la porte.

Georges tourne autour de moi, il est
timide, embarrassé; il y a quelque chose
encore, et il craint que déjà sa fête nous
paraisse trop longue. « Allons, parle,
» mon vieux ami; ne te décourage pas.
» La comédie allemande est une idée
» suisse : tu en as eu sans doute une
» meilleure. — Au moins, monsieur, je
» serai court : trois cents vers au plus. —

» Français? — Français. — Voyons tes
» vers. — Oh, je n'en suis pas l'auteur.
» — Je le crois. — Je les ai trouvés dans
» un vieux Mercure. — Ces vers-là s'ou-
» blient promptement : ceux-ci auront
» le mérite de la nouveauté. — C'est *la*
» *nichée d'amours*. — Ce titre promet.
» — Et je craignais d'adopter l'ouvrage!
» — Et pourquoi cela? — C'est qu'il s'y
» trouve une Vénus qui fait des enfans
» avant que d'être mariée, et ces dames
» pourraient être choquées..... — Que
» le diable t'emporte »!

Pauvres femmes! dans quel état les a mises l'observation de ce vieux imbécile! Elles n'osent lever les yeux! Il est si humiliant de se voir attribuer la vertu qu'on n'a point!

Il n'y a pas à revenir sur ce qui est dit. Le coup est porté; chercher à l'adoucir, serait enfoncer le trait. « Finissons, Georges; débite tes trois

» cents vers, et laisse-nous. — Oh, mon-
» sieur, j'ai aussi mes acteurs ».

Il leur donne le signal, et aussitôt un carillon infernal se fait entendre sur les degrés. Le bruit augmente et s'approche. Je crois en vérité qu'on se bat, ou peu s'en faut. Je m'élance, j'ouvre la porte, et un héros, en casque et en cuirasse, vient rouler dans mes jambes. Du Reynel, d'une main, a accroché le bas de sa mante; il tient de l'autre un enfant nu par l'oreille. Un second enfant suit le premier, en pleurant, et en criant qu'ils n'ont pas demandé à faire l'amour, et que c'est monsieur Georges qui l'a voulu.

« Je ne le souffrirai pas, s'écrie du
» Reynel. Foi de gastronome, il n'en
» sera rien. — De quoi s'agit-il donc,
» mon ami? — Je fais exécuter ici le
» menu que j'avais réglé pour la noce
» d'Eustache. Je surveille tout, je suis
» tout à tout, et malgré ma vigilance,

» le cuisinier et ses marmitons s'échap-
» pent, sans que je m'en aperçoive. Et
» j'ai là-bas trente casseroles sur les
» fourneaux, des jus, des purées à pas-
» ser, et il ne me reste qu'une grosse
» *gagui*, qui n'est propre qu'à laver des
» légumes! Je crie, je tempête; je vais,
» je cours. Je tombe sur les genoux au
» milieu d'un escalier, et je me fais une
» bosse à la tête. Je me relève; j'entre
» partout..... personne. Je monte jus-
» qu'au grenier, et j'y trouve monsieur,
» habillé en Mars, et ces deux petits
» drôles en amours. Un cuisinier en
» Mars! Faites des sauces, monsieur, et
» faites-les bonnes.

» Je les renvoie à la cuisine; je les
» pousse devant moi. Ils marchent en
» grondant, en répétant qu'ils ne peu-
» vent manquer à monsieur Georges!
» Manquez à tout l'univers, monsieur,
» et point à mon dîner.

» Je les avais conduits, traînés jus-

» procuré une sensation agréable : vous
» avez vu le plus grand nombre des heu-
» reux que vous avez faits. Il n'a pas
» tenu à moi qu'ils fussent tous réunis,
» et je ne sais pourquoi mademoiselle
» Fanchette s'est refusée à mes instan-
» ces. — Vous avez invité Fanchette!
» — Oui, monsieur. — Quand? — Hier
» au soir. — Elle sait que je me marie
» demain! — Oui, monsieur ».

Un frissonnement général s'empare de Sophie; ses joues se décolorent; elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine..... Elle s'est montrée à Fanchette épouse indulgente et sensible, et Fanchette savait que leur position était la même, leurs droits égaux, que Sophie n'avait rien à lui reprocher, rien à lui pardonner. Modeste et bonne, elle a eu l'air de recevoir une grâce; elle en a paru reconnaissante. Sans doute elle a craint de m'affliger dans Sophie. Délicatesse, désintéressement, résignation, quali-

tés, vertus, elle a tout, elle embellit tout.

Fanchette, Fanchette! ah, il m'est impossible d'oublier cette femme, de prononcer son nom sans délire et sans douleur..... Mais Sophie! Sophie est humiliée, souffrante. Elle l'est par moi, pour moi, et je ne la rappelle pas à l'amour, qui console, qui efface, qui est tout!

Je suis auprès d'elle, et elle ne me voit pas. Je prends sa main; elle lève ses yeux sur les miens; elle me regarde avec une expression déchirante. « Je » suis accablée, me dit-elle tout bas, » pour aimer le bien, pour avoir voulu » le faire. Il est donc vrai qu'une bonne » action peut laisser des regrets »! Sa voix sentimentale, un air de langueur, qui peut-être l'embellit encore, la douce pression de sa main, me pénètrent, m'agitent, m'exaspèrent. Je me lève furieux; je vais à Georges; je lui saisis

le bras..... Je ne sais ce que je vais faire..... Je me sens arrêté..... Par qui? C'est Sophie qui a jugé mon mouvement, qui me sauve de moi-même. « Bon ami, il a cru bien faire; il eût » fait bien, si des circonstances qu'il » ignore..... Retirons-nous; je ne suis » pas à mon aise ici ».

Je sors avec elle. Madame d'Elmont nous suit. Elle nous demande la cause de cette étonnante, de cette brusque disparition. Sophie éloigne d'elle toute idée qui me serait défavorable. Elle n'est pas bien, elle souffre, dit-elle simplement. Oh, elle a dit vrai. Madame d'Elmont monte en voiture avec nous.

« Hé bien, hé bien, nous crie du Reynel, que faites-vous, que deviendra » mon dîner? Le ferai-je manger aux » paysans d'Ermeuil, aux comédiens » allemands »? C'est bien le moment de nous occuper de ces niaiseries-là! Nous ne répondons rien; nous partons.

Le reste de la journée s'écoule tristement. Être humiliée aux yeux de Fanchette, répétait Sophie! Et ce nom, toujours répété, toujours m'agitant, me reporte, malgré moi, vers celle à qui je ne dois plus penser. La présence de Sophie me contient, me calme par intervalles; mais mon cœur est partagé. Il possède l'une; il désire l'autre : l'excès même du sentiment lui ôte toute son action.

Ce sont les nuits heureuses qui font les beaux jours, a dit un homme ingénieux, et sans expérience. Quelle nuit plus douce que la dernière! Quelle journée que celle-ci! Que sera le lendemain?

Il paraît, ce jour si long-temps, si vivement désiré, et je n'éprouve pas cette satisfaction intime, cet empressement, ces transports que la présence seule de Sophie faisait naître, entretenait, augmentait, que je croyais inépuisables. Je vais cependant me donner à

une femme charmante, que j'aime avec passion..... Mais je me sépare à jamais d'une autre.

Sophie est pensive, rêveuse même. Son imagination est péniblement affectée. Peut-être a-t-elle remarqué ma préoccupation; peut-être s'est-elle aperçue de l'effet toujours certain de ce nom..... Ah, Sophie, je t'épouse, je l'abandonne; pardonne au moins un regret.

La comtesse, Soulanges, Georges, nos autres témoins paraissent; nous sortons. Nous avons satisfait à la loi, et nous entrons dans le temple où je vais jurer de n'aimer que Sophie, de ne plus former un vœu dont elle ne soit l'objet. Je promettrai..... Puissé-je tenir ma promesse!

Le prêtre est à l'autel; il a ouvert le livre de notre irrévocable destinée : le recueillement de Sophie ressemble au dévouement d'une victime. Ah, ses

craintes se sont renouvelées. Une nuit froide a donné à la réflexion le temps de naître, de se développer. Elle se marie, parce qu'il le faut, parce qu'elle l'a promis, et elle ne voit dans le mariage qu'un lien nul pour l'inconstant, pesant pour l'infortunée qui le porte.

Ah, je dissiperai ces nuages, que peu d'heures ont formés, accumulés. Je me charge ici du bonheur de sa vie; je ne l'oublierai pas.

Le prêtre nous interroge; il va prononcer l'auguste formule. Soulanges et sa comtesse ont répondu *oui*, comme s'il se fût agi d'une contre-danse ou d'un boston. Le *oui* de Sophie est timide, faiblement articulé; je donne au mien l'énergie et la décence que commandent l'instant et le lieu.

A peine l'ai-je prononcé, qu'un profond soupir se fait entendre dans l'éloignement. Un bruit sourd lui succède. Je me tourne; je vois une femme à demi

masquée par une colonne, tombée sur le carreau; et il n'y a dans l'église qu'elle, le célébrant et nous.

« Va, dis-je à Georges, va secourir » cette femme ».

Avec les meilleures intentions, cet homme-là fait tout mal. Que de peines il m'a causées!.... Il va, il revient, tremblant, hors de lui. Il s'écrie : « C'est ma- » demoiselle Fanchette, qui s'est blessée, » et qui est évanouie.

» Que faites-vous, me dit Soulanges! » vous perdez sans retour la confiance » de madame de Francheville. Vous dé- » cidez le malheur de sa vie ». J'avais franchi, avec la rapidité de l'éclair, l'intervalle qui me séparait de Fanchette. Je l'avais prise, relevée; je soutenais sa tête; j'étanchais le sang qui coulait de sa main; je lui parlais comme si elle eût pu m'entendre; je cherchais, à force de caresses, à la rendre au sentiment.

J'ignorais où j'étais; j'avais oublié l'autel et mes sermens; je ne voyais que Fanchette.

« Sommes-nous mariés, dis-je enfin à » Soulanges? — Oui, mon ami, et votre » femme vous attend. — Ah, celle-ci est » aussi ma femme; je l'ai rendue mère » aussi! — Plus bas, plus bas, par grâce; » Sophie vous entend.

Les yeux de Fanchette se rouvrent; elle me fixe, elle me reconnaît; elle tressaille. « J'ai voulu vous voir pour » la dernière fois, me dit-elle, et je n'ai » pas été maîtresse de moi. Pour la der- » nière fois, répétai-je avec l'accent du » désespoir »! Je la presse contre mon sein; son cœur bat contre le mien; ils s'unissent, ils se confondent encore. » Fanchette, dit Soulanges avec un ton » sévère, voulez-vous perdre le mérite » et le fruit de vos efforts et de vos sa- » crifices »? Ces mots nous frappent l'un et l'autre; elle se dégage de mes bras,

je suis sans force pour la retenir. Soulanges l'emmène; je la suis des yeux.

Je me rappelle que j'ai une épouse. Effrayé de ma conduite et des suites qu'elle peut avoir, je me rapproche de l'autel tremblant. La figure de Sophie n'exprime aucun ressentiment. Je n'y vois qu'un accablement profond. Celle de sa mère annonce la stupéfaction, le mécontentement : il est fondé; j'ai violé toutes les convenances.

Je leur prends la main à toutes deux; nous nous retirons en silence. Nous montons en voiture. Les yeux de Sophie évitent les miens. Pas un mot de l'église à l'hôtel. Quel mariage, bon Dieu! et tant de moyens pour qu'il fût heureux!

A la suite d'un déjeûner triste et court, nous partons, nous quittons Paris pour jamais. Même tristesse, même silence. Une mauvaise honte me retient, me ferme la bouche. Il est pourtant cruel

cruel de ne pas lui parler, de ne pas chercher à réparer des torts graves, à ramener le calme dans son cœur. Si prompt, si ardent à m'égarer, et si lent à revenir sur moi-même! Hélas, je ne trouve pas une idée dont l'expression puisse la satisfaire. Mais qu'importe des phrases? N'est-elle pas à moi; n'est-elle pas tout amour; n'éprouve-t-elle pas la soif du bonheur et le besoin de pardonner?

Ferai-je un long voyage, passerai-je les jours et les nuits avec elle, en évitant une franche et indispensable explication? Est-il un autre moyen de se rapprocher? Chaque minute de délai n'est-elle pas un tort nouveau? Ne doit-elle pas penser que la réflexion sanctionne en ce moment des transports que je n'ai pu maîtriser, mais que les circonstances seules ont fait naître, et que ma raison désavoue?

Affliger Sophie est un crime : pro-

longer sa peine est le plus grand de tous.

Je prends la parole. Je ne cherche pas à me disculper. Je rends compte avec candeur des sensations que j'ai éprouvées. Je remonte à leurs causes; mais j'établis en principe que l'humanité bien entendue soulage sans acception de personnes, et je demande si je pouvais laisser Fanchette froide, inanimée sur le carreau. Mon départ de Paris, le lieu que j'ai fixé pour notre demeure, n'annoncent-ils pas le dessein formel, une volonté soutenue de rompre tous les liens qui m'attachaient à l'infortunée, de vivre entièrement pour Sophie, de faire de sa félicité mon unique étude, mon devoir essentiel? « Ma » félicité! Il n'en est plus pour moi, » répond-elle. Vous partez, mais votre » cœur n'est pas ici. Vous voulez forte- » ment, sincèrement, et vous ne pour- » rez rien pour moi : où il y a eu com-

» bat, hésitation même, il n'existe plus
» d'amour ».

Ses larmes coulent en abondance. Elle a raison; mon cœur n'était pas ici; sa douleur l'y ramène; je reviens au premier sentiment que Sophie m'a inspiré. Il se reproduit dans toute sa force; il agit sur tous mes sens. Impétueux, brûlant, il prend un caractère de vérité qui ne persuade pas Sophie, mais qui la calme. Ses larmes se sèchent à mesure que je les recueille. Son front est nébuleux encore, mais ses joues se colorent. Est-ce l'amour qui répond à l'amour? Jamais un sentiment haineux n'a trouvé place au cœur de Sophie.

Madame d'Elmont joint la force du raisonnement à l'éloquence expansive que je déploie. Elle ne me justifie point; elle observe qu'il n'est pas d'homme sans faiblesses, et que le moins imparfait est celui qui fait tout pour les effacer. Elle fait remarquer que se met-

tre dans l'impossibilité de faillir, c'est satisfaire à-la-fois à l'équité, et désarmer le ressentiment le plus légitime. Elle s'étend sur le danger d'éloigner, par des rigueurs mal entendues, un cœur repentant qui revient, et que l'amabilité, les grâces, la gaîté peuvent seules fixer. Elle demande s'il n'y a pas une sorte d'orgueil à pardonner, et si l'indulgente bonté pour un coupable chéri n'est pas une jouissance. Elle invoque l'extrême sensibilité de Sophie; elle l'excite, la ranime; elle insiste, elle presse, elle caresse, elle met sa fille dans mes bras.

Sophie est sans défense; un baiser est le prix d'un baiser, et cependant des soupirs douloureux s'échappent au milieu des plus douces étreintes.

Je ne la quitterai plus d'un instant. Sans cesse je lui parlerai amour; sans cesse je lui prouverai que je l'aime. Je ne lui laisserai pas le temps de s'arrêter

à un souvenir; j'empêcherai le souvenir de naître.

« Oui, je me suis chargé du bonheur » de ta vie; je t'en dois compte; j'en » compterai avec toi à tous les instans » du jour ».

Nous marchons à petites journées. Nous arrêtons de bonne heure; nous prolongeons les nuits. Sophie passe du délire au sommeil, du sommeil au délire; mais son sommeil est agité; une tristesse profonde succède à la jouissance. Sa gaîté passagère porte avec elle une teinte de mélancolie qui m'affecte. Ah, si ces torrens de feu brûlaient un an, un mois, une semaine, ils détruiraient toutes les impressions pénibles, ils en effaceraient la mémoire. Je les rallume, je les reproduis à toutes les heures, et les intervalles sont encore trop longs.

« Tu me tues, dit-elle, et de plaisir » et de chagrin ».

CHAPITRE V.

Les Pyrénées.

Nous sommes arrivés à Perpignan. Nous nous enfonçons au centre des Pyrénées, en tournant par Pau, Tarbes et Saint-Gaudens : nous entrons dans la vallée de Campan. Nous avons traversé des masses de roches, vieilles comme le monde, présentant partout des sites effrayans ou romantiques. Insensibles à ces variétés de la nature, au contraste de ses tableaux, je n'ai vu que Sophie, Sophie n'a vu que moi.

Nous trouvons sur les rives de l'Adour une terre sauvage et presque inculte, une maison en ruines : cette terre, cette maison sont à moi.

« Ah, crois-tu que tu ne tiennes pas » lieu de tout à l'homme qui consent à » vivre ici ? — Ah, crois-tu qu'on puisse

» penser sans douleur que tu n'aies que
» ce moyen extrême à opposer à l'in-
» constance »?

Je ne me plains pas de l'amertume de ses réflexions : je les ai provoquées, et elle en est avare. J'aime mieux cependant l'entendre, que la voir mélancolique et muette. Parler la soulage; ses affections concentrées, contenues, deviendraient dangereuses.

C'est pour m'aider à me vaincre qu'elle est ici, et elle ne fait aucune observation sur le désagrément des localités. Ah, je suis là, toujours là; toujours une caresse pour elle, toujours quelque chose de sentimental à lui adresser. Quand la réflexion pourrait-elle naître? Les Dieux ont rebâti la cabane de Philémon et de Baucis : il fallait rajeunir leurs cœurs, ils n'eussent pas eu besoin de cabane.

Madame d'Elmont n'a pas les mêmes motifs de se résigner; aussi ne l'est-elle

pas. Elle m'engage fortement à envoyer prendre des ouvriers à Saint-Gaudens. Le bon Georges, que je ne peux haïr, pressent avoir besoin d'indulgence; il redouble de zèle et d'activité. Madame d'Elmont vient d'exprimer un désir, et déjà il est sur sa mule.

Madame Dulac, la pétulante Justine, ne dissimule rien. Elle se trouve mal, très-mal dans nos montagnes; elle le dit très-haut. Mais elle ajoute en riant que l'empire de madame est plus doux que celui d'un mari, quel qu'il soit, et qu'on peut trouver mieux que le sien, même au milieu des Pyrénées. Justine se mariera partout. Partout aussi elle redeviendra veuve, pour se remarier encore.

Son maître-d'hôtel l'a laissée partir sans résistance. Une dot de plus, une femme de moins, voilà qui arrange bien des hommes. C'est assez comme cela qu'on se prend aujourd'hui.

Mon fermier ne cultive point ma terre, parce qu'il me paie une très-modique redevance, et que lui et sa famille dînent avec deux oignons crus et du pain de sarrasin. Je rendrai ces gens-là laborieux et aisés : leur bail expire; je doublerai le prix du loyer.

La femme et les deux filles, toujours crottées, couchent avec une trentaine de chèvres, que deux petits garçons mènent paître pendant la journée. Les femmes ont des jupons qui ne passent pas le genou; les corsets sont percés au coude; point de fichu sur une gorge tannée, que le soleil noircit encore tous les jours : on ne pense pas à la regarder. Les petits garçons sont en guenilles, et tout cela rit, chante, joue du galoubet. Le bonheur ne tient ni à un habit, ni à une table somptueuse; la représentation est un fardeau; l'opulence et l'extrême civilisation flétrissent le cœur, ou lui préparent des peines.

Nos voisins ne sont ni plus opulens, ni plus propres que les gens de la ferme. Pas une femme à qui on ose toucher le bout du doigt. Sophie, au milieu d'elles, est la rose qui s'élève dans un champ de chardons. Elle attire, elle fixe; on ne voit qu'elle.

Mon amour, mon assiduité, mes soins, mes prévenances, devraient la convaincre de la sincérité de mon retour. Elle y croit, dit-elle, et cependant je la vois triste et languissante.

Craint-elle encore que mon cœur soit à Paris? Croit-elle devoir me cacher des soupçons injurieux? La justice qu'elle paraît me rendre n'est-elle que la suite d'un effort sur elle-même? Examinons.

Je varie ses plaisirs; je lui en crée partout. J'anime pour elle jusqu'aux rives de l'Adour; à un exercice salutaire succèdent l'amour et le repos. Elle sourit à mes efforts soutenus, elle m'en sait gré, et, au milieu de nos jeux, elle se

tourne vers Paris; sa figure se glace; un soupir mal étouffé parvient jusqu'à moi. Je l'ai entendu, il a froissé mon cœur. Elle le voit, elle le sent, elle se précipite dans mes bras, elle me comble de caresses; elle croit donc me devoir une réparation. Le trait acéré de la douleur est donc toujours dans son sein!

Que faut-il pour l'en arracher? Quel homme pourrait faire plus que moi? Que je la voie gaie et confiante, et je serai récompensé.

Son état n'est plus douteux; il commence même à se manifester. L'amour maternel n'a point de bornes, et cependant il rapproche à chaque instant davantage de celui à qui on doit le bonheur d'être mère. L'enfant chéri placé entre eux est le médiateur aveugle et puissant qui sollicite, qui obtient l'oubli de tous les torts.

Pénétré de cette vérité, je lui parle

de notre enfant. Des trois, je ne fais qu'un tout indivisible, aimant, heureux. Elle sourit à cette idée; un sentiment nouveau l'anime, la pénètre. La sérénité est sur son front; la joie est dans son cœur. Elle est inaccessible à ces tristes sensations, qui, malgré mes soins empressés, se reproduisaient trop souvent.

Ton fils, lui dis-je, quand elle redevient sombre et silencieuse..... Elle écoute, elle répond; la conversation s'engage; l'enfant en est constamment l'objet. Je suis loin de sa pensée peut-être; mais son imagination n'est plus à Paris, dans cette église..... Elle est là près de moi, tout à ce que je lui dis. Ses yeux se portent sur son sein; elle le regarde avec attendrissement; une douce larme s'échappe de sa paupière.... Cher enfant! tu n'es pas né, et déjà tu es le bienfaiteur de ta mère!.....

Il en est une encore..... seule, sans

appui, elle redoute le moment tant désiré ici. Son œil contristé s'éloigne de son sein; s'il s'y porte involontairement, il ne trouve que des larmes. Elle pleure aussi..... sa malheureuse fécondité.

Et qu'a-t-elle fait qui la condamne à l'abandon? pourquoi cette inexplicable différence?.... Qui la surpasse en beauté, qui l'égale en modestie, en douceur, en résignation, qui peut aimer plus qu'elle?... J'ai du moins assuré sa fortune; elle m'a vu retourner à l'autel; elle a dû juger que je l'avais quittée, quittée pour elle... Ne lui devais-je que cela?

Sophie s'arrête, m'examine. Ses yeux se tournent alternativement vers Paris et sur moi..... Et moi aussi je lance des regards avides vers cette cité où j'ai laissé tant de choses, tant de souvenirs! Des souvenirs! je ne les laisse nulle part; ils me suivront partout; ils m'accompagneront dans la tombe.

Sophie laisse échapper un profond

soupir!..... Insensé, que fais-tu? quel nouveau délire t'égare? tu te livres à son impulsion, et tu oublies que Sophie lit au fond de ton ame, que son amour inquiet y démêle ta plus secrète pensée! Reviens à ton épouse, à une épouse charmante, dont l'extrême susceptibilité, fatigante peut-être, prouve le plus exclusif attachement.

Un second soupir, plus pénétrant que le premier, me rend à moi, à elle. Je m'approche, je prends sa main, je la passe sous mon bras; je lui propose de continuer notre promenade; je lui demande de quel côté elle veut prendre: « Tous me sont indifférens quand je » suis seule. — Seule, Sophie! — Vous » venez de franchir les Pyrénées ».

Elle m'a pénétré; je devais le prévoir..... je l'avais prévu. Il faut penser tout haut, quand on a une physionomie expressive: on s'arrête au premier mot, et la figure reste muette.

J'ai dissimulé quelquefois ; je n'ai jamais menti : tout mensonge est une bassesse. Je ne peux prendre sur moi d'en imposer à Sophie; elle ne me croirait pas, et elle m'estimerait moins.

Je lis sur son visage, dans ses yeux. J'interprète ses mouvemens; sa marche même est significative : tout en elle annonce un chagrin concentré, mais violent. Malheureux ! j'ai perdu en un instant le fruit de trois mois de soins !

Je la ramène. Toujours plus mécontent de moi, je m'efforce de lui parler : je ne lui adresse que des mots; elle y répond par un sourire amer et douloureux.

Dans l'état de souffrance où je suis, on a besoin d'épancher son cœur. Je cherche madame d'Elmont. Elle m'écoute avec indulgence; elle admet ma justification, elle me plaint. « Mais, » ajoute-t-elle, l'amitié et l'amour voient » le même objet sous des rapports bien

» différens. L'une aime à pallier, à atté-
» nuer les torts supposés ou réels; ou-
» blier ce qui la blesse est pour elle une
» jouissance. L'autre n'oublie rien; il
» compte, il accumule, il exagère tout;
» il ne cherche pas de preuves, le soup-
» çon lui en tient lieu. Il juge, il con-
» damne aussi promptement qu'il accuse.
» Doublement malheureux, quand il a
» prononcé, il s'attendrit, il s'afflige, il
» revient, pour s'éloigner encore. La jeu-
» nesse s'use dans ces alternatives, et,
» quand l'âge a dissipé le prestige des
» sens, qu'on examine froidement le
» passé, on sent, mais trop tard, qu'on
» a fait volontairement son malheur. On
» rit des chimères auxquelles on atta-
» chait tant d'importance; on ne voit
» plus que des bagatelles dans ce qu'on
» décorait du nom pompeux de catas-
» trophes.

» Vous devez reconnaître ma fille
» dans la première partie de ce second

» tableau; mais loin de la blâmer, sup-
» posez un moment que vous partagiez
» son cœur, que vous ayez seulement
» lieu de soupçonner un partage, votre
» caractère impétueux vous permettrait-
» il de vous renfermer dans les bornes
» d'une douleur passive? Elle souffre,
» elle ne se plaint pas : que peut-elle de
» plus pour votre tranquillité?

» Prenez garde cependant que son
» cœur est tout amour; qu'il s'affecte
» dans la proportion de sa sensibilité;
» que ses forces ne sont pas inépuisa-
» bles, et qu'une douleur soutenue est
» une lime sourde, qui, à la longue,
» ronge tout. Votre conduite envers ma
» fille mériterait les plus grands éloges,
» si elle vous coûtait quelque chose. Mais
» il vous suffit de laisser aller votre cœur
» pour calmer le sien, naturellement
» soupçonneux et jaloux. Continuez d'op-
» poser vos soins et une patience inalté-
» rable à des peines cuisantes, que vous

» causez sans doute, et que vous seul
» pouvez dissiper.

» Ne croyez pas qu'en rapportant à
» vous les chagrins de Sophie, je pré-
» tende blâmer l'espèce d'attachement
» que vous conservez à Fanchette. Mé-
» pris à l'homme qui délaisse, qui oublie
» sans retour la femme qui s'est donnée
» à lui, et qui a un gage de sa faiblesse!
» Ma fille croit voir de l'amour où je ne
» trouve que l'intérêt que doit éprouver
» un cœur honnête, et si la prévention
» lui permettait de réfléchir, elle senti-
» rait, comme moi, que la femme pour
» qui on fait tout, à qui on sacrifie tout,
» est nécessairement celle qu'on pré-
» fère ».

Ah, je m'aperçois que je n'ai pas dit la vérité, toute la vérité à madame d'Elmont. Elle pense qu'un simple intérêt.... Je ne peux me résoudre à la dissuader. Qu'elle soit au contraire mon appui auprès de sa fille, qu'elle la persuade; elle

y parviendra, je l'espère. Moi, je m'efforcerai de me vaincre, de me posséder, au moins, de ne jamais renouveler ces scènes douloureuses.

Je prie madame d'Elmont de m'accompagner chez sa fille. Je sais combien la présence d'un tiers soulage celui qui s'attend à des reproches, combien elle en adoucit l'expression. Ah, puis-je craindre une expression dure de la part de Sophie!

Nous entrons. Elle est sur une chaise longue, dans un état d'abattement qui me touche autant qu'il m'inquiète. Je ne suis plus que l'impulsion d'un cœur qui s'éloigne quelquefois d'elle, mais qui lui appartient, qui ne peut s'en détacher. Il ne lui échappe pas une plainte, mais elle n'entend plus ce langage qui la fit si souvent tressaillir d'amour et de volupté. Elle n'y répond plus, elle est sourde aux représentations, aux instances de sa mère. La raison, qui s'ex-

prime par la bouche de cette femme estimable, a perdu son empire. Il n'y a plus ici ni union, ni harmonie. Parviendrai-je à les faire renaître, ou suis-je condamné à aimer seul?

Aimer seul! Quel mot! Quelle idée cruelle il présente! Quel état que le mien, si Sophie le prolonge! Chaque heure, chaque instant le rendront plus insupportable. N'importe, je serai tout à elle, je remplirai tous mes devoirs.

Que dis-je, elle n'a pas oublié ces mots prononcés avec l'accent le plus tendre, dans une circonstance bien plus affligeante pour elle. « Ah, me disait-elle, lorsqu'elle m'eût remis cette lettre » qui nous a perdus tous deux, si vous » pouvez vivre sans moi, je ne peux vivre » sans vous ».

Je lui rappelle ses paroles; je prie, je presse, je m'humilie, et je n'en rougis point: le moyen qui la rendrait au bonheur ne peut être indigne de moi. Elle

répond enfin; mais son sein s'agite, sa voix est altérée, le reproche est sur ses lèvres; il y expire : me ménager, c'est m'aimer encore.

Elle ne m'adresse que des choses insignifiantes, mais du moins elle a parlé. Je parle à mon tour; j'emploie la plus puissante de mes ressources; je lui parle de son fils. « Vous l'aimerez, dit-elle, » jurez-moi que vous l'aimerez. — Sophie, que m'annonce ce ton solennel » et prophétique! Il me glace d'effroi ». Je la presse dans mes bras, sur mon cœur; elle reçoit mes caresses, elle y est insensible.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et rien n'a changé ici. La douleur s'y est fixée; j'ai perdu le pouvoir de l'en bannir, et j'ai la force de la supporter.

Cette figure, brillante, il y a si peu de temps, de jeunesse, de santé, de fraîcheur, est éteinte et flétrie. Sophie

n'est plus que l'ombre d'elle-même
dépérit, je ne peux ni me le dissim
ni me pardonner des maux que j'a
naître, que mes imprudences on
mentés, qui tuent cette tendre victi

Voyage funeste! Sans la folie qui
a conduits à ce château d'Ermeu
n'eusse distingué, je n'eusse aimé qu
Elle serait heureuse, et mon bon
égalerait le sien.

Hommes insensés, imprévoyans,
jouons avec la passion naissante
flatte, elle attire; le masque des
des jeux cache ses formes effraya
nous nous livrons en aveugles. Bi
le charme s'évanouit : une main c
s'appesantit sur nous; elle nous co
sous la verge du remords : des joui
ces passagères sont payées par des
mes de sang.

Réflexions tardives et inutiles
tourneront-elles le coup qui me
nace? Elles le rendront plus cruel

Mais est-il donc impossible de le prévenir? La persuasion m'a-t-elle fui sans retour? Elle aime encore, et je désespère!

Je vais à elle, je tombe à ses pieds, je la conjure de vivre pour son fils et pour moi. Je lui peins le bonheur passé, je le pare de nouveaux charmes; je lui prouve qu'il suffit d'un acte de sa volonté pour le rappeler, le fixer à jamais. J'invoque sa raison, sa générosité; je reviens à son fils, à moi, au vœu ardent de conserver une épouse adorée, au besoin que ce malheureux enfant aura bientôt d'une mère. Elle est ébranlée, attendrie, elle me presse la main!..... Faveur inappréciable aujourd'hui, et dont j'avais perdu l'habitude!

Elle n'éprouve point le dégoût de la vie, dit-elle; elle consent à prolonger la sienne; elle la consacrera tout entière à son fils. « Mais toi, que me veux-» tu? Que puis-je pour toi! t'offrir l'as-» pect fatigant d'une femme qui a perdu

» tous les agrémens qui t'avaient séduit.
» Sans force, presque sans vie, je suis
» encore tout amour, et je ne peux plus
» en inspirer.

» — Ainsi, toujours prompte à te créer
» des chimères, tu méconnais ta puis-
» sance et mon cœur! Est-ce de tes
» charmes seuls qu'il fut, qu'il est ido-
» lâtre? N'est-il pas entraîné par la
» réunion précieuse de toutes les qua-
» lités? Ces charmes, que tu crois flé-
» tris sans retour, ne renaîtront-ils pas
» quand tu l'auras fortement voulu? So-
» phie, tu n'as que vingt ans, et tu dé-
» sespères de la nature! Seconde-la,
» et cette fleur, languissante sur sa tige,
» se relèvera plus fraîche et plus bril-
» lante. De la confiance, de la gaîté,
» et ces tendres épanchemens qui fai-
» saient le charme de notre vie, voilà
» les moyens que t'offrent l'amour, qu'il
» met à ta disposition, et qui te rendront
» à tous ceux qui te chérissent ».

En

En lui parlant ainsi, je la couvre de baisers. Son teint s'anime, le sourire reparaît sur ses lèvres; une nuance de volupté se montre dans ses yeux; elle s'accroît graduellement, elle parvient à son comble..... « Encore un moment » heureux, dit-elle. Je n'en espérais plus... » Je ne croyais pas pouvoir supporter » ces délices..... Ah, Francheville, en- » core..... encore..... Que cette mort se- » rait douce »!

Ces mots m'arrêtent; ils me font frissonner. Je la regarde; sa physionomie conserve l'expression du plaisir, mais sa faiblesse est extrême.

Je m'assieds auprès d'elle; je me reproche mon imprudence, je m'accuse, je me repens. « Je m'attendais à ce re- » tour, dit-elle. Je n'ai rien obtenu que » de la complaisance et de la pitié. Non, » je ne peux plus inspirer d'amour ».

Est-il possible d'empoisonner ainsi les plus doux momens, de déchirer un

cœur avec cette froide cruauté, de tourner, de retourner sans cesse le fer dans la blessure! Je suis au désespoir; mais aussi ma patience s'épuise. Je sens l'impossibilité de résister plus long-temps à l'injustice, à la multiplicité de ces inculpations; je vais éclater..... Malheureux, possède-toi, elle est mourante!

Je lui dérobe un juste ressentiment. Je vais l'exhaler auprès de madame d'Elmont.

« Persévérez, me dit-elle, soyez tou-
» jours bon, généreux. Peut-être, hélas!
» votre indulgence ne lui sera pas long-
» temps nécessaire ».

Cette dernière pensée me ramène auprès de Sophie impassible et résignée. Un faible cri lui échappe; il est suivi d'un second. La nature semble faire des efforts soutenus. Vais-je être père?..... Oui, tout l'annonce, et le terme n'est pas arrivé.

Nouveau sujet d'alarmes! N'en avais-je

pas déjà assez? Cependant Richelieu, né aussi à sept mois, est mort octogénaire. Oui, mon enfant peut vivre; il vivra pour être le consolateur de son père, et son appui près de sa mère infortunée.

On n'avait pu prévoir que les secours deviendraient sitôt nécessaires, et l'homme de l'art, à qui elle a donné sa confiance, habite la ville de Pau. Dix lieues à faire! Il est impossible qu'il arrive assez tôt. Je fais partir Georges et ses camarades; je les envoie aux villes les plus prochaines. Je leur ordonne de consulter la voix publique, de choisir d'après elle, et surtout de faire une extrême diligence.

Madame d'Elmont et Justine lui donnent les premiers soins. Je suis là, toujours là. Elle semble me voir avec satisfaction. Elle m'appelle, elle me prend la main; elle m'attire près d'elle; elle semble vouloir m'unir à son enfant. Elle me donne le doux nom de père;

elle me sourit. Ah! elle a tout oublié pour se livrer au plaisir d'être bientôt mère, et mon enfant la rattachera à la vie.

Les douleurs cessent et se reproduisent; elles se dissipent et se font sentir encore; mais elles sont faibles et deviennent rares. Le reste de la journée et une partie de la nuit se passent dans ces alternatives. Je suis tranquille, et j'attribue ces douleurs passagères à une suite d'émotions bien opposées. Je me persuade qu'elles disparaîtront tout-à-fait. Espérance! hochet de tous les hommes!

A minuit Georges revient; la figure et le ton de celui qu'il me présente inspirent la confiance. Philippe, un de ses camarades, en amènent un second, un troisième. Ils se réunissent autour de Sophie. Ils l'examinent, ils délibèrent. Mes yeux ne cessent d'interroger les leurs; je n'y remarque rien d'inquiétant.

Ils m'invitent à me retirer, à engager madame d'Elmont à me suivre : nous répondons que nous sommes inséparables de Sophie. Ils annoncent un accouchement prochain, et peut-être difficile : raison de plus pour ne pas nous éloigner.

Toujours des douleurs, mais faibles et courtes. L'un des trois, pour lequel les autres semblent avoir de la déférence, me tire à l'écart. « La nature est » sans force, me dit-il tout bas; il est à » craindre que seule elle n'opère pas la » délivrance ». Sophie ne nous a pas perdus de vue. Elle a remarqué un frémissement dont je n'ai pas été maître. « Faut-il mourir, s'écrie-t-elle douloureusement, avant d'avoir vu mon enfant ! — Vous ne mourrez point, madame, mais votre état demande des » précautions; il prescrit des mesures » indispensables ». Il profite de ce moment d'alarme pour parler d'instru-

mens. Leur aspect produit toujours une sorte de crise. Il est probable que celle-ci n'augmentera pas, et il ne veut pas la renouveler. Je le tire à l'écart à mon tour. Je l'interroge. « Vous êtes un » homme, me dit-il; vous en déploie- » rez, s'il le faut, le caractère et l'éner- » gie. Je ne dois pas vous cacher que » je ne réponds de rien ».

Non, je ne suis plus homme; non, je n'ai ni caractère, ni énergie, quand je tremble pour elle; je ne suis plus qu'un faible enfant. Ma douleur éclate, je le sens, et je ne peux m'éloigner.

C'est elle qui peut-être me sera ravie dans quelques instans, dont j'ai flétri, abrégé les beaux jours; c'est elle qui m'appelle, qui me console. Elle partage ses tendres soins entre sa mère et moi. Il semble que ce soit nous qui soyons menacés. Elle nous remercie du tendre intérêt que nous lui portons! Elle regrette de m'avoir tourmenté! elle me

demande pardon, à moi, l'unique cause de ses chagrins.

Les accoucheurs nous invitent à ménager la malade, à prévenir toute espèce d'émotion. Ils nous prient, pour la seconde fois, de passer dans la chambre voisine. Pourquoi exiger que nous sortions? Ont-ils désespéré d'elle? Ils ajoutent que le moment d'opérer est arrivé. Madame d'Elmont persiste à vouloir aider sa fille. Moi, je ne sais que souffrir.

Je m'éloigne de quelques pas; je vois les apprêts effrayans..... « Adieu, bon » ami, adieu, me dit Sophie ». Je revole à elle; je la tiens embrassée; on emploie la force pour m'en détacher. Justine appelle Georges et Philippe; ils m'entraînent à l'extrémité de la maison; ils m'y gardent à vue, et là, j'attends mon sort dans les plus douloureuses angoisses.

Je prête l'oreille; je n'entends pas

un cri..... Peut-être l'éloignement..... peut-être aussi son extrême faiblesse..... « Va, Georges, va à la porte de sa cham-
» bre; je te promets de ne pas m'échap-
» per. Va, écoute, et reviens à chaque
» instant me rendre ce que tu auras
» entendu..... ».

Georges ne revient pas. « Va, Phi-
» lippe, par pitié, tire-moi de l'incer-
» titude affreuse où je suis. — Si mon-
» sieur veut me promettre comme à
» Georges..... — Je promets, je tien-
» drai..... Va ».

Humanité cruelle et mal entendue! Ils veulent ménager mes yeux; ils ne sentent pas qu'ils torturent mon cœur.

Je ne peux résister plus long-temps à ce que je souffre. J'oublie de vaines promesses; je sors, je m'élance, j'arrive..... Je suis arrêté par madame d'Elmont, fondante en larmes, et ne pouvant articuler un mot. « C'en est fait,

» m'écriai-je », et je tombe privé de sentiment.

Je me retrouvai sur mon lit. Madame d'Elmont, assise près de moi, s'abandonnait à sa douleur..... Je veux la revoir encore; je veux chercher la vie sur ses lèvres, l'animer de la mienne : mes gens se jettent devant moi. « Laissez-le, dit madame d'Elmont; qu'il la » voie, qu'il lui adresse ses tendres et » vains regrets; qu'il pleure, et qu'il se » soulage.

» — Il est donc vrai..... c'en est donc » fait !..... Et l'enfant? le malheureux » enfant !..... Vous baissez les yeux; » vous n'osez me répondre..... J'ai tout » perdu. Je les ai tués l'un et l'autre.

» Cruels ! vous m'avez ravi son der- » nier adieu; vous m'avez empêché de » recueillir son dernier soupir. Elle eût » répété son pardon; il eût, ce me sem- » ble, modéré ma douleur..... Allons, » marchons, contemplons notre ou-

» vrage..... Qui m'arrête encore? qui me
» tient la main?..... C'est Georges, bai-
» gné dans les pleurs.

» Hé, que me font vos larmes à tous!
» Vous me plaignez, au lieu de me pu-
» nir. Je vais me faire justice; je vais
» voir ma victime ».

Quel spectacle, grand Dieu! cette femme, naguère brillante d'attraits, n'offre plus que l'image hideuse de la destruction, du néant. Il ne reste rien d'elle. Je ne la reconnais plus. Cet organe si doux, si pénétrant, ne résonnera plus à mon oreille. Ce cœur brûlant ne répondra plus au mien. Tout est éteint, tout est mort. La tombe attend sa proie. Orgueil humain, venez vous abaisser ici!

Je m'approche d'elle dans un silence religieux. Je détourne la vue de ce visage défiguré. Je cherche sa main. Cette main, toujours prête à donner le signal du plaisir, est roide et glacée!..... Son

anneau! oh, il ne me quittera plus. Il devait être le gage de son bonheur : il fut celui de sa mort.....

Quel est ce bassin que couvre un voile? Que renferme-t-il?..... Dieu! grand Dieu, un enfant défiguré, presque en lambeaux..... Mes cheveux se hérissent; un mouvement de frayeur me fait tourner la tête, et je retrouve sa malheureuse mère. La mort, partout la mort, toujours la mort!

Images affreuses, dont je ne peux me détacher! Sans mouvement au milieu d'elles, je les redoute et les contemple. Je m'en éloigne, j'y reviens. J'ai la force de toucher encore ce voile funèbre : l'effroi le fait retomber.

« Monsieur, il y a deux grandes heures que vous êtes ici. — Georges, j'y » apprends à mourir. — Monsieur, n'ajoutez pas à ce que je souffre. Suivez-moi, par pitié pour mes cheveux » blancs, pour mes longs services. —

» M'en éloigner, c'est les perdre une se-
» conde fois. Ma place est près d'eux;
» je ne les quitterai plus ».

Mes transports se reproduisent avec une force nouvelle. Je saisis Georges, je l'entraîne près du lit mortuaire : « Vois-tu cette femme? elle est morte » de l'excès de son amour ». Je le pousse vers le bassin, je relève le voile : « Vois-» tu cet enfant? Je l'ai tué dans le sein » de sa mère, et je ne trouve pas de » larmes!..... Des larmes! elles sont la » consolation de l'infortune : le coupa-» ble n'en doit pas répandre..... ».

Que s'est-il passé..... où suis-je?..... Je reviens d'un long évanouissement. Je reconnais madame d'Elmont. Sa douleur me rappelle tout ce que j'ai perdu. Je me lève, je sors; ils me laissent aller. Oh, je prévois ce qu'ils ont fait! J'entre dans cette chambre..... Tout est enlevé, tout a disparu. Il n'y reste rien de ce qui fut à son usage.

« Où l'a-t-on déposée? Je veux le sa-
» voir; je veux aller gémir sur sa tombe...
» Personne ne me répond..... Je trouve-
» rai sans vous l'asile de la mort ».

Je sors, je parcours le village..... Je cherche des tombeaux. J'aperçois un groupe d'enfans qui jouent sur les débris de l'espèce humaine!..... Je ferme les yeux, je pousse des cris..... « Ceux-là
» vivent; ils sont la joie de leurs pa-
» rens..... Le mien est mort!..... Éloi-
» gnez ces enfans, éloignez-les..... ».

Il n'est pas de forces humaines qui puissent résister à la violence, à la continuité de ces secousses. Je me sens défaillir une seconde fois..... Je cesse au moins de souffrir.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Où m'a t-on transporté? Je ne reconnais pas cette chambre, cet ameublement. Combien d'heures, de jours se sont écoulés? Pourquoi suis-je environné de gens que je ne connais pas?... Quel vide dans ma tête et dans mes idées? Il me semble que je suis malade, bien malade : je me sens incapable d'aucun mouvement. Je veux parler; je ne trouve point de voix. Je porte un œil affaibli sur tout ce qui m'entoure.....

Un vieillard affligé relève sa tête abattue. Il me fixe, il vient à moi. « Grand » Dieu, s'écrie-t-il, nous le rendez-vous » pour la seconde fois »! Le son de sa voix ne m'est pas étranger. Je regarde plus attentivement... C'est Georges, mon

bon Georges. Je veux lui tendre la main; je n'ai pas la force de la soulever.

Quel est ce jeune homme qui s'élance vers moi? Il me presse dans ses bras; son œil est humide; sa figure pleine d'expression..... Me trompé-je?.... Non, c'est bien lui, c'est Soulanges. Pourquoi est-il ici? Pourquoi garde-t-il le silence? Je sors d'un songe pénible et sans liaison, et on ne me dit rien qui me rappelle le passé, qui m'éclaire sur le présent.

Une femme! une femme!.... Ah, c'est Justine. Justine! où est Sophie? Pourquoi n'est-elle pas près de moi.... Dieu! Dieu! Il se reproduit, ce passé que j'étais trop heureux d'avoir oublié. Je m'en retrace toute l'horreur..... L'émotion est trop forte; je ne la soutiendrai pas..... Ah, des larmes!..... J'en retrouve enfin. Je me sens soulagé.

Soulanges me parle enfin, et ne raisonne pas. Il ne cherche pas à me con-

soler; il s'afflige avec moi. Il me fait sentir le danger que j'ai couru, la nécessité de me modérer long-temps encore, et il ne m'entretient cependant que de mes peines. Il sait qu'il ne peut m'en distraire; il a l'adresse de me les montrer dans l'éloignement; il les fait, pour ainsi dire, rétrograder. C'est mettre entre elle et moi le voile salutaire de la distance et du temps.

Ainsi ces météores destructeurs, que l'œil distingue à peine, n'excitent que l'anxiété, lorsqu'ils terrifient ceux dont ils menacent la tête.

Je suis à Saint-Gaudens. J'y suis venu sans tenir de route suivie, fuyant les habitations, les enfans, les femmes qui se trouvaient sur mon passage, appelant, invoquant Sophie, mon fils, et la mort. Georges et Philippe me suivaient à une certaine distance. Ce sont eux qui m'ont relevé, privé de force et de sentiment; qui m'ont placé dans cette mai-

son, qui y ont conduit madame d'Elmont, et tous ont veillé sur des jours que je ne désire pas prolonger.

Mon esprit a été aliéné; une fièvre brûlante a desséché mon sang; depuis deux mois je suis dans un état désespéré..... Eh, que m'importe la vie? Un signe avertit Soulanges que ce n'est pas de moi qu'il faut m'entretenir. Qu'il me parle de Sophie.

Au moment où ma maladie s'est développée, madame d'Elmont a envoyé un exprès à Soulanges. Elle ne m'a quitté qu'après l'avoir établi près de moi. Elle est allée déposer dans la sépulture de ses ancêtres les restes embaumés de sa fille et de mon fils. Il n'y a plus rien d'eux dans les Pyrénées. Deux cents lieues nous séparent déjà! Dans l'état où je suis, c'est un monde qu'on a mis entre nous.

Soulanges a le ton d'une profonde sensibilité, et cependant ses expressions

douces et mesurées adoucissent ses tableaux. Il calmerait une douleur ordinaire..... Mais la mienne!

Justine me présente je ne sais quoi, quelque médicament sans doute. Et elle aussi elle devait être mère..... Elle l'est, je m'en aperçois en prenant le remède. Est-elle plus heureuse que moi? N'a-t-elle point à pleurer sur cette innocente créature?

On interprète mal mes signes. Justine sort, et revient avec un enfant beau, plein de vie et de santé. Je détourne la tête avec un serrement de cœur affreux. « Otez cet enfant, ôtez-le..... que » sa mère s'éloigne, c'est une femme; » je ne veux plus en voir ». Voilà les premiers mots que je prononce. Ils sont arrachés par la violence de mes sensations.

Cet état d'exaspération ne pouvait durer. Nos douleurs sont proportionnées à nos forces physiques. Il faut des

organes vigoureux pour sentir avec énergie. Les miens, affaiblis, affaissés, ne sont susceptibles que de mélancolie; mais celle-ci est profonde. Elle ronge, elle mine, elle tue peu à peu. Que lui reste-t-il à faire? je suis déjà mourant.

Quel est cet homme? Mon médecin. « Je trouve beaucoup de mieux, dit-il ». Soulanges répond par un mouvement de tête. « Ah! j'entends : la mémoire » est revenue avec la raison et le juge- » ment. — Et il ne s'en sert que pour » nourrir sa douleur. — Il a déjà trop » du mal physique. Monsieur, l'homme » raisonnable sait donner de justes bor- » nes à tout. L'affliction immodérée an- » nonce absence de principes, ou de ca- » ractère ». Il veut éveiller mon amour-propre, l'opposer à mon cœur : que m'importe ce qu'ils pensent de moi!

Soulanges et lui commencent une conversation qu'ils rendent sans doute agréable et variée. Ils cherchent à me

distraire, à forcer mon attention : je ne peux écouter.

Ils me rappellent cependant le roman astronomique de Soulanges. Il m'a occupé une journée entière; mais alors je n'avais point de remords.

Je m'efforçai de me tourner de l'autre côté : je ne voulais ni voir ni entendre, et ils s'aperçurent bientôt que l'esprit et l'érudition deviennent fatigans quand ils sont déplacés. « Il ne » peut vivre quatre jours dans cet état, » dit le médecin, à voix basse ». J'entends ce que j'ai intérêt à savoir. Dans quatre jours donc tout sera fini. Je croyais qu'il est plus difficile de mourir.

« Il faut le ramener à des sensations » douces, attachantes ». Présomptueux! quels sont donc vos moyens? « Mon- » sieur de Soulanges, il n'y a point à » balancer : employons le grand remède. » — Je ne crois pas qu'il soit temps en- » core. — Peut-être dans deux jours il

» sera trop tard. — Pourra-t-il supporter
» une pareille émotion? — Je l'ignore;
» mais de toutes les affections, celles
» de la joie sont les moins dangereuses,
» et nous sommes réduits à la nécessité
» d'opter ». De quel remède parlent-ils donc?

L'enfant de Justine pleure. Il est dans la chambre voisine! Pourquoi le mettre aussi près de moi? Ce n'est pas cruauté, sans doute; c'est une inexplicable imprévoyance : ils ont cependant vu quel effet a produit sur moi cet enfant..... Je l'entends encore! « Éloignez-le, éloi-
» gnez-le donc. — Pourquoi l'éloigner,
» mon ami? — Sa vie me fait mal. —
» Elle peut rappeler la vôtre. — Elle
» l'abrégera. — Mon ami, revoyez cet
» enfant. — Je consens à mourir; mais
» par grâce, épargnez-moi quelques
» douleurs. — Vous ne m'entendez pas,
» et je crains de m'expliquer. — Parlez,
» je puis tout entendre, hors les pleurs

» de cet enfant. — Vous en avez perdu
» un; mais vous en aviez deux. — Fan-
» chette! Fanchette!..... ».

La force des sels, de l'éther me rouvrent les yeux. « Fanchette, dis-je encore », et mes muscles, long-temps contractés, se distendent; je sens que je souris. J'éprouve un calme bienfaisant, réparateur. Justine est là. Elle tient l'enfant; elle me le présente. Mes bras s'élèvent vers lui; je trouve de la force pour le prendre; je le place à côté de moi. Ma joue touche à la sienne; de douces larmes s'échappent..... Oui, oui, ce remède est bon.

« Et sa mère, sa mère! — Elle est à
» Paris. — Vous cherchez à abuser ma
» douleur. Pour la dernière fois, ôtez-
» moi cet enfant. S'il était le mien,
» Fanchette serait ici. Je l'élèverai, m'a-
» t-elle dit. Il ne passera pas aux mains
» d'une étrangère. Fanchette ne l'a pas
» repoussé au moment de sa naissance;

» elle ne lui a pas refusé son sein; elle » n'a pas voulu qu'une autre fût aussi » sa mère ».

La porte s'ouvre..... c'est elle! oui, c'est elle, je la vois..... je me meurs..... je renais.

Je rapproche l'enfant; j'attire à moi sa mère; je les tiens embrassés tous les deux. Nos larmes se confondent. « Fan» chette, il y a quelques mois tu as sucé » ma blessure; aujourd'hui tu arraches » de mon cœur le trait empoisonné : je » te devrai deux fois la vie ».

Depuis huit jours elle est ici, et elle n'a pas osé m'approcher, se faire entendre! elle s'éloignait pour donner un libre cours à ses sanglots. Elle souffrait comme moi; elle s'éteignait avec moi. « Cher enfant, depuis huit jours tu t'es » abreuvé de larmes. Viens prendre le » sein de ta mère rassurée et heureuse ».

L'innocent entend sa voix; il lui tend les mains, il lui sourit. Elle s'assied près

de moi; elle ouvre son corset. La bouche rosée de l'enfant s'applique à un sein d'albâtre. Elle le regarde avec une expression! Son œil enchanteur se tourne vers moi. Il semble me dire: Vois comme je t'aime en lui.

Quel tableau! quelles sensations il fait naître! Ah, qu'elle soit là, toujours là. Elle seule peut éloigner le souvenir déchirant de la malheureuse Sophie. « Que je te voie toujours; que je me » partage entre toi et mon fils. — Mon- » sieur..... — Fanchette, ne me nomme » pas ainsi. — Mon ami, vous dési- » riez..... — Non, Fanchette, non, plus » de *vous*. L'amour dit *toi*. — Et j'au- » rai tant de plaisir à le dire! Mon ami, » tu désirais un fils, mais..... — Hé » bien, j'embrasse ma fille! pourquoi » ce ton timide? qu'importe qu'un nom » obscur s'éteigne »? Et je les presse encore toutes deux dans mes bras.

Soulanges, cher ami, que ne te dois-je point!

point! tu t'es arraché pour moi aux délices de la capitale. Frivole et sensible à-la-fois, tu as consulté ton cœur; tu y as trouvé ce qui devait ranimer le mien, le rattacher à la vie.

Le médecin fait un signe : l'excellente fille obéit. « Fanchette, tu me » quittes ! — Monsieur, vous sentez » trop vivement. Je ne crois pas devoir » prolonger votre émotion. — Hé, mon- » sieur, croyez-vous qu'elle me soit » moins présente, pour n'être pas ici !

» Vous l'avez voulu, docteur, dit » Soulanges. — Ah, mon ami, qu'il a » bien fait ! — Il ne nous reste mainte- » nant qu'un parti à prendre : c'est de » lui céder. — Je ne cède jamais. — » Vous ne savez pas à quel homme nous » avons affaire. — Il est indispensable » qu'il prenne un peu de repos. — Hé, » monsieur, jouir n'est-ce pas reposer ! » — Tout cela est fort bien; mais je suis » inexorable. J'exige que madame se re-

de moi; elle ouvre son cors . ma fille,
che rosée de l'enfant s'app' bientôt »
d'albâtre. Elle le regar est nécessaire.
pression! Son œil en me le procure.
vers moi. Il semble mmeil doux et pai-
je t'aime en lui.

Quel tablea . je retrouve Fanchette,
naître! Ah. on ami. Le médecin me
Elle seul ls, et, dans un accès de vi-
déchira onne, il jette par la fenêtre
« Que t opiats. Voilà le seul remède
» pa donne, dit-il, en désignant Fan-
» s , mais il faut en user avec une
me discrétion.

Je n'ai eu jusqu'ici que le temps de
voir; je n'ai pas eu celui de l'exami-
er. « Approche-toi, Fanchette, viens,
» que j'achève de te reconnaître. Ah,
» c'est bien toi. Je retrouve tes char-
» mes, ta gaîté, tes grâces, ton aima-
» ble abandon, ce tout inconcevable,
» dont tu ne connais pas la puissance,
» mais auquel il est impossible de ré-

r. Fanchette, donne-moi ta main :
ois mieux quand je te touche.
moiselle, retirez votre main,
ons. Vous m'avez prouvé à
nutilité des précautions, et je
prendrai pas ici. Observez seu-
ment que l'ivresse des sens est mor-
» telle dans l'état de faiblesse où se
» trouve Francheville. Rappelez-vous
» que vous êtes venue de Paris en poste;
» que vous ne vous êtes pas arrêtée
» deux heures en route; que vous avez
» passé ici huit jours dans le déses-
» poir et les larmes; qu'un sang à demi
» brûlé portera le ravage dans les veines
» de votre Honorine; qu'il est urgent
» de rendre au vôtre une fraîcheur sa-
» lutaire.

» — Il a raison, Fanchette; nous n'a-
» vons plus le droit de vivre pour nous :
» tout pour Honorine »!

Ils vont souper ici, près de moi. Je
la verrai une grande heure encore, et

elle me laissera en sortant l'espoir du lendemain.

Quoi, déjà! les heures sont quelquefois si longues! qu'elles sont courtes aujourd'hui! elle va me quitter; elle me présente ma fille. Derrière la figure de l'enfant, j'ai rencontré la sienne..... Soulanges ne m'a vu prendre qu'un baiser.

Justine est maintenant au service de Fanchette; c'est mon bon Georges qu'on établit près de moi. Être heureux, qui ne se doute pas de son bonheur! Le long cours de sa vie est un jour sans nuages. Peu de jouissances, sans doute; mais les gens passionnés les achètent si cher!

Il est causeur, quand cela me convient. Il m'apprend bien des détails que j'ignorais, et tous prouvent le dévouement absolu de Soulanges, l'amour inépuisable de Fanchette.

Elle a pleuré Sophie. « Elle aimait

» monsieur de Francheville, a-t-elle dit,
» je pleure sur elle et sur lui. Georges,
» parle-moi encore de Fanchette; répète-
» moi souvent son nom..... Ce n'est pas
» cela, Georges, tu m'endors... — Alors,
» monsieur, je suis le conteur qu'il vous
» faut ».

Elle a devancé l'aurore; elle paraît avec elle. Mais l'infatigable Soulanges est là. Les surveillans rendent les caresses plus rares, mais plus douces. Un baiser pris à la dérobée en vaut vingt.

Le médecin est enchanté de mon état. Il ne se doute point que nous nous sommes un peu écartés de l'ordonnance. Voilà ces messieurs ! ils prescrivent la diète, on mange, et on guérit.

Je roule dans ma tête un projet bien simple, bien naturel, que le monde désapprouvera, et que le lecteur devine aisément. Celle qui, sans naissance, sans fortune, sans état, sans considération, a balancé constamment dans

elle me laissera en sortant l'e[illegible]
lendemain. [illegible]s,

Quoi, déjà! les heures [illegible] urs
fois si longues! qu'elle [illegible] du
aujourd'hui! elle va [illegible] cons-
me présente ma fill[illegible] ue de
de l'enfant, j'ai re[illegible] pour me
Soulanges ne r[illegible] a ménagé sa
baiser. [illegible] s elle, qui m'a

Justine est [illegible] passer dans ses bras,
Fanchette; [illegible] larmes à sa mort pré-
établit pr[illegible] au premier mot de Sou-
ne se d[illegible] revenue à moi, que le destin
long [illegible] avoir conservée pour la conso-
nuar[illegible], le bonheur du reste de ma vie;
m[illegible]-là, dis-je, n'a-t-elle pas des titres,
[illegible] droits incontestables, sacrés? Que
[illegible] opposera l'opinion? des préjugés.
Je leur oppose, moi, l'équité et l'amour.

« Mes amis, écoutez-moi : l'homme
» prêt à finir se détache du monde et
» de ses illusions. Il voit les choses sous
» leurs véritables rapports; il les juge

partialité. Pourquoi ceux que
mbler un jour la poussière
ux, établissent-ils entre
tions ridicules? pour-
ugent, qui s'appré-
ent un attrait qui les
nment l'un vers l'autre,
raient-ils pas les barrières
es conventions bizarres leur op-
nt? Fanchette, ma séduisante, ma
ne amie, toi qui m'as consacré tout
être, et à qui j'appartiens désor-
is sans retour, te laisserai-je en
tte à l'humiliation qui poursuit une
e sensible et faible? en serai-je
ins Francheville, quand tu seras
n épouse? je ne serai pas descendu
s yeux scrutateurs du monde; je
rai élevée jusqu'à moi. Fanchette,
veux répondre; je te pénètre. Point
mots, des choses. Parle, j'écoute.

— Mon ami, ta proposition ne
étonne point; tu devais me la faire;

mon cœur celle qui avait tout ce qui éblouit, attache et fixe les hommes, n'est-elle pas l'objet que j'ai toujours préféré? Celle qui n'a jamais prétendu à rien, que l'amour désintéressé a constamment conduite, qui, à l'issue de mon combat, a exposé sa vie pour me conserver à sa rivale, qui a ménagé sa fierté, qui a ployé sous elle, qui m'a vu sans murmurer passer dans ses bras, qui a donné des larmes à sa mort prématurée, qui au premier mot de Soulanges est revenue à moi, que le destin semble avoir conservée pour la consolation, le bonheur du reste de ma vie; celle-là, dis-je, n'a-t-elle pas des titres, des droits incontestables, sacrés? Que leur opposera l'opinion? des préjugés. Je leur oppose, moi, l'équité et l'amour.

« Mes amis, écoutez-moi : l'homme » prêt à finir se détache du monde et » de ses illusions. Il voit les choses sous » leurs véritables rapports; il les juge

» avec impartialité. Pourquoi ceux que
» doit rassembler un jour la poussière
» des tombeaux, établissent-ils entre
» eux des distinctions ridicules? pour-
» quoi ceux qui se jugent, qui s'appré-
» cient, qui éprouvent un attrait qui les
» attire constamment l'un vers l'autre,
» ne franchiraient-ils pas les barrières
» que des conventions bizarres leur op-
» posent? Fanchette, ma séduisante, ma
» digne amie, toi qui m'as consacré tout
» ton être, et à qui j'appartiens désor-
» mais sans retour, te laisserai-je en
» butte à l'humiliation qui poursuit une
» fille sensible et faible? en serai-je
» moins Francheville, quand tu seras
» mon épouse? je ne serai pas descendu
» aux yeux scrutateurs du monde; je
» t'aurai élevée jusqu'à moi. Fanchette,
» tu veux répondre; je te pénètre. Point
» de mots, des choses. Parle, j'écoute.

» — Mon ami, ta proposition ne
» m'étonne point; tu devais me la faire;

» je l'attendais; mais il doit me suffire
» d'en avoir été jugée digne. — Fanchette,
» que vas-tu dire! — Aussi tendre, aussi
» délicate que toi, je n'avilirai point
» l'homme que j'adore. — M'avilir! ah,
» Fanchette, quelle opinion as-tu donc
» de toi! — Mon ami, ces conventions,
» que tu appelles des préjugés, sont
» respectables : c'est sur elles que re-
» pose l'ordre social. Il indique des pla-
» ces, il marque des distances. Cent
» mille individus qui voudraient tout
» rapprocher à-la-fois, détruiraient tout.
» Destiné par ta naissance, par tes ta-
» lens, à remplir les grandes places;
» appelé à être un des conservateurs de
» cet ordre que tu veux intervertir au-
» jourd'hui, que répondrais-tu à ceux
» qui seraient tentés de t'imiter, et qui,
» forts de ton exemple, te diraient :
» Celle que vous avez honorée du nom
» de votre épouse est aussi une fille de
» néant? — Ce que je leur répondrais!

» Elle m'a sauvé deux fois la vie, et elle
» n'a que des vertus. Tu n'as point d'an-
» cêtres? Vénus n'en avait pas; en fut-
» elle moins la reine des amours?

» — Mon ami, je ne dépends que de
» moi; je n'ai point d'entours; le blâme
» ne peut m'atteindre. Je vivrai avec toi
» et pour toi. Fière d'avoir refusé le plus
» précieux des titres, je le serai encore
» d'être ta maîtresse. — Hé bien, Fan-
» chette, as-tu fini? n'as-tu plus rien à
» m'opposer? Je laisse tes objections,
» et je lève tous les obstacles. Je réalise
» ma fortune; je t'épouse; je passe avec
» toi dans l'Amérique septentrionale. On
» ne demande point là quels étaient les
» aïeux d'une femme charmante, qui fait
» les délices de la société, parce qu'elle
» n'en a pas besoin. — Non, mon ami, je
» ne t'enlèverai point à ta patrie; elle ré-
» clame tes services; tu les lui offriras.
» Tes loisirs appartiendront à Fanchette;
» son amour attentif les embellira.

» — Soulanges, vous êtes désintéressé, équitable; prononcez entre nous.

» — Vous avez fait tous deux votre devoir. Je n'établirai pas à quel point vos motifs sont admissibles ou faibles. Une discussion est inutile avec des personnes qui tiennent aux principes, et qui ont du jugement. Mademoiselle, les années passent rapidement; ce charme qui se répand jusque sur votre faiblesse s'évanouira enfin. Que ferez-vous de votre vieillesse, quand la société, que vous aurez cessé d'éblouir, vous délaissera? Vous avez un enfant : que lui répondrez-vous, s'il vous reproche un jour de l'avoir volontairement privé de son état et du nom de son père? Honorine est un lien qui vous unit déjà : elle sera votre excuse aux yeux du monde, quand vous en aurez contracté un plus fort.

» Il prend l'enfant, il me le remet : Mademoiselle, le père et la fille sont

alement à vous; vous ne les séparepas.

ois-tu, me dit-elle, qu'il ne m'ait as coûté de te combattre? n'as-tu pas » jugé que j'ai été soutenue par l'orgueil » flatteur de tout te sacrifier? ne sens-tu » pas avec quel sentiment délicieux je » prendrais ton nom et ton rang, j'a» vouerais publiquement mon amour; » avec quel empressement, quelle active » constance je m'efforcerais de justifier » une élévation qui blesse les conve» nances? Souviens-t'en, mon ami : t'a» dorer, te trouver un moment, te pos» séder, avec la certitude de te perdre » un moment après, était pour moi » le bien suprême. Quel nom donner à » la destinée qui m'attend! Mais, Fran» cheville, cette inexprimable félicité » durera-t-elle? Si le temps amenait la » froideur, le dégoût; si tu réfléchissais » à des espérances fondées et perdues » sans retour; si un mot, un seul mot

» annonçait des regrets! ah, Franche-
» ville, que deviendrais-je? ta chaîne est
» légère aujourd'hui : quel fardeau pour
» moi que celle que tu t'efforcerais de
» rompre, et que tu me reprocherais de
» t'avoir donnée! — Arrête, Fanchette,
» arrête. Ne prévois pas un avenir qui
» n'existera jamais. As-tu remarqué dans
» ma conduite, dans mes procédés, dans
» mes discours, dans les choses même
» les plus indifférentes, rien qui an-
» nonçât l'ingratitude ou la dureté?
» L'amour peut s'éteindre sans doute
» dans le cœur d'un galant homme; mais
» combien de dédommagemens n'a-t-il
» pas alors à offrir! L'estime, l'amitié,
» la confiance ne suffisent-elles pas aux
» glaces de la vieillesse? Mais pourquoi,
» rayonnante encore de jeunesse et d'at-
» traits, franchis-tu une suite d'années
» qui appartiennent aux amours et aux
» plaisirs? Employons-en le cours, tâ-
» chons de le prolonger; et lorsqu'enfin

» la volupté aura fui loin de nous, nous
» en parlerons, pour en reparler en-
» core; nous en retrouverons les traces
» dans le bonheur de nos enfans ».

Un baiser, mille baisers sont sa réponse. Il est convenu que nous serons unis quand les bienséances le permettront, et qu'en attendant.....

« Combien de jours faudra-t-il en-
» core attendre? — Autant que l'ordon-
» nera le médecin. — Ah, Fanchette, il
» a interdit les baisers, et tu vois quel
» bien ils me font! — Plus bas, mon ami.
» Monsieur de Soulanges nous écoute,
» et tu n'as pas oublié les portes fermées
» à double tour, les clefs sous le traver-
» sin..... — En vérité, mademoiselle,
» vous n'êtes pas plus raisonnable que
» lui. — Hé, monsieur, ma pauvre tête,
» mon cœur sont dans l'ivresse : sais-je
» ce que je fais, ce que je dis »?

Je me porte bien, fort bien. Je me

lève, je marche..... les jambes un peu faibles cependant. Ah, cela m'autorise à prendre le bras de Fanchette; nous faisons quelques tours de chambre, et quand le régulateur Soulanges a le dos tourné.....

Justine l'appelle; il la suit; elle ferme la porte; j'ouvre mes bras; Fanchette s'y précipite. Délices toujours nouvelles, vous allez donc renaître! « Mon ami, sois » prudent. Songe que le cher enfant n'a » pas quatre mois encore..... ».

Ai-je été prudent? je l'ignore; mais je sais que j'ai été heureux, parfaitement heureux; et je consentais à mourir! je n'étais pas dégoûté de la vie; mais je ne croyais plus au bonheur. Je l'ai retrouvé, tel qu'il se présenta à moi à l'auberge de Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la grotte d'Eustache, dans le petit lit de la rue Saint-Antoine, et jamais, je le sens, je l'avoue, je n'en ai goûté d'aussi pur, d'aussi vif. Ah, Fan-

chette, c'est toi que j'ai aimée, que j'aime, que j'aimerai par-dessus tout.

« Parbleu, Justine, c'était bien la peine » de me déranger pour une semblable » vétille! il est arrivé un malheur, disiez-» vous d'un air affecté, et il s'agit d'un » lapin qui s'est cassé la patte »!

Elle est toujours fine, toujours obligeante, cette Justine! Je la remercie par un coup-d'œil imperceptible. Soulanges me logerait à un bout de la ville, Fanchette à l'autre; il ferait griller les portes et les fenêtres, Justine trouverait les moyens de nous réunir.

Il est convenu que dans huit jours nous rendrons Soulanges à Paris et aux plaisirs. Nous voyagerons pendant le reste de l'année, et nous rentrerons dans la capitale sur les ailes de l'hymen et de l'amour.

Le médecin a cessé de me voir, Soulanges de me surveiller. Nous sommes libres, parfaitement libres. Les jours,

les nuits se succèdent, se ressemblent, et paraissent toujours nouveaux.

Tout est prêt; nous partons demain; nous quittons les Pyrénées. Ce départ réveille de tristes et attachantes idées. Elles m'agitent, elles me tourmentent. « Mon ami, pourquoi me dissimuler » quelque chose? Je n'ai pas mis d'obs- » tacle à tes transports; t'interdirai-je » un souvenir? Viens, viens avec moi » donner une dernière larme à la jeu- » nesse et au malheur ».

Nous sortons; nous observons en route un silence religieux; nous entrons dans le dernier asile. Sous des arbres antiques s'élève un monument à-la-fois noble et simple. Elle dirige mes pas de ce côté. Je m'approche, je lis..... Je croyais aller à ma ferme, y visiter cette chambre où s'est passée la dernière scène. Je la croyais transportée à Paris.... On a bien fait de me le dire.

C'est donc ici qu'elle repose! Cette

terre, que je presse de mes genoux, doit couvrir tour à tour les objets de notre vénération et de notre culte. Qu'en reste-t-il quand vingt générations sont enfouies après eux?..... quelques livres..... qu'on ne lit plus.

Cette réflexion amène un profond soupir. Je regarde Fanchette; ses yeux sont fixés sur moi. Chacun de nous semble dire de l'autre : Ce sera là aussi sa destinée..... Éloignons ces sombres idées; échappons au néant; rentrons dans le séjour de la vie.

« Dis-moi, Fanchette, qui s'est occupé » de couvrir décemment les restes de » Sophie?.... Tu rougis! c'est répondre ». Je l'embrassai avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

« Mon ami, il te reste à consommer » un acte de justice. La mère est morte » avant sa délivrance. L'enfant, mutilé, » a donné cependant quelques légers » signes de vie. La loi t'autorise, dit-

» on, à dépouiller madame d'Elmont.....
» — Fanchette, j'ignorais que j'eusse un
» devoir à remplir : je te remercie de
» me l'avoir indiqué ».

A notre retour à Saint-Gaudens, je signe, et j'expédie une renonciation formelle à tous mes droits sur les biens de feu madame de Francheville. Quelle femme que celle qui m'estime assez pour ne jamais douter de moi, et qui n'oublie rien de ce qui peut flatter ma sensibilité, et ajouter à ma réputation!

Nous ne pensons plus qu'à nous éloigner de ces lieux si tristes et si chers à-la-fois, où j'ai tout perdu, tout retrouvé. Nous avons une voiture spacieuse, où nous prendrons Justine avec nous. Elle se chargera quelquefois d'Honorine : Fanchette ne se doit pas tout entière à l'amour maternel.

Je donne à mon bon Georges une carriole commode. Philippe, armé d'une

carabine toute neuve, nous servira d'escorte.

Nous sommes en route, et je m'aperçois bientôt que Justine est de trop. Elle a un œil perçant, qui intercepte la pensée, et qui quelquefois fait rougir Fanchette. Allons, au premier gîte, je changerai ces arrangemens-là. Je mettrai Justine avec Georges. Mais Honorine? Hé bien, je la tiendrai à mon tour: je suis son père pour quelque chose, et je ne dois pas avoir les bénéfices sans les charges.

« Mon ami, dînera-t-on bientôt, me » dit Fanchette? » Il n'y a pas deux heures que nous avons déjeûné. Je n'ai pas plus d'appétit qu'elle; mais comme elle, j'ai besoin de parler amour, et l'orateur éloquent aime à joindre l'expression du geste au charmes de la parole.

Nous arrêtons, nous descendons, nous remontons, nous descendons encore.

Il est sept heures du soir, et nous avons fait cinq lieues! N'importe, nous voilà dans une auberge, assez médiocre, à la vérité; mais que nous faut-il? un lit. Cela se trouve partout, et le meilleur n'est pas le plus doux, disent les connaisseurs.

Justine vient nous éveiller. « Madame, » si vous voulez faire six lieues aujour- » d'hui, il est temps que vous montiez » en voiture ». Je vous l'ai dit : rien ne lui échappe. Nous nous habillons; nous nous embrassons, comme si nous allions nous séparer... N'est-ce pas l'être qu'être trois?

« Justine, n'avez-vous rien oublié? » — De ce qui peut vous faire plaisir? » Je ne le crois pas, madame. ». Ah, ah! la barcelonnette, attachée hier sur l'impériale, est aujourd'hui suspendue dans l'intérieur de la voiture. « Madame, j'ai » remarqué qu'Honorine vous échauf- » fait, et que mes genoux vous gênaient

» quelquefois. L'enfant sera plus fraîche-
» ment dans sa barcelonnette, et cons-
» tamment bercé, sa petite voix per-
» çante ne vous empêchera plus de cau-
» ser ».

Elle n'attend pas de réponse. Elle va, en sautant, se placer à côté de Georges, qu'elle se promet, dit-elle, de lutiner pendant toute la route. La singulière et précieuse femme! Que dis-je? n'a-t-elle pas développé la même adresse, n'a-t-elle pas eu les mêmes prévenances pour l'infortunée..... Justine ressemble un peu à ces courtisans, amis des grâces, et non du prince.

« A propos, qu'est devenu son enfant?
» — Il est en nourrice dans les monta-
» gnes. — Mettre son enfant en nourrice!
» — C'est un malheur attaché à sa con-
» dition. — Et que partagent volontai-
» rement bien des femmes qui n'ont
» rien à faire.

» Oh! aujourd'hui, nous avançons:

Il est sept heures du [illegible] quinze lieues. fait cinq lieues! [illegible] aperçois! — Je dans une aube [illegible] compté les relais. vérité; mais [illegible] non plus ce que je Cela se tro[illegible] petit compte à part, n'est pas [illegible] un air si vif, si piquant naissen[illegible]eux!

Ju[illegible] mon ami, nous allons, nous » si [illegible]..... Où allons-nous? — Je » [illegible]ais rien. — Si tu voulais aller [illegible]que part?..... — Quelque part? » [illegible] y arriverons sans doute. — Et » [illegible] nous en apercevoir. — Nous » [illegible]mes ensemble. — L'univers est » dans cette voiture. — Laissons-la » rouler.

» — Mais Honorine? — Elle dort. — » Elle prendra l'habitude d'être bercée. » — L'habitude est déjà prise. — Elle » ne te laissera plus dormir. — Nous » y gagnerons tous les deux. — Nous » ne pouvons pas cependant l'élever » dans une berline. — Ce n'est pas mon

tention. — Il faudra s'arrêter enfin. Aussitôt que tu le voudras. — Mon-, je le veux tout de suite. — ippe, faites arrêter au premier illage.

» Nous pouvions voir Pau, Bordeaux, » Nantes. — Mon ami, je ne veux voir » que toi. — Tu manqueras de bien des » choses dans un village. — Un air » pur pour Honorine, Francheville pour » moi..... — Et Fanchette pour Franche- » ville, voilà tout ce qu'il nous faut ».

Ce village convient en effet à des amans qui veulent vivre pour eux. Là-bas, j'avais une maison : ici, il n'y a que des chaumières. Justine nous demande si nous voulons nous faire ermites? Je lui demande si la retraite lui fait peur? « Oh, monsieur, on trouve un » homme partout. — Et pour n'avoir pas » à le chercher, on le mène avec soi ». J'ai remarqué que monsieur Philippe..... Fanchette me marche sur le pied.

Il est reconnu que tout manque ici. « Que voulons-nous, dit en riant ma » charmante Fanchette? passer quelques » mois. Qu'importe que ce soit ici ou » ailleurs? Point de distractions exté- » rieures, point de superfluités au de- » dans. Tant mieux, mon ami. Ces pré- » tendus avantages ne tournent jamais » au profit de l'amour.

» Madame, dit Justine, qui écoutait » en enveloppant le cher enfant, voulez- » vous me permettre de vous conter une » historiette? — Contez, Justine. — J'a- » vais quinze ans; j'étais jolie, un offi- » cier de dragons me le dit; je le crus. » Il me dit que jolie fille de quinze ans » doit aimer; je le crus encore. Il me » dit que quand on s'aime, il faut tou- » jours être ensemble; cela me parut » naturel. Il me proposa son bras; je le » pris. Quand nous fûmes au Pont-Royal, » il me proposa une voiture; j'y montai. » Il me conduisit dans un village qui

ressemble

» ressemble assez à celui-ci. Il loua une
» maison où, comme dans celle-ci, il
» n'y avait point de superfluités; et
» quand on n'a qu'un lit, il faut bien
» coucher deux.

» Nous nous aimâmes passionnément;
» c'est l'usage. Au bout d'un mois je me
» rappelai que la société a son petit
» mérite. A la fin du second, nous bâil-
» lions en nous regardant. Mon officier
» disparut à la fin du troisième, et.....
» — Francheville, partons pour Bor-
» deaux ».

Le déménagement est fait en cinq minutes; nous repartons. « Il me sem-
» ble, dit Fanchette, que l'amour est
» éternel. — Oui, celui que tu inspires.
» — Il se pourrait cependant qu'il eût
» besoin de repos. — Quelques inter-
» valles, adroitement ménagés..... —
» Fonct qu'on se retrouve avec un plaisir
» nouveau ».

Nous essayâmes de la recette bien

avant d'en avoir besoin; et ici le remède doit précéder la maladie : l'amour s'envole dès que l'ennui paraît.

Avec quelle aimable vivacité, quelles grâces touchantes, quelle inépuisable douceur, quelle richesse d'imagination elle sait être toujours nouvelle ! Certaine de faire naître la sensation qui convient au moment, à la circonstance, elle fait succéder avec rapidité un enchantement à celui qu'elle vient de produire. Elle a une cour à Bordeaux. Les femmes lui pardonnent d'être jolie; les hommes en raffolent; elle plaît à tout le monde : elle n'aime que moi.

« Comment as-tu fait, Fanchette, » pour réunir en toi seule ce qui ferait » dix femmes aimables? — J'ai médité » la leçon de Justine. — Mais cette fa» cilité d'expressions, cette finesse de » pensées?..... — Seule à Paris, et tou» jours m'occupant de toi, j'ai appris » ta langue. J'ai voulu pouvoir t'enten-

» dre et te répondre, si je te retrouvais
» un jour. — Madame, il n'est pas pos-
» sible de mieux tourner un compli-
» ment. — Monsieur, est-il possible de
» vous en faire? — De mieux en mieux.
» — N'en soyez pas surpris; c'est vous
» qui m'inspirez ».

Le temps fixé s'écoula au sein de la folie et de la volupté. Le jour où tant de qualités et de charmes devaient être couronnés, parut pour le bonheur de tous deux. Je ne laissais derrière moi personne à qui il dût coûter des larmes : triomphant et radieux, je conduisis ma Fanchette à l'autel.

J'avais pris cent précautions pour dérober la cérémonie à la connaissance des curieux, et cependant notre mariage devint en deux heures la nouvelle du jour. Les opinions se partagèrent. Une prudeſe permit de dire qu'on ne pouvait plus voir cette femme-là. Une jolie dame lui répondit qu'elle aurait eu rai-

son la veille, mais qu'elle avait tort le lendemain.

Il y a un moyen de faire reculer les demi-braves, c'est de les mettre au grand feu. J'annonçai moi-même mon mariage; je l'annonçai avec la publicité et les formes d'usage, et les chuchoteurs vinrent nous féliciter. Fanchette les reçut avec cette douce modestie qui ne désarme pas la malignité, mais qui la réduit au silence.

Une fête brillante, donnée à propos, est encore un moyen certain de conciliation. De quoi se compose la grande société? de gens désœuvrés. Mettez-les à table, au jeu, faites-les danser, faites-leur oublier le temps, dont ils ne savent que faire, et ils seront de votre avis, parce qu'ils sentent qu'il faut payer d'une manière quelconque ce qu'on appelle du plaisir.

Je donnai une fête. Je la donnai telle, qu'on en parlait encore trois jours après,

et que nous emportâmes les regrets des Bordelais. Ils étaient sincères..... comme toutes ces protestations d'usage, auxquelles personne ne croit, et qu'on a pourtant la faiblesse d'écouter.

Nous touchons à l'instant critique. Nous allons arriver à Paris : comment y sera-t-elle vue? On n'est pas plus fin à Paris qu'à Bordeaux; on n'y est pas plus méchant; mais on y connaît certaines particularités ignorées en Gascogne. Cette petite Fanchette ne s'est pas tenue derrière un rideau à Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la rue Saint-Antoine. On pardonne difficilement une élévation rapide, et la mériter est souvent le premier des torts.

Notre ami Soulanges n'oublie rien de ce qui m'est utile ou agréable. Il a bravement jeté le gant; il a payé d'audace. Il a dit ce qui pouvait intéresser, ce qui pouvait déplaire. Le fleuve altier qui roule ses flots en grondant est bien

faible à sa source; mais quand la source est pure, pourquoi la dédaigner?

C'est ce soir qu'elle fait son entrée dans le monde. J'avoue que cette idée me cause une forte émotion. Il y a grand cercle chez madame de Soulanges : amis et autres y sont invités. Cette soirée marquera la place, fixera le degré de considération auxquels elle peut prétendre. Pauvre petite!

Elle se met très-simplement; elle a raison : elle n'a point besoin de parure, et elle ne veut pas étaler un luxe qui donnerait lieu à de malignes réflexions.

On nous annonce..... le cœur me bat..... Oh, il me bat! Elle est timide, mais calme : le danger qui nous menace nous effraie moins que celui auquel est exposé l'objet de nos plus chères affections.

Je lui donne la main, nous entrons. Madame de Soulanges vient au-devant

de nous, l'embrasse, la fait asseoir auprès d'elle. Je l'aurais volontiers remerciée tout haut.

Tous les yeux se portent sur elle, et je n'y vois encore que l'impression que produisent ses charmes, et la prévention favorable que donne son maintien décent et facile.

Madame d'Elmont! Je n'ai pas osé me présenter chez elle, et je ne croyais pas la trouver ici. Sa présence me cause un embarras qui ne lui échappe point. Elle fait les premiers pas, elle s'approche, elle m'embrasse, et me dit, de manière à être entendue : « Présentez-» moi à madame de Francheville; je lui » ai de grandes obligations, et je veux » l'assurer de ma reconnaissance ». Je ne sais ce que cela veut dire. « J'ai su » de monsieur de Soulanges, continue-» t-elle, que je lui dois soixante mille » livres de rente, que vous pouviez gar-» der, et que vous m'avez rendues ».

Ces paroles me font un bien! Fanchette rougit, baisse les yeux; mais je remarque dans toute sa personne l'agitation du plaisir. Sa satisfaction perce malgré elle. Les premiers mots dont elle est l'objet sont un éloge; il est prononcé par une bouche dont la véracité ne peut être suspecte : il lui est permis de céder à un petit mouvement d'orgueil.

Il est convenu qu'elle est charmante, et qu'elle a un cœur excellent. Mais a-t-elle de l'esprit? Oh, non; on ne peut tout avoir. Mettons le côté faible à découvert : voilà à-peu-près ce que signifie l'empressement de certains individus qui s'approchent pour entendre une conversation suivie entre mesdames de Soulanges, d'Elmont et elle. « Comment donc, dit à demi-voix une » petite laide, elle parle aussi bien que » moi! Et elle pense mieux, répond Sou» langes, car elle n'humilie personne ».

On rit assez généralement de la réplique; la petite laideron s'éloigne, va bouder dans un coin, et sort un instant après. Une fille laide est à plaindre; elle est délaissée; elle a de l'humeur, elle l'exhale; elle a des ridicules, et pas un cœur de plus. Si elle est riche cependant..... On épouse sa dot.

Un homme du plus haut rang va se placer auprès d'elle; il l'examine; il lui parle; il attend sa réponse, et toutes lui font un extrême plaisir. Il prolonge l'entretien. Je suis là, je ne dis pas un mot, j'écoute, je retiens mon haleine; je souris au trait heureux.

La voilà donc entre une femme très-aimable, une autre généralement estimée, et un grand de l'état, qui semblent s'accorder pour la faire valoir! Oh, maintenant, il n'y a plus d'incertitude : sa place est marquée dans le monde, et elle est honorable.

Je suis d'une gaîté folle. Je la porte

dans tous les coins du salon. Je la répands autour de moi; elle amène la cordialité, la franchise.

Le prince lui-même se dépouille de l'extérieur imposant de la grandeur. Il me prend la main, me la presse, et me dit très-haut : « Monsieur de Franche-» ville, vous avez fait un excellent ma-» riage ».

Oh, alors il n'y eut plus de bornes aux égards, aux prévenances dont elle devint l'objet. Elle tournait souvent ses yeux sur moi; ils semblaient me dire : Le monde t'approuve, je n'ai plus de vœux à former.

Qui reconnaîtrait dans cette jeune dame, recherchée, caressée, flattée, cette petite Fanchette du grenier..... Dès-lors il ne lui manquait qu'un théâtre; elle l'a trouvé.

Que de gens de mérite ignorés, parce qu'ils n'ont pu percer jusqu'à leur place!

Mais aussi que de gens tombés pour être montés trop haut !

Quel fut mon étonnement, deux jours après, lorsque je reçus la nouvelle de ma nomination à la place de préfet d'un de nos plus riches départemens ! Je me rappelai le grand personnage que j'avais vu chez Soulanges. « Ah, dis-je à Fanchette, je te devrai » donc tout, bonheur et considération ! » — Tu ne me dois rien, mon ami, ton » bonheur est le mien; la considération » rejaillira sur moi. — Mais comment, » en aussi peu de temps, as-tu..... — » Mon ami, il faut, je crois, profiter » de la première impression : plus elle » est forte, et moins elle est durable. » J'ai demandé avant-hier; je n'ai rien » désigné, mais sur ma parole on t'a » cru fait pour les premiers emplois : » peut-être, dans un an, aurais-je de » la peine à faire de toi un maire de » village.

» Nous partirons quand tu le vou-
» dras. Arrivés à ta résidence, nous
» continuerons à pratiquer la recette
» de Justine; mais tu utiliseras les re-
» pos de l'amour. Tu serviras ton pays;
» tu feras du bien aux hommes, qui
» peut-être ne t'aimeront pas davan-
» tage; mais tu auras pour toi ta cons-
» cience et Fanchette. Elle sera là, tou-
» jours là. De ton cabinet tu passeras
» chez elle, et elle te fera oublier la
» fatigue du travail ».

. . . . . .

. . . . . .

« Ah çà, monsieur le lecteur, ou ma-
» dame la lectrice, n'êtes-vous pas aussi
» las de lire, que moi de conter? — Oh,
» nous voulons savoir ce que fera mon-
» sieur le préfet, ce qui lui arrivera; si
» Fanchette est toujours bonne et jolie;
» si son mari en raffole toujours; si
» Honorine..... — Oui? hé bien, ma-

» dame ou monsieur, partez; allez-
» vous-en à la préfecture; voyez, inter-
» rogez. Moi, je ne me mêle plus des
» affaires de ces gens-là, et je vous
» souhaite le bonsoir ».

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *Je la retrouve.* Pag. 1

CHAPITRE II. *Les Visites.* 33

CHAPITRE III. *Suites naturelles de ce qu'on a vu.* 67

CHAPITRE IV. *Le Mariage.* 137

CHAPITRE V. *Les Pyrénées.* 174

CHAPITRE VI. *Conclusion.* 206

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.